

Antoine Houdar de La Motte, *Réflexions sur la critique*, Numérisation BnF de l'édition de Paris : INALF, 1961- (Frantext ; N788). Reprod. de la 2^e éd. de Paris : G. Du Puis, 1716. Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (INaLF).



Antoine Houdar de La Motte

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE [1715]

PARTIE 1

p1

Il y a deux sortes de public qui s'intéressent aux disputes des gens de lettres. Le premier n'y cherche que le plaisir malin de voir des auteurs se dégrader les uns les autres ; s'attaquer et se défendre par des railleries ingénieuses ; et relever avec un mépris réciproque jusqu'aux moindres défauts de leurs ouvrages.

C'est un spectacle agréable pour l'amour propre des uns, que l'avilissement des autres : et comme l'envie des honneurs et des richesses fait qu'on se réjouit quelquefois de la chute des grands, quelque éloigné qu'on soit de leur succéder ; l'envie de l'estime des hommes fait aussi

p2

qu'on aime à voir les auteurs estimer déchoir d'une réputation qui incommode jusqu'à ceux qui sont le moins à portée d'y prétendre. L'autre espèce de public, qui par son petit nombre à peine en mérite le nom, ne cherche dans les contestations littéraires que l'éclaircissement de la vérité. Il est bien aise de voir s'élever sur les mêmes matières des sentimens différens ; parce qu'alors les auteurs intéressés à défendre leur opinion, rassemblent avec tout l'art dont ils sont capables, les diverses raisons qui l'appuyent, les exposent dans leur plus grand jour, découvrent et font sentir le foible de leurs adversaires ; et qu'enfin par ces discussions exactes, ils mettent le lecteur en état de juger sainement des choses. Ce ne sont point les tours ingénieux, ni le sel piquant de l'ironie qui charment ces sortes de lecteurs. Ils ne font attention qu'à la solidité des raisonnemens : ils les pesent à part ; et dépouillent de tous les ornemens étrangers à la cause, et contents d'avoir évité l'erreur, ils ne connoissent point la joye maligne

p3

d'en voir convaincre les autres. à ces deux sortes de public répondent aussi deux genres d'auteurs. La plupart ne se proposent en disputant que le frivole honneur de vaincre, à quelque prix que ce puisse être. Dès qu'ils ont avancé une opinion, il ne leur est plus possible de convenir qu'elle soit fautive ; ils se croiroient même deshonorés d'en rien rabattre, et moitié illusion, moitié mauvaise foy, ils font armes de tout pour la défendre. Plus les raisons contraires les frappent, plus elles les

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

irritent ; ils tournent toute la sagacité de leur esprit à imaginer des détours pour échapper à la vérité qui les presse ; et rafermissant le mieux qu'ils peuvent leurs préjugés ébranlés, ils payent de subtilité, de hauteurs, et d'injures même, quand ils ne sauraient payer de raison. Plûtôt que de ne pas triompher, ils se forgent des chimères ; et les attaquent. Ils imputent à leur adversaire ce qu'il n'a pas dit, s'obstinent à donner à toutes ses propositions des sens détachés, sans vouloir, ou peut-être, sans pouvoir comprendre qu'elles se modifient les unes les

p4

autres, et qu'il en résulte un sens général qui fait précisément la question. Quelquefois même, pour dernière ressource, ne pouvant décréditer les raisons, ils essayent de décréditer l'auteur qui les allègue, en lui reprochant d'autres fautes indifférentes au fait présent : ce qui n'est, à parler juste, que se venger lâchement de son propre tort.

Quelques auteurs au contraire, n'ont d'autre vûe dans la dispute, que d'entendre et de faire entendre la raison ; le vrai leur est aussi bon de la main des autres que de la leur ; ils étudient dans ce qu'on leur oppose ce qu'il peut y avoir de raisonnable ; aussi contents quelquefois, en avouant qu'ils se sont trompés, que le peuvent être ceux qui les réduisent à en convenir.

Ce caractère me paroît si estimable, que je me le proposerai toujours pour modèle dans la dispute où je suis obligé d'entrer. J'examinerai les objections de me Dacier, comme si je me les étois faites à moi-même ? Je comparerai ses raisons et les miennes, comme si elles étoient également mes propres idées, et

p5

qu'il s'agît de me déterminer entr'elles, par la seule force de l'évidence. C'est un engagement que je prends exprès à la face de l'académie, pour m'animer à rendre ma réponse plus digne de ce public judicieux, pour qui seul on devroit écrire.

Le livre de me Dacier annoncé depuis long-temps, parut quelques jours après que j'eus récité cette espèce de préface dans l'académie ; je le lus avec attention pour y chercher mes erreurs ; et comme j'avois promis de pardonner les injures à qui me détromperoit, je m'accoutumai aisément à celles dont il est plein, dans l'espérance qu'on rempliroit la condition ; mais après avoir achevé tout le livre, je trouvay qu'il n'y avoit que la moitié de l'ouvrage

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

fait. J'ay déjà eu les injures, il ne reste plus qu'à me détromper.

Dans l'engagement où je suis de répondre, j'ay songé comme me D à faire un livre qui pût être utile indépendamment de nôtre dispute. Elle a choisi les causes de la corruption du goût, qui

p6

sont plutôt chez elle le prétexte, que le dessein de l'ouvrage. Pour moi, je me suis laissé conduire à ma matière ; il m'a paru qu'elle me donnoit lieu à des réflexions judicieuses sur la critique. Je tâcherai donc d'en faire le fonds de ma réponse ; de semer par tout des principes de raisonnement, dont les endroits que j'ay à réfuter ne seront que l'application ; et je prendray garde sur tout à ne dire contre Me D que ce qu'entraîne la nécessité de ma défense.

Je luy ay rendu dans mes odes un hommage public que je confirme encore avec plaisir. Le compliment que je luy ay fait étoit fondé sur une estime très-réelle ; l'érudition estimable dans les hommes, l'est encore plus dans une femme, par sa rareté. Il faut avouer que Me D l'a portée à un haut point ; elle en a servi utilement son siècle par un grand nombre de traductions fidelles ; et puisque je ne sçay point le grec, je suis du nombre de ceux qui luy ont là-dessus le plus d'obligation.

Je ne rabats donc rien des sentiments qui luy sont dûs ; mais enfin, comme les

p7

meilleurs amis disputent tous les jours sans s'aliéner ; j'espère que Me D ne trouvera pas mauvais que je me défende ; et qu'elle souffrira même que j'aye raison en bien des choses. Nous n'avons en vûë l'un et l'autre que la vérité, et l'avantage du public.

de l'ode intitulée : l'ombre d'Homere.

Cette ode renferme l'idée générale de mon discours et de mon poëme. Il est naturel de commencer par la justifier, d'autant plus que Me D en prend occasion de me reprocher un vice odieux, ce qui m'intéresse bien plus qu'une simple erreur. Je suis coupable à son compte *d'envie et de malignité*, et elle m'en fait

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

honte par l'autorité de Plutarque ; comme si nous n'avions pas elle et moy des maîtres de vertu infiniment plus respectables, et que je ne pusse apprendre toute l'injustice d'un orgueil jaloux et malin, que de la bouche des philosophes payens. Voyons cependant ce qui peut avoir

p8

donné lieu à cette accusation. J'évoque l'ombre d'Homere, avec tout le respect que luy doit un poëte, pour apprendre de luy-même comment je dois l'imiter pour plaire à mon siècle. Il me donne des leçons, dont la première est de ne point l'adorer ; il m'avertit ensuite d'éviter certains défauts de son ouvrage ; et enfin je me crois en état d'exécuter mon entreprise, comme Homere l'eût fait lui-même, s'il eût été à ma place.

Il y a là sans doute, pour Me D quelque apparence de présomption : un poëte de deux jours interroger Homere consacré par une réputation de trois mille ans, le forcer à m'avoüer ses foiblesses ; et me flatter de les corriger ! Cela est violent ; et je ne suis point surpris que le zele d'une interprete d'Homere s'en soit d'abord scandalisé. Ajoûtez qu'elle a vû à la tête de mon livre une estampe où Homere lui-même conduit par Mercure, me met sa lyre entre les mains. La profanation est encore plus sensible ; car, sans vouloir citer Horace, la representation des choses frappe bien plus que le simple récit. Sur cette apparence

p9

Me D s'est hâtée de conclure que j'étois coupable de cet orgueil plein d'envie et de malignité, qu'elle déteste sur la parole d'un fort honnête ancien. Mais si elle avoit observé la première regle de la critique, et qu'elle eût suspendu son jugement pour approfondir le véritable sens de l'ode en question, elle ne m'auroit pas cité si legerement devant Plutarque.

Je vais dépouïller mon ode de tous les ornements poëtiques, en reduire exactement le sens dans un langage sérieux et litteral ; après quoy j'ose appeller à Me D même du jugement précipité qu'elle en porte.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Voicy donc ce que mon ode signifie. L'iliade d'Homere, que bien des gens connoissent plus de réputation que par elle-même, m'a paru mériter d'être mise en vers françois, pour amuser la curiosité de ceux qui ne savent pas la langue originale. Pour cela j'interroge Homere ; c'est-à-dire que je lis son ouvrage avec attention ; et persuadé en le lisant que rien n'est parfait, et que les fautes sont inséparables de l'humanité, je suis en garde

p10

contre la prévention, afin de ne pas confondre les beautez et les fautes. Je crois sentir ensuite que les dieux et les heros, tels qu'ils sont dans le poëme grec, ne seroient pas de nôtre goût ; que beaucoup d'épisodes paroîtroient trop longs ; que les harangues des combattans seroient jugées hors d'oeuvre, et que le bouclier d'Achille paroîtroit confus, et déraisonnablement merveilleux. Plus je médite ces sentiments, plus je m'y confirme ; et après y avoir pensé autant que l'exige le respect qu'on doit au public, je me propose de changer, de retrancher, d'inventer même dans le besoin ; de faire enfin selon ma portée, tout ce que je m'imagine qu'Homere eût fait, s'il avoit eu affaire à mon siècle. Je finis de plus, après m'être déterminé ; en soupçonnant encore que mon orgueil pourroit bien m'abuser. Si j'avois simplement dit cela dans une préface, ma conduite auroit-elle paru malignement orgueilleuse ? Je crois que Me D même se seroit contentée de me plaindre de mon erreur, sans m'accuser ni d'envie, ni de présomption. Cependant

p11

qu'elle examine l'ode ; elle trouvera que je n'ay ajouté à ce fonds, que des images et des expressions poétiques, et la fiction d'évoquer Homere, pour me faire dire par lui-même ce que son ouvrage m'a fait penser. Me D voudra bien prendre ce raisonnement pour la justification de l'estampe qui n'est que la représentation de l'ode.

Voilà l'inconvenient de ceder trop légèrement à l'apparence : on fait par précipitation des injures que l'on n'a pas quelquefois le courage de réparer ;

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

au lieu que si l'on se donnoit le temps d'approfondir les choses, si l'on se défioit des premiers jugements qu'on porte, à proportion qu'on a intérêt de les porter tels, on préviendroit bien des erreurs que l'on reproche gratuitement aux autres. Je ne crois pas ces réflexions moins raisonnables, ni moins vraies que si je les avois lûes dans Plutarque.

à l'égard du style de cette ode, Me D me reproche plusieurs fautes. Je conviens de bonne foy avec elle, que je ne me suis pas expliqué clairement dans les quatre premiers vers, et je m'attends

p12

bien à reconnoître encore d'autres fautes, quand il s'agira de ma poésie, que je réserve pour la troisième partie de mon ouvrage.

Mais j'avouë que j'étois impatient de me laver du reproche d'orgueil, non pas que je m'en croye absolument exempt ; où est l'homme irréprochable de ce côté-là ? Me D même n'en soupçonne-t-elle pas un peu dans son livre, quelque imperceptible qu'il y puisse être ?

Ce que je puis dire, c'est que je sens tout le ridicule de cette haute opinion de soi-même, où la plûpart des poètes s'abandonnent ; qui semble par un long usage être devenue une bienséance de leur art, et comme une beauté poétique qu'ils ont copiée fidèlement les uns des autres : je n'ay pas crû même que le mérite l'autorisât ni dans Pindare, ni dans Horace, ni dans Malherbe ; et j'ay osé dire qu'ils avoient tort de s'être mis eux-mêmes au nombre de leurs admirateurs. Si cependant j'ay suivi quelquefois leur exemple, c'est par pure déférence au goût établi qui fait regarder ces saillies

p13

puériles comme un enthousiasme sublime, et comme une noble confiance inséparable du genie. Me D peut-être ne m'en croira pas, mais j'ay souvent ri tout seul de cet orgueil lyrique dans le temps même que je m'y prêtois, et j'en demande encore pardon aux gens raisonnables.

Et d'ailleurs, de quoy un poëte s'enorgueilliroit-il ? D'un art plus pénible qu'important ; d'exprimer quelquefois avec grace ou avec force, des choses

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

communes que d'autres pensent et sentent sans en être vains ; de quelque facilité à peindre des images, et à rendre des sentiments ? Tout cela bien apprécié, n'est qu'une imagination heureuse, mais qui pour l'ordinaire nuit au jugement, à mesure qu'elle est forte et dominante. Voilà ce que je pense d'un art où je me crois encore bien loin d'exceller. Il n'y a pas là grande matière d'orgueil, mais il seroit à souhaitter que chacun se fist aussi bonne justice.

Si, par exemple, un homme qui sçait plusieurs langues, qui entend les auteurs grecs et latins, qui s'élève même jusqu'à la dignité de scholiaste ; si cet

p14

homme venoit à peser son véritable mérite, il trouveroit souvent qu'il se réduit à avoir eu des yeux et de la mémoire, il se garderoit bien de donner le nom respectable de science, à une érudition sans lumière. Il y a une grande différence entre se souvenir et juger, entre s'enrichir de mots ou de choses, entre alleguer des autoritez ou des raisons. Si un homme pouvoit se surprendre à n'avoir que cette sorte de mérite, il en rougiroit plutôt que d'en être vain.

de l'estime des anciens.

ces sortes de sçavans reprochent à cinq ou six ignorans de nôtre siècle d'avoir méprisé les anciens ; mais ces cinq ou six ignorans n'ont point méprisé les anciens ; ils ont seulement condamné l'estime outrée et l'espece d'idolatrie, où l'on tombe à leur égard : ils ont voulu qu'on rendît justice à tous les temps, que l'on sentît le beau par tout où il est, sans acception de siècles, et qu'on ne fist pas les modernes d'une autre espece que les anciens.

p15

Mais ce n'est pas assez pour les commentateurs. Si l'on n'adore pas, on méprise : point de milieu. Me D par exemple, veut *qu'Homere ait inventé l'art, et l'ait perfectionné tout à la fois ; que son ouvrage soit le plus parfait qui soit sorti de la main des hommes* . Si on lui arrache l'aveu vague qu'il a pû faire quelques fautes, elle n'a garde d'appliquer cet aveu à rien en particulier ; au contraire, elle justifie tout en détail ; et c'est peu de justifier,

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

elle se récrie toujours : *cela est inimitable, cela est divin !* d'où vient donc ce prodige ? Comment se peut-il faire qu'un homme invente un grand art, et le porte d'abord à la perfection ? Me D s'en étonne elle-même, et elle se demande : *comment donc Homere a-t-il pû être exempt de la loy générale, qui n'a peut-être jamais souffert que cette exception ?* et voici la raison qu'elle s'en rend après y avoir un peu rêvé. *il y a des nations si heureusement situées,...* etc.

p16

voilà donc, selon cette idée, les poèmes d'Homere qui sont l'effet d'un coup de soleil ; encore n'ont-ils pû naître que dans la Grece, comme s'il y avoit un orient fixe aussi-bien que les poles, et que tous les climats que le soleil parcourt, ne fussent pas orient et occident tout à la fois les uns par rapport aux autres. Cette inattention auroit été qualifiée autrement, si Me D avoit eu à me la reprocher. Mais ce n'est véritablement qu'une inattention, elle n'a prétendu parler que de nôtre orient qui lui paroît plus favorable à l'imagination ; et c'est pourquoi, selon elle, les égyptiens peu de temps après le déluge, avoient déjà poussé fort loin plusieurs sciences, et sur tout la divination : folie que Me D leur compte pour une profonde découverte, et bien digne en effet d'un climat chaud ! Nos broüillards n'auroient pas opéré de si grands prodiges.

p17

Quoiqu'il en soit, dès que je ne conviens pas qu'Homere ait perfectionné l'art qu'il a inventé, Me D conclut que je le méprise ; moi qui ai avancé formellement que par une supériorité de génie il avoit saisi les premières idées de l'éloquence dans tous les genres ; qu'il avoit parlé le langage de toutes les passions ; qu'il avoit ouvert aux écrivains qui devoient le suivre, une infinité de routes qu'il ne restoit plus qu'à applanir ; et qu'enfin ceux mêmes qui le surpasseroient, devoient encore le regarder comme leur maître. J'ay beau le redire, et protester de ma sincérité, Me D n'y verra peut-être encore qu'un mépris caché d'Homere, et qui ne tend pas à moins

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

qu'à renverser la république des lettres. Pour moi, j'ose dire que cette délicatesse outrée de ne pouvoir se contenter pour Homere, d'un éloge aussi sérieux et aussi étendu, ne peut naître que d'une prévention très-dangereuse ; et encore plus capable de corrompre le goût que toutes les causes qu'on me cite de Quintilien.

En effet, cette prévention tient le jugement

p18

en servitude ; on n'ose sentir ce qu'on sent ; on se passionne de commande pour ce qui ne mérite qu'une approbation tranquille, on résiste aux premières impressions du défectueux ; et à force d'y résister, on parvient enfin à le voir avec d'autres yeux ; on le souffre d'abord ; ensuite on le justifie ; bien-tôt on l'admire ; et quelquefois on l'imité sans remords. Ce que je dis ici à l'occasion d'Homere, je l'étends à tous les anciens, et je prie Me D s'il est possible, de ne voir dans ce que je dis que ce que je dis. Les grecs et les latins ont eu de grands hommes dans tous les genres ; et nous avons en eux à les comprendre tous ensemble, des modèles de toutes les beautés, c'est-à-dire que l'un excelle par un endroit, et l'autre par un autre ; mais je crois aussi que nous avons en eux des exemples de toutes les fautes : et c'est même par cette double leçon, que l'étude des bons écrivains de l'antiquité, peut être pour nous une éducation complète.

Nous serions encore dans la barbarie,

p19

si nous ne les avions retrouvés. Il eût fallu de nouveau défricher tout, passer par les commencemens les plus foibles ; acquérir, pour ainsi dire, les arts pièce à pièce, et perfectionner nos vûes par l'expérience de nos propres fautes, au lieu que les anciens ont fait tout ce chemin pour nous. Ils ont été nos guides et nos maîtres, il faut les estimer et les étudier, mais non pas comme des maîtres tyranniques, sur la parole de qui nous devons jurer toujours, et qu'il ne soit jamais permis d'examiner.

La question n'est donc pas, comme bien des gens se l'imaginent, et comme les partisans outrez de

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

l'antiquité semblent l'entendre, s'il faut mépriser ou estimer les anciens, les abandonner ou les conserver. Il est hors de doute qu'il faut les estimer et les lire ; il s'agit seulement de savoir s'il ne les faut pas peser au même poids que les modernes. Si quand les idées du beau dans tous les genres sont une fois connues, il ne faut pas mesurer tout indistinctement à cette règle, et effacer des ouvrages, pour ainsi dire, le nom de leurs auteurs, pour ne

p20

les juger qu'en eux-mêmes. Voilà précisément la question ; du moins je déclare que je ne vais pas plus loin, et ce n'est point un pas que je fasse en arrière, je n'ai jamais passé ces bornes. Je trouve seulement que l'on fait sonner trop haut les noms des écrivains de l'antiquité. Ils sont pour les gens prévenus, comme ces geants dont parle Me D qui croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur, et de deux en hauteur. à mesure qu'ils s'éloignent de nous, leur autorité s'augmente, nous ne nous accoutumons pas assez à les entendre nommer, comme les écrivains de notre siècle : nous y attachons une idée de grandeur devant qui les noms modernes ne tiennent point. Pour moi qui soupçonne que ces grands hommes pouvoient être petits par bien des endroits aux yeux de leurs contemporains ; qui vois parmi nous, que ceux qui ont le plus de talents, n'ont pas souvent des lumières bien sûres, et que nos meilleurs esprits se trompent quelquefois ; je pense qu'il en a toujours été de même ; qu'Horace n'imposoit pas plus de son temps,

p21

que Malherbe du sien, ni Longin et Denys D'Halicarnasse, que des rhéteurs de nos jours.
de la maniere de critiquer les auteurs.
la critique est sans doute permise dans la république des lettres. Elle est légitime, puisque c'est un droit naturel du public, de juger des écrits qu'on lui expose ; et elle est utile, puisqu'elle ne tend qu'à faire voir par un raisonnement sérieux et détaillé, les défauts et les beautés des ouvrages. Mais autant que la critique est légitime et utile, autant la satire

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

est-elle injuste et pernicieuse : elle est injuste, en ce qu'elle essaye de tourner les auteurs mêmes en ridicule, ce qui ne sauroit être le droit de personne : et elle est pernicieuse, en ce qu'elle songe beaucoup plus à réjouir qu'à éclairer. Elle ne porte que des jugemens vagues et malins, d'autant plus contagieux, que leur généralité accommode nôtre paresse, et que leur malice ne flate que trop nôtre penchant à mépriser les autres.

p22

Il faudroit donc dans la république des lettres traiter les satyriques superficiels comme des séditieux qui ne cherchent qu'à broüiller : et les critiques sages au contraire, comme de bons citoyens qui ne travaillent qu'à faire fleurir la raison et les talents.

C'est à eux sans doute qu'il appartient de juger les ouvrages anciens et modernes ; mais il seroit bon, ce me semble, d'établir là-dessus une différence entre les auteurs des siècles passez et les auteurs vivants.

On examine d'ordinaire ceux-là avec un respect timide et des ménagemens superstitieux, tandis qu'on réserve pour ses contemporains toute la sévérité et toute la hardiesse de ses jugemens. J'ose dire cependant, que ce devrait être tout le contraire. Tous les égards sont dûs à ceux avec qui nous vivons, et nous ne devons rien aux autres que la vérité.

Il faudroit donc pour l'instruction de nos contemporains mettre à profit cette liberté que nous pouvons prendre sur les auteurs qui ne sont plus. Que nôtre propre conduite nous serve en cela de

p23

leçon ; nous ne faisons d'anatomie que des morts ; on a même horreur de la maxime qui autorise les expériences sur les personnes obscures. Pourquoi n'étendrions-nous pas cette humanité aux choses qui ne regardent que l'esprit ? Pourquoi du moins ne s'en pas tenir aux critiques honnêtes avec nos écrivains ? Pourquoi au lieu de leur reprocher aigrement des fautes, n'en choisissons-nous pas de pareilles dans les anciens, dont nous fassions sentir le défaut, et si l'on veut, tout le ridicule qui ne les intéresse plus ? Nous satisferions par là au double devoir d'éclairer

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

les autres, et de ne blesser personne.

Me D n'est pas de mon avis ; elle a crû que c'étoit me faire grace de ne m'accorder que les égards que j'ay eus pour Homere, elle n'a fait attention en cela qu'à la supériorité de l'un, et à la médiocrité de l'autre ; et elle me traite sans scrupule comme mort, et Homere comme vivant, parce qu'elle l'a fait revivre dans sa traduction.

Qu'elle l'avoüe ingénument, elle s'est cruë attaquée dans la personne de son

p24

auteur favori, elle a compté pour rien la justice flatteuse que je lui rends avec plaisir en tant d'endroits de mon discours, et elle n'y a vû que les censures que j'ai osé faire du pere de la poësie ; encore sa passion pour ce grand poëte les lui a-t-elle grossies ; elles lui ont paru des injures, et pour ces injures prétenduës, elle m'en a rendu de très-réelles. Il y a de deux sortes d'injures usitées dans les contestations des gens de lettres : les unes toutes cruës, et telles que la passion les suggere d'abord, les expressions les plus naturelles du mépris et de la colere, des démentis en forme, des reproches directs d'impertinence et d'absurdité, et mille autres formules aussi polies. La plûpart des sçavans des derniers siècles n'en étoient point avars, dès qu'ils étoient en dispute ; et je soupçonne qu'ils avoient rapporté cela du commerce récent d'Homere, qui les met harmonieusement dans la bouche de presque tous ses héros. Me D a pris apparemment cet usage pour un privilege de l'érudition ; elle ne m'épargne pas ces sortes d'injures, et souvent elle

p25

ne m'a pas jugé digne qu'elle se donnât la peine de les assaisonner du moindre tour. En voici quelques-unes dont le lecteur jugera.

c'est-là véritablement parler sans sçavoir... etc.

voilà des injures bien positives, et qui ont toute la simplicité des temps héroïques.

l'orgueilleuse ingratitude de l'imitateur l'a emporté sur la modeste reconnoissance du traducteur. il faut avoüer que celle-ci le dispute

pour l'harmonie aux plus belles d'Homere.

p26

que M De La Motte n'entende ni le grec, ni le latin, cela est pardonnable ! Mais il devoit au moins entendre le françois. cela est emprunté presque mot pour mot de Mr Despréaux : l'injure avoit été inventée par un autre ; il n'auroit pas été mal d'en faire honneur à l'inventeur.

il est si naturel à Mr De La M d'être dans l'erreur, que quand il en sort, il ne sçait par quel miracle cela s'est fait, et il y rentre le plutôt qu'il est possible. Me D venoit de promettre dix lignes auparavant de ménager ses expressions. Il faut donc qu'elle ait crû ce tour fort honnête, et je n'ai qu'à l'en remercier.

Mr De La M a un art admirable pour rendre froids et plats les discours les plus forts et les plus nobles.

on diroit que Mr De La M a fait serment de gâter les plus beaux endroits d'Homere, aucun ne lui peut échaper. quelques gens prétendent que c'est-là la fine ironie de Platon. Il n'y a rien à dire, puisqu'elle a le sceau de l'antiquité.

un homme pieux comme M De La M ne sçauroit mentir. cette ironie a pourtant bien de l'air d'un démenti.

p27

Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avoit rien d'Homere. Que feroit-il aujourd'hui à un rhéteur qui lui liroit l'iliade de Mr De La M. heureusement quand je recitai un de mes livres à Me D elle ne se souvint pas de ce trait.

ridicule, impertinence, témérité aveugle, bévûës grossieres, folie, ignorances entassées. ces beaux mots sont semez dans le livre de Me D comme ces charmantes particules grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas, à ce qu'on dit, de soutenir et d'orner les vers d'Homere.

Me D est peut-être surprise de m'en avoir tant dit ; car puisqu'elle avoit promis d'abord de ne me point dire d'injures, il y a apparence que toutes ces phrases lui sont échappées comme un style polémique, sans

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

qu'elle y fit assez d'attention. Mais je l'avertis que ce n'en est pas là la trentième partie ; et que quand elles ne choqueroient pas par le défaut de bienséance, elles ennuyeroient encore beaucoup par la répétition. Ces sortes d'injures partent d'ordinaire d'une passion imprudente, et qui

p28

n'entend pas ses propres intérêts. Car elles ne font aucun plaisir au lecteur ; elles ne font pas grand tort à l'auteur à qui elles s'adressent, et elles avilissent sûrement celui qui les dit.

Il y a d'autres injures plus ingénieuses, qui, quoique également injustes, ne laissent pas d'égayer la matière, et de faire passer la malice à la faveur de l'art.

J'en ai trouvé quelques-unes de ce genre dans Me D. Elles m'ont réjoui moi-même, quoique ce fût à mes dépens ; je renonce pourtant à l'honneur d'en rendre de pareilles, je me prive volontiers d'un avantage que je crois injuste, et je ne veux ni me faire lire, ni avoir raison à ce prix.

Une autre injustice en matière de dispute, c'est de reprocher à l'auteur que l'on combat, des choses étrangères à la question ; et cette injustice est presque toujours une marque de foiblesse : car si l'on se sentoit assez fort du fait même, on ne chercheroit pas de secours ailleurs. Me D par exemple, n'auroit-elle pas dû se passer d'un pareil artifice.

p29

J'ai fait des operas, me réproche-t-elle, et j'ai lû des romans ; et par le titre de pieux qu'elle me donne ensuite ironiquement, elle paroît insinuer que je suis tout le contraire. J'ai là-dessus une compensation à lui proposer. Qu'elle me passe les operas que j'ai faits, pour les traductions qu'elle a faites de l'eunuque et de l'amphitrion, de quelques comedies grecques d'aussi mauvais exemples, et des odes d'Anacréon, qui ne respirent qu'une volupté dont la nature même n'est pas toujours d'accord : soyons raisonnables ; il me semble que cela vaut bien quelques operas, qui sont des ouvrages très-modestes,

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

et presque moraux, en comparaison de ceux que je cite. à l'égard des romans qu'elle suppose que j'ai lûs, mettons-les pour les deux cens fois qu'elle a lû avec plaisir quelques pieces du cynique Aristophane. Mes lectures frivoles ne montent pas à beaucoup près si haut, mais je ne veux point chicanner, et je consens que l'un aille pour l'autre. On concluera sans doute que nous

p30

pouvions mieux employer nôtre temps, Me D et moi, je passe condamnation, pourvû qu'on n'en induise rien contre le fond de nos sentimens. Je suis sûr qu'elle n'a fait attention dans les endroits licentieux qu'à l'esprit du poëte, et à la force ou à l'harmonie des mots grecs ; et la même justice demande aussi qu'elle croye que je n'ai esté touché dans les romans, que de l'art ingénieux qui y regne, sans en adopter les mauvaises maximes. Je suis ravi pour elle que mon apologie soit la sienne. D'ailleurs le dessein de Me D dans le reproche qu'elle me fait, est de donner une idée basse de nôtre galanterie, de faire regarder l'amour comme une source de petits sentimens indignes de l'homme, et de faire entendre que les esprits accoûtumés à ces puérilitez, ne sont plus capables de sentir le sublime et les grands sentimens d'Homere. Mais qu'est-ce au fonds que ces grands sentimens pour lesquels on voudroit nous inspirer tant d'estime ? Des saillies extravagantes d'ambition et de vengeance, des transports ridicules d'un courage aveugle. Si l'on

p31

éxaminoit bien toutes ces passions, on verroit qu'elles n'ont rien à se reprocher du côté du puérole ; qu'elles avilissent également l'homme, et qu'enfin ce n'est point par raison qu'on les préfère les unes aux autres, mais seulement selon le degré d'orgüeil ou de tendresse qu'on a soi-même dans l'esprit et dans le coeur.

du parallele d'Homere et de l'écriture sainte.
voici un article plus sérieux et plus important que tous les autres. Me D employe souvent dans son livre l'exemple de l'écriture sainte pour justifier la conduite d'Homere en plusieurs choses. J'avois osé

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

trouver ce parallèle scandaleux, sans néanmoins appliquer ce terme à Me D mais, *elle est très-contente*, dit-elle, *de scandaliser avec Eustathe, archevêque de Thessalonique* ; comme si ce commentateur d'Homere étoit un pere de l'église, et qu'il fût de la docilité chrétienne de souscrire là-dessus à ses sentimens. Me D appuyée de ce témoignage donne hardiment à plusieurs de

p32

mes remarques sur Homere, la notte capitale d'impiété ; je ne sçaurois, à l'entendre, condamner quelques comparaisons, ni les répétitions mêmes de l'iliade, sans me rendre suspect d'hérésie. Heureusement je suis bien rassuré de ce côté-là. Beaucoup de théologiens, des archevêques mêmes, puisqu'il en faut, ont lû mon ouvrage ; et ils m'ont félicité positivement de ce que j'ai dit là-dessus. Je vais donc une fois pour toutes faire ma declaration sur l'écriture, afin de ne la plus mêler dans une dispute profane, et où l'on est scandalisé, je le repete, de la voir entrer. L'écriture ne nous a point été donnée pour nous rendre sçavans, encore moins pour amuser nôtre imagination. Je n'y cherche point à devenir physicien, ni astronome, ni poëte, ni orateur. J'ai donc lû tous les livres saints, quoique Me D se plaise à croire que je les ignore : je les ai étudiés comme la science de l'unique nécessaire, comme la source divine de la doctrine et des moeurs, mais nullement comme une poëtique, aliment

p33

frivole de l'imagination des hommes. J'avouë que je lis Homere avec des sentimens bien opposez : et quoique quelques écrivains que Me D adopte, veüillent qu'on le lise comme les prophetes, en cherchant les grandes véritez cachées sous ses fables, je le regarde au contraire, comme un organe du pere du mensonge, dont il s'est servi, non pas pour établir le paganisme, ainsi que Me D me le fait dire, mais pour en fortifier l'extravagance et l'absurdité. Un sçavant théologien avoit déjà reproché à Mr Dacier, le dessein apparent de *christianiser*

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

quelques philosophes payens ; d'avoir voulu faire des oeuvres de Marc Antonin, *un livre de piété* ; d'avoir dit, *que quand on juge de Socrate par les vérités qu'il a connues,...* etc.

p34

sans doute l'amour de Mr Dacier pour la vérité et la vertu, lui en ont grossi les apparences dans les philosophes payens, où il a pris l'ombre pour le corps. Mais que diroit ce théologien critique, s'il avoit vû dans Me D qu'Homere avoit trouvé le dénoûement *de la prédestination et de la liberté de l'homme* ? Voilà une preuve bien sensible des excès où nous jettons de fausses conformités : jugeons plus simplement des choses, ne cherchons la vérité qu'où elle est sûrement, et n'érigions point des fictions et des bagatelles en réalités importantes et respectables : il ne faut point mettre l'arche auprès de Dagon, l'idole se brisera infailliblement. Si l'on se contentoit de trouver entre l'ouvrage divin et l'ouvrage payen quelque rapport de style, comme une preuve historique du génie commun des orientaux ; si l'on n'y cherchoit qu'à vérifier des usages et des moeurs, rien ne seroit plus raisonnable : mais d'aller jusqu'à vouloir faire respecter les plus grandes folies d'Homere par les miracles de l'écriture, et par quelques figures des prophètes,

p35

par exemple, le cheval parlant d'Achille par l'ânesse de Balaan, les hommes combattans contre les dieux, par Jacob luttant contre l'ange, le songe d'Agamemnon, par celui d'Acab, etc. J'avoüe que c'est ce que j'ai trouvé scandaleux, et j'ai dit sur cela un mot dans mon discours auquel Me D n'a pas répondu. Les vrais caractères de la divinité, sont posés en principes en tant d'endroits de l'écriture sainte, que quand les auteurs sacrés viennent à employer les figures, on les reconnoît d'abord pour ce qu'elles sont, et on ne les apprécie que ce qu'elles valent : au lieu que dans Homere ces prétendues figures sont elles-mêmes les principes, et qu'il n'y a rien qui avertisse l'esprit de ne les pas prendre à la lettre. Si je disois là-dessus, comme Me D le fait souvent à mon égard, qu'après ma remarque, je

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

suis surpris qu'elle ait osé revenir à son parallèle ; elle trouveroit sans doute que j'aurois mauvaise grace, j'en conviens, cela ne sied bien qu'à elle. Je pense donc avec Mr l'archevêque de Cambrai, que les dieux de l'Iliade

p36

ne valent pas nos contes de fées : c'est pourtant de ce merveilleux puérile que nous disputons Me D et moi. Cette question dont on fait tant de bruit est peut-être la plus frivole qui puisse occuper des gens raisonnables, et j'ai grande peur qu'elle ne soit mise un jour au rang des paroles oiseuses.

de l'ignorance du grec.

mais, me dit Me D vous ne sçavez pas le grec ; comment avez-vous l'audace de juger d'un auteur dont vous ignorez la langue ? C'est l'objection qui regne le plus dans son ouvrage, celle qui a séduit le plus de gens, et sur laquelle on me croit fort embarrassé : peut-être sera-t-on surpris de voir combien elle est frivole dans la question dont il s'agit.

Je ne fais point vanité d'ignorer le grec, il seroit mieux que je le sçusse ; cette connoissance a sans doute ses utilitez ; mais elle ne m'auroit servi de rien dans ce que j'ai fait.

Je suppose toûjours dans mon ouvrage que l'expression d'Homere est élégante ;

p37

qu'il a fait par tout de sa langue un usage ingénieux, propre à faire valoir ses fables ; et ainsi, sans jamais prononcer contre le choix de ses termes, je m'en suis tenu précisément à l'ordre de son poëme, au caractere de ses dieux et de ses héros, au choix des actions, à la convenance des sentimens, en un mot, au gros des choses. Dira-t-on que dans les traductions littérales, faites en latin par des sçavants à qui personne n'a contesté l'intelligence des deux langues, je n'aye pû m'assurer suffisamment de ce qui fait l'objet de ma critique ?

Je demande à Me D même, pourquoi elle a traduit l'Iliade, si elle n'a pas cru que sa traduction pût donner, à l'élégance près, une idée suivie de ce poëme ? Elle auroit beau me dire avec sa modestie

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

ordinaire, que sa traduction est foible, languissante et platte même en comparaison de l'original ; je pourrais vous le contester, lui répondrais-je, comme j'ai déjà fait, mais je vous le passe : quand vous dites qu'un des héros de ce poëme croïoit avoir *la mort à ses trouses* ; qu'un autre dans une lutte *donne le croc en*

p38

jambe à son rival, au lieu de ces expressions trop familières, Homere employe là les plus beaux termes du monde : je le veux bien ; mais qu'en pouvez-vous conclure, puisque je me restraints à ne juger que du sentiment et de l'action, que certainement vous n'avez pas prêtées à Homere.

Comment Me D peut-elle parler souvent de l'ancien testament sans sçavoir l'hebreu, c'est que nous en avons une traduction canoniquement approuvée ; c'est ainsi qu'à proportion je parle d'Homere, sans sçavoir le grec, sur la foy des traducteurs autorisez parmi les sçavans.

En un mot, ou Me D n'a pas rendu Homere, ou je l'entends comme elle, eu égard au fond des choses ; et quand même elle ne l'auroit pas rendu, mes remarques auroient encore un objet réel, puisqu'elles tomberoient du moins sur sa traduction dont je m'appuye toûjours. Il ne faudroit donc plus crier, il ne sçait pas le grec, et il juge Homere, et prétend l'imiter ; ce sophisme séduit bien des gens ; c'est qu'on se laisse étourdir

p39

du faux paradoxe qu'il présente d'abord. On croit que je juge du grec, tandis que je ne juge que du françois de Me D. On croit que j'imate en détail les tours et les expressions d'Homere, au lieu que j'imate seulement le fond des choses que les traductions litterales m'ont suffisamment appris : la témérité de l'entreprise s'évanoüit, dès qu'on la réduit ainsi à ses véritables termes.

de la nouveauté de mon projet.

Made D m'apprend que Desmarêts, l'auteur du Clovis et de la Madelaine, avoit eu comme moi l'audace de juger d'Homere, que sa dissertation fut oubliée dès

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

sa naissance ; et que ce n'est même que par hazard qu'elle l'a eüe d'un de ses amis, qui l'a déterrée dans la poussiere d'un cabinet. Je n'ai jamais lû cette dissertation ; je n'aurois pas manqué de la citer, si je m'en étois servi, quoique ce ne soit pas trop l'usage des auteurs de remarques, qui ne font pas toûjours honneur à ceux qu'ils copient. Il est vrai qu'elle ne conclut pas

p40

d'abord que j'aye copié l'ouvrage de Desmarêts ; car comme elle l'ignoroit, elle n'a pû se défendre de penser que je pouvois l'ignorer aussi. Elle se contente donc de dire d'abord, que soit que je l'aye suivi, soit que la conformité des vûës m'ait fait rencontrer avec lui, je ne fais presque que répéter les mêmes critiques : mais perdant bien-tôt de vüe cette alternative si judicieuse, elle n'en adopte plus dans la suite de son livre que le membre injurieux qui me fait regarder comme un servile copiste. Je ne me défends pas de ce reproche, pour m'attribuer là-dessus la gloire frivole de la nouveauté. Je n'ai prétendu remarquer dans Homere que les défauts les plus apparens ; dès-là il étoit impossible que je disse des choses bien nouvelles. Ce seroit un grand préjugé d'erreur contre moi, si j'avois blâmé des choses qui n'auroient blessé personne ; au lieu que c'est un préjugé de raison de m'être rencontré avec les censeurs d'Homere sans les avoir lûs. La plûpart des subtilitez avec lesquelles on justifie Homere, ne sont pas de la

p41

même nature ; il faut aller interroger Eustathe et Denys D'Halicarnasse, et ce n'est point dans le fond d'une raison commune qu'on les trouve. J'ai rencontré bien des gens qui m'ont dit sur mon ouvrage : *j'avois déjà senti tout ce que vous me dites d'Homere, et vos idées ne m'étoient point nouvelles.* ce discours reprimoit bien la petite vanité que m'auroit pû donner ma pénétration ; mais il m'en dédommageoit en me faisant croire d'autant plus que je ne m'étois pas trompé ; et le plaisir d'être raisonnable me consolait de n'être pas singulier.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Cela me fait sentir combien il est utile qu'en matière d'ouvrages d'esprit, quelques écrivains aient la hardiesse de dire ce qu'ils pensent. On éclaire par-là bien des soupçons qui ne demandent qu'à se découvrir ; on détermine bien des gens à penser ce qu'ils sentoient déjà, au lieu que par la lâcheté de suivre toujours le torrent, on prête des armes à l'erreur, on donne occasion à ses partisans de crier : *toute la terre est de nôtre avis ; tous les hommes sont d'accord là-dessus* : vous qui

p42

le prétendez, recueillez les voix, l'univers déposera de son ennui sur bien des choses que vous soutenez qui le charment.

Il est donc important de faire sentir le foible de ces autoritez prétendues qui ne sauraient prescrire contre la raison. Il faut du moins sauver les jeunes gens du préjugé dangereux où les jette une admiration aveugle d'Homere. Il faut purger leur éducation de la contradiction ordinaire qui y regne. On leur crie d'un côté : cela est divin, et de l'autre on les reprend quand ils viennent à l'imiter ; ne vaudroit-il pas mieux leur donner du beau, des idées fixes et uniformes, sur lesquelles ils pussent régler également leur estime et leur travail ?

Me D déclare qu'elle n'écrit que pour eux ; elle les regarde d'après Socrate comme la portion la plus sacrée de la république qu'il est nécessaire d'élever dans de bons principes. Je déclare aussi que je n'écris que pour eux, et par les mêmes raisons que Me D.

Car on travailleroit en vain pour désabuser de vieux sçavans de l'espece de

p43

culte où ils sont accoutumés pour Homere ; tout nôtre espoir est dans une génération nouvelle, dans une génération qui n'ait point encore fléchi sous les autoritez, qui n'ait pas crié pendant trente ou quarante ans au miracle ; et qui par la longue habitude de se passionner ainsi, n'ait pas pris une espece d'engagement contre la raison.
du silence de l'academie.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

le zèle de Me D s'échauffe en un endroit de son ouvrage ; elle veut faire honte à l'academie de ce que par un bon arrêt elle ne condamne pas tous les critiques d'Homere à une amende-honorable publique. *par quelle fatalité , s'écrie-t-elle, faut-il que ce soit de l'academie françoise,... etc.*

p44

je réponds déjà que cette fatalité dont on aime tant à s'étonner, est fondée sur une raison bien naturelle. C'est que parmi les meilleurs esprits, tels que sont les membres de l'academie françoise, il s'en trouvera toujours qui sentiront les fautes d'Homere, et qui auront le courage de les relever. C'est même parce que l'academie doit être le rempart des lettres et du bon goût que ces écrivains ont cru de leur devoir d'examiner un ouvrage qu'on donnoit indistinctement pour règle, et d'y faire sentir ce qui devoit être excepté de l'estime et de l'imitation. Il est bon de remarquer en passant que mille éloges vagues et généraux ne contrepèsent pas une seule censure bien détaillée : les uns ne sont qu'un hommage rendu sans examen à la réputation établie : l'autre est un fruit de la réflexion, où l'on expose les raisons du jugement qu'on porte, et ausquelles il faut se rendre dès qu'on ne les détruit pas par de plus fortes. Je regarde donc ces critiques comme une suite naturelle

p45

de l'établissement de l'academie françoise, et comme le signal de la liberté académique, si nécessaire aux progrès de la raison et du bon goût. Mr Despreaux et Mr Dacier ont justifié, dit-on, l'académie de cet excès ; je les respecte tous deux, comme je le dois ; l'un par son génie et ses talents, l'autre par son érudition et son travail : mais ne diroit-on pas que ce fussent des arbitres nommez exprès pour cette affaire, et que le corps leur eût remis son autorité pour la décision ? Ce n'est point cela ; ils ont seulement usé du droit commun à tous les membres, ils ont dit ce qu'ils pensoient ; et c'est au public, juge de l'académie même, à prononcer. *aujourd'hui, poursuit Me D avec un zèle qui s'allume toujours de plus en plus, voici une*

témérité bien plus grande,... etc.

p46

cet endroit fait rire par ces termes graves et pathétiques de témérité, de licence, de désordres, d'attentat injurieux et d'indignation, appliquez à une matière si frivole ; mais il fait peine aussi par le tour extraordinaire qui y règne. Je prie Me D de le qualifier elle-même en conscience. Elle dit tout ce qu'elle peut pour soulever l'académie contre moi, et elle s'arrête après avoir tout dit, parce que la charité lui défend de me nuire. Que n'effaçoit-elle donc ce qu'elle avoit dit ? Ou si elle le vouloit laisser, que ne supprimoit-elle sa propre condamnation ? Voilà en effet une charité bien patiente, qui attend pour parler que la passion n'ait plus rien à faire.

J'avertis ici Me D qu'elle a une idée fautive de l'académie française. Elle la regarde apparemment comme un tribunal tyrannique qui ne laisse pas la

p47

liberté des jugemens en matière d'ouvrages d'esprit ; elle croit que l'admiration religieuse des anciens, en est une loi fondamentale, et qu'en y entrant on lui prête serment de fidélité à cet égard. Ce n'est point là l'esprit d'une assemblée de gens de lettres, et l'académie ne tend à l'uniformité que par voye d'éclaircissement, et non pas par voye de contrainte. Elle a souffert dès son établissement que l'abbé de Bois-Robert comparât le chantre grec à nos chanteurs de carrefours, qui ne débitent leurs chansons qu'à la canaille. Nôtre fondateur qui sçavoit bien les vûes de sa propre institution, ne s'en est pas scandalisé. Elle a souffert depuis que Desmarêts fist contre Homere cette dissertation dont on me croit le copiste. Elle ne s'est point élevée contre Mr Perrault, quand il a entrepris de faire voir la supériorité de nos écrivains sur les auteurs de Rome et d'Athenes. Elle a permis à Mr De Fontenelle de trouver des fautes dans Théocrite et dans Virgile, et de se faire dans leur propre genre une route qu'ils n'avoient pas connue. En un mot, elle ne

condamne dans ces sortes de disputes que les manieres injurieuses dont les différens partis appuyent quelquefois leurs raisons. à cela près, que peut-elle désirer de mieux que cette diversité de sentimens, qui donnent lieu d'approfondir les matieres ? Toutes nos assemblées ne se passent que dans ces contradictions utiles d'où resulte la vérité. Et en effet, il seroit impossible, que toute bienséance observée, il ne sortît de ces discussions exactes, une lumiere qui éclaireroit enfin le public. Quand tout s'est dit de part et d'autre, la raison fait insensiblement son effet, le goût se perfectionne, et il s'affermit alors, parce qu'il est fondé en principes.

des autoritez.

avant que de finir cette première partie, je crois devoir dire un mot sur les autoritez poétiques dont Me D m'accable. Il y a plusieurs distinctions à faire pour les réduire à leur juste prix. Quand les bons auteurs d'un siècle déposent de la pureté et de la beauté du

style d'un de leurs contemporains, nous ne saurions nous dispenser de les en croire sur leur parole, nous qui à beaucoup près, ne sentons pas comme eux les finesses de leurs langues. J'ai toujours senti la force de ce témoignage, et c'est pourquoi je suppose toujours l'élégance grecque dans l'iliade. Me D peut-elle exiger plus ? Si ce témoignage au contraire tombe sur les choses, il faut encore distinguer. Les auteurs les plus voisins du temps d'Homere disent-ils qu'il a bien peint les moeurs de son siecle ? Leur autorité demeure encore dans toute sa force, et j'y souscris, puisque nous ne le pouvons savoir que par eux. Il n'en est pas de même, quand leur jugement s'étend au delà des faits, et qu'ils prononcent sur des choses dont la raison commune est l'arbitre. J'avouë que le nom d'un auteur estimé, est un préjugé avantageux pour ce qu'il va dire ; mais dès qu'il l'a dit une fois, son nom ne me fait plus rien, je n'ai plus qu'à péser ses raisons indépendamment de la réputation de l'auteur, et si je vois clairement

qu'il se trompe, je l'abandonne aussi-tôt sans

p50

scrupule ; car quoiqu'ait dit un ancien, il ne faut point errer avec Platon même. Ainsi l'on auroit beau me citer Platon, Aristote, Horace, Eustathe, Denys D'Halicarnasse, Démétrius, Longin, et y ajouter encore le pere Le Bossu et Mr Dacier, comme naturalisez grecs ou latins ; tous ces messieurs ne me feroient pas croire qu'il soit décent à Jupiter de battre sa femme, et j'aimerois mieux en être blessé avec le seul auteur du Clovis. Il n'y a point d'autorité pour me faire trouver des moeurs héroïques, quand je les sens grossieres et brutales, ni le vrai caractere des passions dans les endroits où je les sens démenties.

C'est encore un abus de ces autoritez, que de les entasser les unes sur les autres sans distinction, et seulement pour faire montre ; on mêle indifféremment les auteurs qui ont fait des éloges vagues d'Homere, avec ceux qui en ont fait des éloges de détail, et fondées sur le raisonnement. Il ne faudroit m'opposer que ceux qui ont examiné à fond l'iliade, encore me passerois-je bien de leur nom, il me suffiroit de ce qu'ils disent ; tout le

p51

monde en jugeroit comme moi, et se détermineroit par les choses mêmes ; au lieu que bien des gens n'ont pas le courage de balancer entre vingt noms anciens et un nom moderne.

Car, selon Me D il ne faut point prétendre à avoir aucune autorité de son temps : en vain le journal de Paris, celui de Trevoux et celui de Hollande ont fait honneur à mon ouvrage ; en vain ils en ont adopté presque tous les sentimens. Qu'est-ce que des hommes qui vivent aujourd'hui ? Me D soutient qu'ils ne m'ont approuvé qu'à la grande honte de leur jugement. Je me repose sur eux du soin de le défendre, si elle ne les a pas détrompez plus que moi. Qu'ils rabattent ce que l'honnêteté, ce que l'indulgence leur a fait dire de trop favorable ; mais qu'ils prêtent au reste un secours plus fort que le mien, et que la vérité, me fût-elle contraire, trouve en eux des

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

défenseurs dignes d'elle.

Il falloit satisfaire à ces reproches généraux pour débarrasser l'apologie de mon discours de ce qui l'auroit renduë confuse : mais elle est déjà bien avancée,

p52

si j'ai ruiné, comme il me le paroît, presque tous les fondemens sur lesquels Me D établit sa critique. Qu'on ne se hâte point de se plaindre de ce que je ne touche pas encore au détail, on aura incessamment satisfaction là dessus. Si je donne cette première partie séparée, c'est pour profiter de la curiosité du public sur cette matiere, et aussi parce qu'il me revient qu'on n'aime pas les gros livres. Je continuerai en justifiant mon discours avec le moins de préoccupation qu'il me sera possible ; et je finirai enfin par une déclaration naïve de ce que je pense en bien et en mal de mon poëme, en exposant les raisons que j'ai eûes de mettre ce pauvre Homere dans l'état pitoyable qui a presque tiré des larmes à Me D et de réduire les seize mille vers de son poëme, en quatre mille cinq ou six cents ; car elle en a fait le calcul, et je ne compte pas après elle.

PARTIE 2

p87

Si le public prenoit autant d'interêt que Me Dacier et moi à la dispute présente, je me serois épargné le travail d'une réponse. Je m'en tiendrois à ce que nous avons déjà écrit l'un et l'autre ; j'ai exposé mes raisons, elle a exposé les siennes ; et il suffiroit de les comparer exactement ensemble, pour juger de quel côté est la bonne cause.

Mais il s'en faut bien que le public soit aussi vif que nous sur cette matiere. Chacun a des affaires plus sérieuses, que

p88

de nous examiner scrupuleusement. Le malheur est que

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

n'examinant point, chacun veut pourtant prononcer. On nous juge donc sans rien approfondir, et seulement par conversation. L'un me condamne, parce qu'il entend dire que je trouve des défauts dans un poète admiré depuis trois mille ans : l'autre condamne Me D sans se donner la peine de la lire, parce qu'il lui revient qu'elle me combat avec des injures ; et il en conclut, qu'avec cela, elle ne sauroit avoir raison. Voilà de fort mauvaises conséquences ; et c'est pourtant en vertu de ces beaux raisonnemens que nous avons l'un et l'autre, des partisans et des censeurs.

Les plus équitables de nos juges nous lisent, il est vrai, mais la plupart n'en sont gueres mieux instruits. Ils cedent tour à tour aux premières lüeurs du pour et du contre. Ils n'ont point assez médité le sens total ni de ma dissertation, ni de l'ouvrage de Me D. Les premières impressions s'effacent par les secondes ; et ils ne sont point en état de juger du détail des objections, parce que ce jugement dépend de la vüë entiere de nos principes.

p89

Quand Me D par exemple, essaye de tourner en ridicule, de ce qu'ayant traduit et imité Homere, j'ose me dispenser, contre l'usage, d'en faire un panegyrique en forme, on est presque tenté de souscrire à ce reproche ; au lieu que si l'on se souvenoit du jugement que j'ai porté de l'iliade, où je trouve les grandes beautez presque toûjours confonduës avec les fautes, on verroit évidemment que mon imitation compatit fort bien avec des censures.

Un traducteur n'est pas même obligé de louer son original. Il peut le choisir seulement pour l'utilité des faits ou comme une époque de l'état et des progrès de l'esprit dans certains siecles. C'est comme une rélation de voyage, où l'on ne garantit ni la bonté des moeurs, ni celles des idées des peuples qu'on décrit ; et comme on n'exige point du voyageur qu'il louë la religion, le gouvernement ni la morale des nations dont il rend compte, on ne doit pas non plus exiger du traducteur, qu'il louë les auteurs qu'il veut faire connoître, et qui peuvent avoir des utilitez curieuses, indépendamment

p90

de la perfection de leur esprit.

On ne doit point donner Aristophane comme le modèle de la comédie, mais seulement comme une preuve historique de l'état encore informe où elle étoit chez les grecs. Me D même n'étoit pas obligée de louer tout Homere ; elle auroit pû ne le donner que comme un monument curieux des moeurs de son siècle, et comme la plus féconde source de la fable ; et au lieu de réimprimer dans ses remarques, Eustathe et Denis D'Halicarnasse, pour justifier tout, elle auroit pû s'en fier à son bon sens naturel, qui peut-être lui auroit fait remarquer plus de fautes que je n'en ai senties. Mais on ne fait pas toutes ces distinctions ; on se laisse entraîner à des principes vagues et dénuez d'application ; et dès que Me D a dit que c'est un usage très-juste de louer les originaux que l'on traduit, si on les a bien choisis, on conclut sans se souvenir de mes raisons, que j'ai tort de n'avoir pas fait le panégyrique d'Homere. C'est cette inattention des lecteurs

p91

qui multiplie les livres polémiques. Chacun des disputans croit avoir interest de leur parler le dernier ; non pas tant pour leur dire des choses nouvelles, que pour leur faire relire celles qu'on craint qu'ils n'ayent oubliées. Et c'est ainsi que Me D a fait un gros livre de ce qu'elle avoit déjà semé dans sa préface de l'iliade, et dans ses remarques. J'avois étudié ses raisons ; je ne les ai même combattues, que parce que je les ai étudiées. On me les allegue encore avec un air victorieux, comme si elles devoient avoir une nouvelle force dans la répétition. Je vais essayer de les détruire par quelques nouveaux raisonnemens ; mais peut-être que Me D r'alliera encore les anciennes raisons déconcertées, et qu'elle reviendra à la charge avec cette phalange d'autoritez qu'elle croit invincible. En ce cas, je lui laisserai finir le combat ; et je connois trop bien le peu d'importance de la matiere, pour en fatiguer davantage le public. Je vais donc m'attacher, sans perdre de vûë mon titre de reflexions critiques, aux articles essentiels de la dispute,

et je négligerai mille petits torts épisodiques dont il me seroit facile de convaincre Me D mais qui par leur grand nombre, grossiroient désagréablement l'ouvrage.

Bien des gens s'embarrassent du fonds de la question. La plupart s'imaginent qu'il s'agit en général de l'estime qu'on doit faire des anciens. Ce n'est point cela. Il ne s'agit que du seul Homere. D'autres pensent que le fonds est de sçavoir si Homere, à tout prendre, est digne d'admiration ou de mépris ; ce n'est point encore cela. Pourquoi chercher la question au delà des faits ? J'ai trouvé plusieurs défauts dans Homere ; Me D prétend que ce sont autant de beautez ; le lecteur n'a autre chose à faire que de juger entre ses apologies et mes censures, sans s'inquiéter des conséquences que je lui laisse tirer à lui-même. Entrons en matiere.

Je passe d'abord à Me D un grand étalage d'érudition, dont elle saisit un prétexte bien leger, comme si elle avoit craint de n'en pas retrouver une meilleure occasion. J'expose un sentiment

de M Perrault et de quelques autres, que peut-être n'y a-t-il point eu d'Homere : je le rejette expressement, en disant même les raisons que j'en ai ; mais, parce que je ne m'abandonne pas à traiter cette opinion d'extravagante, et que je me contente de n'y pas trouver de vraisemblance, Me D s'amuse à prouver sçavamment ma propre pensée, en me faisant un crime de ma modération ; et elle me déclare que *sous peine de renoncer au sens commun*, il falloit franchir sans scrupule les termes durs d'insensée et d'extravagante. Je lui demande pardon, si je ne me sens pas assez de zèle pour des véritez aussi indifférentes ; mais le parti en est pris : je ne traiterai rien d'insensé sur cette matiere, quelque occasion qu'on m'en puisse fournir, et je la supplie de le trouver bon.

des deux portraits d'Homere.

j'ai fait deux portraits opposez d'Homere, sur des memoires bien différens ; et sans rien garantir de ce qu'ils contiennent, je ne me suis donné en cela que

comme un simple historien. Pourquoi donc Me D me rend-elle comptable de ce qu'on a dit d'excessif à l'avantage ou au désavantage d'Homere ? Où avez-vous vû, me demande-t-elle, qu'il y ait eû des gens assez fous pour croire Homere pere du paganisme ? Un de ces fous, c'est Herodote, qui déclare qu'Homere est le premier avec Hesiodé qui ait donné aux dieux leurs noms, et qui leur ait assigné leurs honneurs. N'en est-ce pas assez pour les appeller les peres du paganisme, par la forme qu'ils lui ont donnée ? Là dessus je demande en grace à Me D de ne me pas nier légèrement les faits. Je ne les avance que sur de bons témoignages ; mais dans l'impuissance où je suis de lire, ce n'est qu'avec une peine infinie que je les retrouve. Elle devrait donc s'aider de sa propre érudition, pour me justifier, au lieu de me réduire à lui prouver que l'érudition même est fautive, et qu'elle est souvent trop hardie à traiter de faux ce qui lui est échapé. Qui le croiroit, qu'il y eut plus de fonds à faire sur ce que nous citons, nous autres

ignorans, que sur ce que les plus sçavans assurent ? Ils s'en fient à leur memoire qui les trompe assez souvent ; au lieu qu'avec le témoignage que nous nous rendons de nôtre ignorance, nous ne nous en rapportons qu'à nos yeux, ou du moins à des suretez équivalentes. Qui en croiroit Me D on s'imagineroit que des deux portraits que je fais d'Homere, le portrait flatteur est l'ouvrage des plus grands hommes de l'antiquité ; et que j'ai emprunté les traits du portrait critique, seulement de Desmarets et de Mr Perrault. On se méprendroit fort ; voici à peu près la liste de ceux qui m'ont fourni la matiere de mon tableau critique. Platon, Pitagore, Joseph, Philostrate, Denis D'Halicarnasse, Lucien, Metrodorus De Lampsaque, Plutarque, Dion Chrysostome, Ciceron, Horace, des sectes entieres de philosophes et les anciens peres de l'église ; et parmi les modernes, érasme, Jules Cesar Scaliger, S évremont, M Bayle, et le p Rapin, sans compter ceux dont on se plaît un peu trop à décréditer les noms.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

J'ai tout l'air d'un sçavant, et je m'enorgueillis

p96

presque de cet assemblage d'autoritez ; mais il ne faut point se donner pour ce qu'on n'est pas. Je ne les ai recueillis que pour le besoin présent ; et ce n'est qu'une doctrine de passage, qui apparemment m'échappera bien-tôt.

Qu'on me pardonne donc quelques citations ; car il faut bien combattre mes adversaires avec leurs propres armes : ils traiteroient toujours mon apologie d'ouvrage frivole, s'il n'y avoit que des raisons.

autoritez.

suidas rapporte que Corinnus disciple de Palamede avoit écrit en vers, une iliade, du temps même de la prise de Troye ; qu'un autre poëte contemporain d'Homere, nommé Siagre, avoit aussi traité le même sujet ; mais que ces ouvrages furent supprimez par les soins d'Homere qui voulut passer seul à la postérité avec la gloire de l'invention. Je veux croire pour l'honneur d'Homere, que ce n'est là qu'une calomnie ; et que deviendroit l'éloge que Me D lui donne d'avoir inventé l'art, et de l'avoir

p97

porté d'abord à la perfection ? Ce ne seroit plus qu'un imposteur qui n'auroit fait ni l'un ni l'autre. Platon qui se connoissoit bien en morale, bannit Homere de sa république, et il fait entendre que quelque bon tour qu'on donne à sa poësie, elle ne peut que nuire aux gens de bien. Voilà le divin Platon qui proscriit le divin Homere ; c'est autel contre autel.

Pytagore, je l'ai appris de Mr Dacier, croyoit Homere éternellement puni dans le Tartare, pour avoir parlé indignement des dieux. Ce jugement si sévere du philosophe suppose que le poëte avoit dégradé les dieux avec connoissance de cause ; et il revient assez à l'avis de Mr Despreaux, qu'Homere peu religieusement leur avoit fait jouer la comédie, pour égayer ses poëmes.

Joseph, l'historien des juifs, a recüeilli bien des absurditez d'Homere, et il félicite Platon de l'avoir banni de sa république ; en vain diroit-on que Joseph étoit juif, et que les idées qu'il avoit de Dieu augmentoient à ses yeux l'extravagance des

fables d'Homere. Qu'est-ce

p98

que cela dit ? Sinon que plus on a de saines idées des choses, plus on est choqué de celles qu'Homere en donne.

Longin dit qu'il semble qu'Homere ait voulu faire des hommes de ses dieux, et des dieux de ses hommes.

Cicéron souhaiteroit qu'il eût fait tout le contraire.

Me D a mieux aimé dissimuler ces jugemens, que d'y répondre. Longin et Cicéron ont beau contredire Homere ; elle veut pour l'honneur de l'antiquité qu'ils ayent tous trois raison.

Denis D'Halicarnasse est fâché que les poésies d'Homere ne puissent être utiles qu'à peu de personnes, et que le sens naturel de ses fables ne soit propre qu'à prêter des armes à la licence et au désordre. Y a t-il jamais eû un dessein plus bizarre que celui de ne vouloir instruire que ceux qui savent deviner, sans s'embarrasser de corrompre le plus grand nombre qui n'est pas si habile ? Un sens mystérieux et reculé pour la vertu ; un sens litteral et présent pour le vice : avec cette belle ressource on érigerait en ouvrage de morale, les contes cyniques de Bocace.

p99

Lucien raille Homere non seulement sur ses dieux, mais encore sur ses héros, sur ses prodiges puériles, sur les harangues des combattans, et même sur l'ignorance des arts. On croit de plus, qu'il n'a composé son histoire véritable, que dans le dessein de tourner en ridicule toutes les absurditez d'Homere. Personne ne sauroit disputer à Lucien la finesse ni la sûreté de la critique ; et c'est de quoi embarrasser ces esprits timorez, qui en matiere de goût, ne veulent rien sentir que conformément à l'autorité. Caius Caligula avoit un souverain mépris pour les ouvrages d'Homere : on dira que c'étoit un méchant homme, et l'on voudra que son goût paye pour ses moeurs. Mais on ne sauroit faire le même reproche à Adrien, qui d'ailleurs avoit le goût fort délicat ; et cependant il avoit le même mépris pour Homere ; il faut que le méchant homme ait bien jugé, ou que l'honnête homme ait jugé mal.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Plutarque, si grand panégyriste d'Homere, ne trouve pourtant pas à son gré

p101

la maniere dont il peint Agamemnon. " voici la traduction d'Amiot. Homere ne composa pas bien, ni comme il falloit, la beauté d'Agamemnon,... etc. " Plutarque, selon ce passage, ne croyoit pas qu'Homere eût des idées bien saines de la vertu. Il trouve des défauts avilissans dans les héros de l'Iliade, contraires même au dessein du poëte ; et il autorise assez le peu de respect que j'ai marqué pour eux.

Dion Chrysostome contemporain de Plutarque, appelle Homere le plus grand imposteur du monde, même dans les choses les plus incroyables ; il ne ménage point son lecteur.

Horace dit que le bon Homere s'endort quelquefois ; et il blâme ceux qui ne reprennent rien dans ce grand poëte. Me D est dans le cas.

Quintilien qui fait presque un dieu d'Homere, adopte pourtant le sentiment d'Horace ; et il remarque à cette occasion, qu'il est dangereux de tourner en règles tout ce que les grands hommes ont fait. Je m'en suis bien gardé à l'égard d'Homere, quoique j'aye conservé d'ailleurs la modération que Quintilien recommande.

p102

parmi les modernes, érasme ne trouve pas assez de

gravité dans les poëmes d'Homere.

Jules Cesar Scaliger traite le prince des poëtes avec le dernier mépris ; il lui fait son procès sur tout ; et dans l'arrêt qu'il prononce contre lui, il le qualifie hardiment de fou achevé. On dit que Scaliger étoit un fort mauvais critique ; et si vous en demandez la preuve, on vous alleguera l'ouvrage même en question. Prenez garde à la force de ce raisonnement. Il ne faut point avoir d'égard au jugement que Scaliger a porté d'Homere, parce que c'étoit un mauvais critique, et il étoit mauvais critique, parce qu'il a porté ce jugement d'Homere. Logique de commentateur.

M Bayle qui a tant de réputation dans les lettres,

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

n'est guères plus modéré que Scaliger. Voici quelques unes de ses réflexions.

Après une longue remarque sur le discours de Phoenix : " finissons, dit-il, par un mot qui paroîtra bien hardi... etc. "

p105

je voudrais que ces dernières paroles de M Bayle fussent toujours présentes au lecteur : car on s'efforce de nous rendre odieux, en nous imputant un orgueil malin qui ne cherche qu'à rabaisser le mérite personnel des anciens pour nous élever sur leurs ruines. Mais en quoi méritons-nous ce reproche ? Ne pouvons-nous pas soutenir modestement que les hommes de siècles en siècles ont acquis de nouvelles connaissances, que les richesses amassées par nos ayeux ont été accrues par nos peres, et qu'ayant hérité de leurs lumières et de leurs travaux, nous serions en état même avec un génie inférieur au leur, de faire mieux qu'ils n'ont fait ? Ce sentiment loin d'être orgueil et malice, est plutôt une reconnaissance modeste des secours que nous avons reçus, et une émulation raisonnable de nous rendre aussi utiles à la postérité, que l'antiquité l'est pour nous.
Le pere Rapin qui a examiné à fonds

p106

Homere et Virgile, prétend que le poète grec a déshonoré son pays, par le choix d'une action diamétralement opposée à l'héroïsme.
Que l'Iliade manque d'unité, soit qu'on la prenne pour la guerre de Troie, soit qu'on la prenne pour la colère d'Achille.
Que les bienséances ne sont point ménagées dans les poèmes d'Homere. Les peres y sont durs et cruels, les héros foibles et passionnés, les dieux misérables, inquiets et querelleurs.
Que par un amour déréglé du merveilleux, Homere met ses dieux à tous les jours, et que ce sont autant de forçats qu'il employe à tout.
Qu'il s'abandonne à l'emportement et à l'intempérance de son imagination sans aucun discernement, et qu'il sort presque toujours de son sujet, par la multiplicité et l'attirail de ses épisodes.

Qu'il ne prend pas tant de soin de bien penser que de bien dire, et qu'on ne finiroit jamais si l'on vouloit remarquer toutes les fautes d'Homere en matiere de sentimens.

p107

Je n'allegue point tous ces jugemens comme des autoritez ; c'est seulement pour faire voir que mon opinion n'est pas aussi hazardée qu'on le pense. Pourquoi donc parois-je si téméraire ? Pourquoi m'oppose-t-on toûjours trois mille ans d'admiration non interrompüe, tandis qu'il y a de siecle en siecle, les protestations nécessaires pour empêcher la prescription ? On se fait fort de ces trois mille ans de suffrages. J'ai beau dire des raisons aux partisans outrez de l'antiquité, leur refrain éternel, ce sont ces trois mille ans dont nous faisons voir la nullité par tant de jugemens qui en interrompent la tradition. Mais d'où vient que malgré tant de témoignages, Me D n'allegue presque jamais d'autre censeur d'Homere, que Desmarets et M Perrault ? Ignoroit-elle ces faits ? Ce seroit faire injure à son sçavoir. Craignoit-elle d'affoiblir sa cause ? Elle la croit victorieuse par elle-même. Méprise-t-elle ces autoritez ? Les auteurs que je cite sçavoient fort bien le grec. Dira-t-elle que ces sortes de sçavans sont sujets à raisonner peu solidement ?

p108

Voudroit-elle jeter des soupçons sur sa propre logique ? Découvrons ici quelques artifices ordinaires à ceux qui disputent. L'intérêt qu'ils prennent à leur opinion, leur fait employer sans scrupule tous les détours qui la favorisent. Ils entassent avec soin, ils alleguent avec hauteur les témoignages qui sont pour eux ; et ils affoiblissent où ils dissimulent ceux qui leur sont contraires. Ils donnent pour approbation totale de leur sentiment, ce qui ne l'est qu'en partie. Ils cherchent entre ceux qui ont soutenu la même cause que leurs adversaires, quelque auteur dont le nom ne soit pas révééré du public ; et ils le citent dédaigneusement en preuve que la cause n'est pas bonne ; comme si l'on ne pouvoit pas défendre mal

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

une bonne cause ; et que dès qu'un homme, faute de prudence ou de lumière, n'y a pas réussi, il n'étoit plus permis de la reprendre avec de meilleures raisons. Ils font plus. Ils abusent des bons ou des mauvais succès qu'un auteur a eus dans un genre, pour relever ou pour décrier ce qu'il a fait dans un autre. Ils donnent,

p109

par exemple, un médiocre poète, pour un mauvais critique, et un bon poète pour un raisonneur exact, comme si l'un suivoit toujours de l'autre. Le préjugé s'y prend ainsi. Il juge de l'ouvrage par l'auteur ; au lieu que la raison juge de l'ouvrage par l'ouvrage même. Me D n'a-t-elle pas compté sur le préjugé, en ne citant de censeurs d'Homere, que Desmarets et M Perrault ? Et pourquoi a-t-elle pris garde à n'en point nommer de plus accréditez ? Parce qu'elle sçait que la plûpart des lecteurs s'arrêtent aux noms, et qu'elle a voulu les prendre par leur foible.

du droit d'examiner.

c'est ce partage de sentimens qui selon moi, nous fait rentrer dans tous les droits de l'examen. Me D prétend qu'il n'en est pas ainsi ; *que l'affaire est vidée, et qu'il n'y a plus qu'à soumettre son jugement à l'approbation de tous les siecles* . Mais en supposant même cette approbation universelle, aussi vraie qu'elle est fausse, je demande à Me D quelle est sa pensée.

p110

Veut-elle que nous admirions aveuglement Homere sur la foy de nos ancêtres ? Et que sans aucun égard aux repugnances de nôtre raison, nous nous refusions jusqu'à la liberté d'y sentir quelques fautes ? Si c'est-là sa prétention, et que les hommes y souscrivent, qu'arrivera-t-il ? Homere aura acquis dans trois mille ans d'ici, un nouveau nombre de panégyristes, sans que le moindre critique les interrompe. Ne feroit-on pas valoir alors les six mille ans d'approbation, comme aujourd'hui l'on fait valoir les trois mille ? Vous voyez bien pourtant qu'il en faudroit retrancher la moitié, puisque les derniers trois mille ans seroient le fruit de la soumission aveugle aux premiers suffrages, et nullement celui de l'examen.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Ce qu'on pourroit dire des trois mille ans que je suppose, ne peut-on pas l'appliquer aux trois mille ans déjà écoulés ? Qui nous assure que les hommes n'ont pas fait de bonne heure le raisonnement de Me D car il est bien digne des premiers âges ? Qui nous a dit que les grecs, cent ans après Licurgue, n'ont

p111

pas crû l'affaire vidée, et qu'ils ne se sont pas fait un devoir de conserver à Homere ses premiers honneurs ? Qu'on nous marque donc au juste, combien il faut de siècles pour oster aux hommes la liberté de juger d'un ouvrage d'esprit.

Mais j'aime mieux croire que les anciens ont examiné ; et je prétends seulement que ce droit n'est pas éteint pour nous. Nous pouvons prononcer sur les ouvrages d'esprit de tous les temps, on pourroit même mépriser Homere (ce que je ne fais pourtant pas) en toute sûreté de conscience ; et il n'y a rien qui captive nôtre jugement sur son mérite.

Soyons encore plus hardis, et allons jusqu'où la raison nous mene. Quand il n'y auroit point de partage sur Homere, un homme pourroit reclamer lui seul contre tous les siècles ; et si ses raisons étoient évidentes, les trois mille ans d'opinion contraire n'auroient pas plus de force qu'un seul jour. à la vûë des premières expériences de la pesanteur de l'air, qu'a servi le long regne de l'horreur du vuide ?

p112

Nous ne devons le sacrifice de nôtre jugement qu'à l'autorité divine ; et c'est une espece d'idolatrie, que d'accorder à des décisions humaines ce sacrifice que Dieu s'est reservé pour lui seul. Du reste, nôtre jugement est libre ; et si la raison ne nous a pas été donnée en vain, elle doit nous servir à chercher le vrai en toutes choses, à nous débarrasser des préjugés qui nous le cachent, et à nous y soumettre avec plaisir, dès qu'il nous éclaire. La question du mérite d'Homere est peut-être celle de toutes sur laquelle il est plus permis de parler, peut-être aussi en vaut-elle si peu la peine, qu'il seroit encore plus prudent de s'en taire.

On allegue comme un frain suffisant en cette matiere, l'approbation de la plûpart des hommes. *il n'y a,*

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

dit Me D *qu'une loi divine qui soit plus forte que celle-là*. cette proposition est fausse, la raison tient le milieu entre ces deux loix, elle cede à l'une, et elle corrige l'autre ; mais quand j'en conviendrais, il n'y en a pas moins une différence infinie entre ces deux loix qu'on raproche sans milieu.

p113

Dire qu'il n'y a que l'une au dessus de l'autre, c'est dire qu'il n'y a que la science au dessus du doute, et la lumiere au dessus des ténèbres. Le doute en renferme-t-il pour cela plus de certitude, et les ténèbres en éclairent-elles davantage ?

Je fais encore une autre instance, et je prie Me D de nous dire si le jugement qu'elle porte de l'iliade est le sien même, ou si ce n'est que l'écho respectueux des jugemens qu'on en a portez. Si c'est le sien même, elle ne sçauroit me contester un droit dont elle s'est servie ; et si ce n'est que l'écho des autres ; qu'elle le déclare, afin que je ne la compte plus elle-même au nombre des autoritez que j'ai à combattre.

Je sçai bien que quand on est d'un sentiment contraire au plus grand nombre des gens d'esprit, il faut se défier d'autant plus de ses vûës particulieres ; mais il ne faut pas pour cela les dissimuler ; parce que sans se flatter d'une raison supérieure à celle des autres, on peut avoir découvert en quelque chose la vérité qu'ils n'ont pas apperçûë, faute

p114

peut-être de l'avoir aussi soigneusement cherchée.

Cette conduite n'est pas si hardie qu'elle le paroît. Car souvent en matiere d'ouvrages d'esprit, ce n'est pas attaquer un grand nombre de jugemens, que de combattre une opinion publique. Il ne faut quelquefois qu'un homme accrédité pour entraîner tout un peuple ; peut-être que sur Homere Licurgue seul donna le ton à toute la Grece ; mais quand une fois l'opinion publique s'est formée d'après le jugement de quelques particuliers ; les particuliers à leur tour se laissent entraîner au public ; tout tentez qu'ils seroient d'abord de démentir l'opinion vulgaire, ils aiment mieux s'y accommoder, que de s'exposer aux contradictions ; ils font davantage ; ils tournent

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

leur esprit à la justifier ; et ils ajoutent au sentiment aveugle de la multitude, des raisons séduisantes qui affermissent le préjugé ; le grand nombre de ceux qui admirent Homere sans l'avoir lû, force un homme qui l'examine à parler comme eux. Le public s'appuie alors sur ce jugement ; et ce jugement lui-même n'étoit

p115

appuyé que sur l'admiration publique. C'est ainsi que l'illusion devient générale. Chacun prononce sur la parole des autres, en supposant qu'ils ont examiné ; mais peut-être n'y a-t-il dans toute cette suite d'admirateurs que trois ou quatre juges légitimes.

du dessein d'Homere.

ce qu'il doit y avoir de plus clair dans un ouvrage, c'est le dessein, et sur tout dans un ouvrage où l'on se propose l'instruction générale, comme dans un poëme épique. L'art de l'auteur est d'écarter tout ce qui peut rendre son dessein équivoque ; autrement il ne sauroit faire ce plaisir d'unité, qui vient de ce qu'on rapporte naturellement toutes les parties à un tout, qu'on en approuve les proportions, et qu'on admire l'intelligence de l'ouvrier, qui n'a rien fait au hazard, et qui semble avoir conçu son ouvrage tout à la fois. Il faut donc que le dessein soit frappant, qu'un esprit même médiocre ne puisse s'y méprendre, et que tout le monde s'accorde à sentir là-dessus la même chose.

p116

Tout ouvrage qui a besoin de commentateurs pour en déterminer le dessein, est par cela même défectueux ; encore plus, si les commentateurs ne s'accordent pas entr'eux ; autant de différences de sentimens, autant de preuves du défaut de l'ouvrage. Voilà Homere. Les auteurs ont été partagez sur son dessein ; il a fallu des Aristotes pour l'expliquer, et des peres Le Bossu pour expliquer encore les explications d'Aristote.

Me D combat encore ici quelques sentimens que je rapporte des autres ; elle multiplie ainsi mes erreurs prétenduës, m'imputant jusqu'à celles que je rejette. Plusieurs ont crû qu'Homere n'avoit voulu qu'écrire

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

la guerre de Troye, et Horace, qui l'en appelle l'historien, est lui-même de cet avis, si l'on en veut croire le pere Rapin. Me D traite cette opinion de folle ; et usant à peu près du stratagême qu'elle me reproche d'appeler cinq ou six ignorans qui m'applaudissent, de véritables sçavans, pour pouvoir m'enorgueillir ensuite de leurs suffrages ; elle traite au contraire de malheureux critiques ceux qui ne pensent

p117

pas comme elle ; et ces messieurs ainsi qualifiez, la

voilà aussi-tôt qui triomphe.

Ceux qui ont crû qu'Homere avoit voulu faire l'éloge d'Achille, ne sont pas mieux traitez, c'est à ce qu'on dit, l'éclat que le poëte donne à la valeur de son héros qui les a trompez ; mais en ce cas, leur erreur est en partie la faute du poëte. Il ne devoit pas donner à un homme qu'il falloit détester, des qualitez si brillantes, qu'à tout prendre, les lecteurs séduits ne fussent pas fâchez de lui ressembler. Quoi qu'en dise Aristote, il ne faut point faire les hommes plus beaux qu'ils ne sont, quand cela va à diminuer l'horreur utile d'un mauvais caractere. Il ne faut point faire du vice et de la vertu un alliage qui les fasse confondre, et qui surprenne pour l'un, l'admiration qu'on ne doit qu'à l'autre. Venons à la troisième opinion, la plus respectable de toutes, puisque c'est celle d'Aristote, du pere Le Bossu, et de Mr Dacier. L'iliade n'est, selon eux, qu'une fable, semblable au fonds à celles d'ésope, pour faire entendre que le grand interest d'un parti est la bonne intelligence.

p118

Je n'ai point prétendu qu'on ne pût tirer cette vérité de l'iliade, quand on en a bien envie ; et je me suis contenté de dire qu'elle y étoit noyée dans la quantité et dans la longueur des épisodes. Je n'employerai pour me justifier que les propres paroles avec lesquelles Me D excuse Platon, qui regardoit les poëmes d'Homere comme des pieges tendus à la vertu, et je la remercie de m'avoir fourni elle-même une apologie si judicieuse.
pour excuser Platon, on peut dire qu'il n'a pas

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

regardé l'Iliade comme Aristote... etc.

j'ai donc pensé là-dessus comme Platon, et je me fais honneur d'avoir rencontré la vérité avec un homme dont Cicéron auroit fait gloire de partager les erreurs. Mais il en faut encore tirer plus de fruit, en prouvant que c'est un principe

p119

assez frivole, de faire de la fable le fonds essentiel du poème épique.

Premièrement cette fable prétendue est très vicieuse, dès qu'elle ne frappe pas sensiblement tous les hommes, dès que l'inconvénient des parties épisodiques est plus grand que le fruit du dessein principal, et que ce dessein principal ne peut être démeslé qu'à peine par la plupart des gens. Pourquoi nous faire une longue énigme d'une vérité simple ? En avons-nous si peu à apprendre, qu'il faille inventer un art pour nous en instruire avec de si grands circuits ?

Il n'en est pas de même des fables d'Ésope ; l'action en est courte et débarrassée d'épisodes, et la vérité morale en est claire. C'est vouloir perdre tout le fruit de ces allégories, que de les transplanter de cette brièveté également agréable et instructive, dans une longueur ordinairement confuse et ennuyeuse.

En second lieu, la fable, dès qu'elle ne consiste que dans une réflexion qui naît d'une action, se trouvera toujours dans quelque événement qu'on raconte ; car toute action est l'effet d'une vertu,

p120

ou d'un vice : si c'est l'effet d'une vertu, c'est cette vertu qu'on propose à suivre : si c'est l'effet d'un vice, c'est ce vice qu'on veut faire éviter. Il n'y a point d'action historique, si bizarre qu'elle puisse être, qui ne donne lieu à quelque vérité morale ; et en ce sens, nos poèmes dramatiques qui n'ont été faits la plupart que dans le dessein de toucher par des aventures tragiques, ou de divertir par des mœurs ridicules, sont des fables, c'est-à-dire, des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action. Les auteurs n'y ont pas

pensé ; mais telle est la nature d'une action, si elle est vraisemblable, que l'on en peut tirer toujours quelque vérité : à l'entendre ainsi, les historiens mêmes font des fables.

du poème épique.

la première différence du poème épique et du poème dramatique ; c'est que dans l'un le poète raconte lui-même toute l'action ; et que dans l'autre, le poète fait agir et parler les personnages. Selon cette idée primitive, la pharsale,

p121

le lutrin, et même nos romans, quoiqu'en prose, ne sont-ils pas des poèmes épiques ? Il est vrai, comme je l'ai dit, qu'ils ne sont pas de la même espèce que l'Iliade et que l'Odyssée ; et si l'on restreint l'idée de poème épique à la constitution particulière de ces deux poèmes ; la pharsale et le lutrin ne seront plus épiques : il faudra leur chercher une autre dénomination.

Ne disputons point des noms, et ne songeons qu'à éclaircir les choses. La politesse m'engage à m'accommoder aux définitions de Me D sans vouloir l'assujettir aux miennes : et j'aurois de bon cœur la même déférence pour son mérite que pour son sexe. En prenant donc ce terme d'épique pour ce qu'il lui plaît de le faire valoir, je dis seulement qu'on peut faire des poèmes, qui sans être épiques, ne laisseroient pas d'être également, quoiqu'autrement agréables. La pharsale, si Lucain étoit d'ailleurs aussi judicieux que Virgile, plairoit par l'importance des événements, et par la grandeur des personnages. Le lutrin plaît par une satire

p122

fine, et par une conduite riante et ingénieuse, qui n'est pas moins l'effet du génie, que le plus grave sublime.

Mais nous avons des poèmes épiques, à prendre ce terme dans toute sa rigueur. En vain prétend-on qu'Homère doit passer pour parfait dans ce genre, puisque personne ne l'a surpassé, ni même égalé. La plupart des sçavans donnent la préférence à Virgile ; bien des gens la donnent encore au Tasse. Ce qu'il y a de

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

plus reçû, c'est que nôtre nation a été malheureuse en ce genre, et que nous y sommes demeurez bien au dessous d'Homere. Voyons si cette opinion est équitable ou injuste ; et sous prétexte de rendre une justice exacte à nos écrivains, n'exagerons pas nous-mêmes nôtre défaite.

J'ai examiné le Clovis et le S Loüis, les deux meilleurs. Poèmes de nôtre langue, que personne ne lit plus, et qui sont tombez dans un mépris dont on ne sçait guères les causes. Tâchons, s'il se peut, de les découvrir.

Ces deux poèmes ne manquent d'aucune des conditions qu'on prétend essentielles

p123

à l'épopée. Ils sont l'un et l'autre une fable. L'un ne tend qu'à faire voir que la providence arrive toujours à ses fins, malgré les obstacles que les passions des hommes y opposent ; et l'autre fait entendre qu'il n'y a rien d'impossible à la piété conduite par le courage. Ils ont l'avantage de commencer tous deux comme l'odissée, par le milieu de l'action, et de satisfaire la curiosité sur le reste, par des récits ingénieusement amenez. Ils m'ont paru de beaucoup meilleurs que l'Iliade, par la clarté du dessein, par l'unité de l'action, par des idées plus saines de la divinité, par un discernement plus juste de la vertu et du vice, par des caracteres plus beaux et mieux souûtenus, par des épisodes plus intéressantes, par des incidents mieux préparez et moins prévûs, par des discours plus grands, mieux choisis, et mieux arrangez dans l'ordre de la passion, et enfin par des comparaisons plus variées et mieux assorties. Peut-être ne comprend-on pas qu'avec tous ces avantages, nos poèmes n'ayent pas réussi ? Mais pour éclaircir le paradoxe, voici

p124

les défauts qui les ont décriez.

Nos auteurs ont prodigué mal à propos le merveilleux, par une servile imitation du poète grec. Ils ont distribué les anges et les démons dans les différens partis, comme Homere distribuë ses dieux entre les grecs et les troyens. Les démons tiennent lieu du

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Xanthe et du Simois pour des débordemens ; et les anges, de Junon et de Vulcain pour des incendies. Tout y est prodige, tout y est miracle. On a été choqué de ce merveilleux apocryphe, qui blesse le respect dû à la religion. Nous pouvons bien peindre les véritables miracles que Dieu a opérés ; mais il ne nous est jamais permis de lui en supposer, sous prétexte du vrai-semblable ; et c'est offenser la sagesse divine que de penser seulement qu'elle auroit dû faire, ce qu'elle n'a pas fait. Nos poètes ont craint apparemment qu'on ne leur refusât le nom d'épiques, si le ministère du ciel n'étoit aussi sensible dans leur action, qu'il l'est dans l'Iliade ; et ils ont mieux aimé blesser la raison, que de violer des règles arbitraires, qui doivent toujours relever d'elle.

p125

Ils se sont encore égarés dans la multiplicité des épisodes. Pour les rendre intéressans, ils ont imaginé des aventures singulières qui détournent d'autant plus de l'action principale. Ils ont fait un assemblage fatiguant de choses rares, dont peut-être aucune ne sort absolument de la vrai-semblance, mais qui toutes ensemble paroissent absurdes à force de singularité. Ce ne sont pourtant pas là les défauts qui ont le plus nui à nos poèmes. Le Tasse n'a pas laissé de réussir avec une pareille conduite. C'est la langueur et tous les autres vices de la versification. Tantôt ce sont des métaphores forcées, tantôt des jeux de mots puériles, souvent un style froid et prosaïque. Ils n'ont point cette élégance continue que le lecteur exige dans un ouvrage, d'autant plus qu'il est long, quoique par cela même, elle devienne presque impossible à l'auteur. Faute de cette élégance qui consiste dans la beauté, dans la force et dans la grace des expressions, on tombe dans l'ennui de page en page, de ligne en ligne. Malgré l'intérêt total de l'action,

p126

la foiblesse du détail désintéresse ; et tous ces vices de versification semez de près en près, joints à l'uniformité fatigante de la rime, font enfin tomber

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

le livre des mains.

Malheureusement nos grands versificateurs n'ont pas entrepris de poèmes épiques ; l'ouvrage est trop long, le succès trop incertain. Ils s'en sont tenus au plus aisé et au plus utile ; et le poème épique étant devenu le partage des plus foibles, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas soutenu en ce genre, la gloire de la nation.

Quoiqu'il en soit, ces poèmes sont tombez, et ils ont dû tomber, puisque leur objet étoit de plaire, et qu'ils nous ont ennuyez. Mais si nous jugions ainsi de l'Iliade, elle seroit encore dans un plus grand décri. Personne presque n'a le courage de la lire. Ceux qui à force de le vouloir, sont venus à bout de l'achever dans Me D ne sont pas tentez d'y revenir ; et ils aimeront encore mieux la louer que de la relire. Il n'y a que quelques sçavans qui se plaisent à l'admirer dans le grec, parce qu'ils prennent le

p127

plaisir historique et celui d'entendre une langue

sçavante, pour un plaisir purement poétique. Ils satisfont leur curiosité par des faits reculez : ils contentent leur amour propre en se flattant de sentir la force et les graces de l'expression ; et ils imputent tout ce plaisir au poète, comme s'ils lui faisoient un art d'avoir vécu trois mille ans avant eux, et d'avoir écrit dans une autre langue que la leur.

On voit par là que nous avons deux poids et deux mesures dans les jugemens que nous portons de nos poèmes et de ceux d'Homere. Nous condamnons les uns, parce qu'ils nous ennuyent, sans égard à l'art qui y est perfectionné en bien des choses ; et quoique les autres nous ennuyent, nous les admirons sur la foi des anciens suffrages, qui, à remonter à leur source, ne venoient que de ce qu'on n'avoit pas mieux.

de l'unité d'action.

l'unité d'action fait sans doute un fort bel effet dans un poème. Il faut bien de l'art au poète, pour arranger son

p128

action de maniere qu'elle croisse toujours, qu'elle interesse de plus en plus à mesure qu'elle avance, et

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

que les episodes qu'il y mêle en paroissent des parties nécessaires : c'est aussi un grand plaisir pour le lecteur d'embrasser un grand nombre d'incidens et d'images sous le même point de vûë. Aussi ai-je crû que le poëme, à parler en général, ne devoit être que le récit d'une seule action. Mais comme il est dangereux en matiere d'ouvrages d'esprit d'établir des règles exclusives, qui feroient tout faire sur le même modèle, et qui nous priveroient par là des especes nouvelles, qui pourroient avoir aussi leur beauté : j'ai ajoûté que peut-être la vie entiere d'un héros maniée avec art, et ornée des beautez poëtiques, seroit un sujet raisonnable de poëme.

Me D toujours couverte de l'autorité d'Aristote, comme de l'égide de Minerve, combat avec chaleur cette conjecture ; le *peut-être* méritoit, ce me semble, quelque modération, mais son zele pour les règles anciennes n'en connoît point ; et malheur avec elle,

p129

à qui entreprend de les étendre.

Mon sentiment n'est pourtant pas sans preuve, il est même autorisé par l'expérience. Personne ne nie que les aventures de Télémaque ne soient un poëme en prose. L'action de ce poëme n'est pas de chercher et de trouver Ulysse, on voit bien que ce n'est que l'occasion de commencer les voyages, et le prétexte de les finir. L'action, ce sont donc les voyages mêmes, et ces aventures successives qui donnent lieu chacune à quelque instruction ; ce sont autant de petites fables liées les unes aux autres, qui renferment toutes leur vérité particuliere. Cependant cette multiplicité d'action n'empêche pas que les aventures de Télémaque ne soient un poëme agréable ; et selon presque tout le monde, plus agréable que l'iliade même.

On me demande sans doute un exemple plus antique ; car les modernes ne font pas preuve. Et bien, les métamorphoses sont un poëme, qui contient à quelque égard, l'histoire du monde jusqu'à Auguste. Malgré cette multiplicité d'action, on les lit toujours avec

p130

quoiqu'admiration ; et j'oserai dire qu'Ovide a mieux

plaisir, tandis que l'iliade est abandonnée

connu qu'Homere, la nature de la fable. La plupart des allégories dont son poème n'est qu'un tissu, sont courtes, et l'instruction en est assez claire. Se plaindra-t-on qu'il nous ait donné l'image de plus de deux cent vérités, dans le même espace qu'Homere a pris pour en peindre une seule ;

ce ne sont pas là des poèmes épiques, me dit-on, je le veux bien, mais ce sont des poèmes. Appelez-les d'ailleurs comme il vous plaira, pourvû que vous conveniez qu'ils peuvent faire autant de plaisir que ceux d'Homere.

J'avois conclu mon raisonnement sur le poème, en disant que je trouvois arbitraire le choix de la matiere, et même celui de la forme qu'on lui veut donner ; mais qu'il étoit essentiel de plaire toujours par quelque endroit, soit en attachant l'esprit par l'importance des événemens, soit en touchant le coeur par les passions des personnages, soit en amusant simplement par la variété et les graces du sujet. Me D ne cite mes paroles

p131

que jusqu'au *mais*, sans y ajouter même le moindre petit *etc.* et c'est-là un des avantages injustes que prennent d'ordinaire ceux qui disputent.

Ce que Me D fait sans mauvaise intention, d'autres le font souvent en fraude ; ce sont, pour ainsi dire, de petites ruses de guerre. On choisit un passage de son adversaire, qui raisonnable avec ce qui le précède, ou ce qui le suit, devient ridicule quand il est isolé. Alors on étale des raisons victorieuses contre ce passage ainsi dépouillé ; et l'on n'a pas plus de peine à en triompher, qu'Hector en eut à tuer Patrocle, quand Apollon lui eût ôté ses armes ; mais, comme le dit à peu près Patrocle à son ennemi, il n'y a qu'à rougir d'une pareille victoire.

des surprises.

j'ai souhaité dans Homere un art qu'il me paroît avoir négligé : celui de préparer les événemens sans les faire prévoir ; de maniere que quand ils arrivent, on en soit surpris sans en être choqué : je n'ai point été content d'entendre

p132

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Jupiter au milieu de l'Iliade, faire l'abrégé exact du reste de l'action. Me D dit pour première excuse, que cela se passe entre Jupiter et Junon ; comme si pour cela l'affaire en étoit plus secrète pour le lecteur, et qu'il n'entrât pas en tiers dans la confiance divine.

Elle ajoute qu'on ne laisse pas d'avoir encore du plaisir à la représentation d'une tragédie qu'on a déjà vûe, et qu'ainsi ces surprises que je demande ne sont pas nécessaires. Ceci, si je ne me trompe, est un bon sophisme que je vais tâcher de développer.

On peut avoir deux sortes de plaisir à la représentation d'une tragédie. D'abord, celui de prendre part à une action importante qui se passe la première fois sous nos yeux, d'être agité de crainte et d'espérance, pour les personnages à qui l'on s'intéresse le plus ; et enfin de partager leur bonheur ou leur infortune, selon qu'ils triomphent ou qu'ils succombent.

Voilà le premier plaisir que le poète doit avoir en vûe de procurer à ses auditeurs, en leur ménageant de ces surprises

p133

pathétiques qui excitent la terreur ou la pitié. Le

second, c'est la vûe de l'art même que l'auteur a employé pour exciter le premier.

Il est vrai que quand on a déjà vû une pièce, on n'a plus ce premier plaisir de la surprise, du moins dans toute sa vivacité ; mais il reste encore le second, qui n'a de lieu qu'autant que le poète a travaillé heureusement pour exciter l'autre ; car c'est sur cette obligation indispensable que l'on juge de son art.

L'art est donc de ne dire à l'auditeur que les choses dont il faut l'instruire, et de ne les dire qu'à mesure que le dessein de le toucher l'exige. Et quoiqu'on les sçache déjà quand on relit l'ouvrage, on goûte encore le plaisir de ce même arrangement que l'art demandoit.

Il s'ensuit delà, que tout poème doit être disposé pour la première impression. S'il ne l'est pas, au lieu des deux plaisirs que j'en attendois, il me fait deux sortes de peines ; l'une, de demeurer froid où je devrois être ému ; l'autre, de sentir le défaut qui est la cause de mon ennui. Voilà ce que j'ai éprouvé

dans l'iliade ;

p134

je n'étois point intéressé par les aventures, et je souffrois de ces préparations glaçantes qui m'empêchoient de l'être.

des dieux.

il faut encore combattre ces dieux de l'iliade ; ces dieux *que les géants entreprirent autrefois de chasser du ciel, et qui auroient été dépossédés en effet, si les géants eussent alors atteint l'âge d'homme* . Je suis bien loin d'avoir une haute idée de ces dieux ; je ne crois pas qu'il faille entasser Ossa sur Pélion pour les vaincre : en vain les géants, et même en âge d'homme, se rangent aujourd'hui de leur parti ; tout pigmée que je suis, je me flatte d'en venir à bout sans effort, et je ne tirerai pas vanité de ma victoire.

Qu'est ce que des dieux qui n'ont point fait l'homme ? Ai-je dit, en commençant l'énumération de leur misère.

M De La Motte, répond à cela *Me D* *doit se souvenir qu'Homere appelle presque toujours Jupiter, le pere des dieux et des hommes, j'ai peine à comprendre qu'elle ait voulu dire ce qu'elle dit en*

p135

effet. Quoi donc ! Selon elle, Homere auroit crû sérieusement Jupiter, le créateur des dieux et des hommes ? Il l'auroit crû le pere de Saturne dont il étoit né, et qu'il avoit chassé du ciel ? Il l'auroit crû le pere de Junon sa soeur et sa femme, de Neptune et de Pluton ses freres, le pere même des nymphes qui prirent soin de son enfance, et des géants qui lui firent la guerre. En vérité, il n'est pas possible que ce soit là la pensée de *Me D* mais aussi, si ce ne l'est pas, en quel sens oppose-t-elle au premier reproche que je fais aux dieux d'Homere, ce titre tant répété dans l'iliade de pere des dieux et des hommes ?

Ce n'est pas la seule contradiction que lui coûte l'envie de relever la majesté de Jupiter : car elle abandonne volontiers les dieux inférieurs, et elle ne prend à coeur que l'intérêt du maître des autres.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

C'est, selon elle, sa volonté seule qui faisait le destin ; mais en ce cas, je demande quel étoit donc le destin avant que Jupiter fût né ? Quel étoit le destin quand ce dieu fut enchaîné par les autres

p136

dieux, et qu'il courut risque de perdre l'empire du monde, si Thétis et Briarée ne l'eussent secouru ? Quel étoit le destin quand il se laissa tromper sur le mont Ida par sa femme et par le sommeil ? Surprise dont le pauvre dieu fut si honteux et si fâché, qu'il s'en falut peu que Junon n'en eût les fers aux pieds, et ne fût suspenduë en cet état au milieu des airs, en punition de son audace.

Me D fait encore valoir comme un grand trait de divinité, que Jupiter avoit autrefois chassé la discorde du ciel, en jurant qu'on ne l'y reverroit jamais. C'est une contradiction manifeste d'Homere. Di la discorde étoit bannie du ciel, d'où vient donc que le trouble regnoit plus que jamais entre les dieux ? D'où vient qu'ils se querellent, qu'ils s'outragent et qu'ils se battent ? D'où vient que Jupiter même n'a pas la paix dans son ménage ? Si tout cela se fait sans la discorde, il auroit pû s'épargner la peine de la précipiter de l'Olympe. Encore quelques exemples ; ils sont plus sensibles que les raisons.

On prétend que Jupiter n'écoute

p137

point les desirs injustes. Que fait-il donc quand il se rend à la priere de Thétis, qui lui demande, selon les voeux d'Achille, que les grecs périssent pour satisfaire à son dépit ?

Dans le conseil des dieux, Jupiter veut irriter Junon ; Junon s'emporte contre lui ; elle ne veut pas avoir fatigué ses chevaux en vain, et elle ne sçauroit pardonner aux troyens. Jupiter en est indigné, et cependant il consent qu'elle fasse comme elle l'entendra. Accord entr'eux de s'abandonner mutuellement les peuples qui leur sont les plus chers : enfin Minerve la plus sage des déesses, va par l'ordre de Jupiter, conseiller et persuader le crime à Pandarus qui ne songeoit point à mal. Ainsi Jupiter est foible et injuste, Junon cruelle et

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

acariastre, et Minerve perfide.
Jupiter dit à Mars qu'il est le plus méchant des dieux, et que c'est le fruit des beaux exemples de sa mere. Si Scarron avoit voulu faire une iliade burlesque, il auroit souvent trouvé les choses toutes faites.
Minerve elle-même blasphème contre

p138

Jupiter, elle fait entendre que sans elle, il n'auroit pû retirer Hercule des enfers où il étoit descendu par l'ordre d'Euristhée, et qu'elle est bien fâchée de lui avoir rendu ce service ; mais on lui laisse tout dire et tout faire : il n'y a pour elle ni menaces, ni châtement ; et selon Mars, c'est l'enfant gâté de Jupiter ; c'est pourtant cette Minerve qu'on veut nous donner pour la sagesse souveraine. Mars entre en fureur en apprenant la mort de son fils Ascalaphe, Minerve l'arrête, lui peint la colere de Jupiter, et dit que le dieu confondra l'innocent avec le coupable, et les punira tous. Voilà une belle idée de la justice divine.
La destinée a condamné Sarpedon à mourir par les mains de Patrocle, et Jupiter hésite encore s'il doit l'abandonner ou le sauver. Jupiter est-il lui-même la destinée ? S'il l'est, Sarpedon n'est pas encore condamné ; et s'il n'est pas la destinée, il est inutile qu'il délibere.
Iris dit de son ambassade à Achille, que le fils de Saturne même n'en a aucune connoissance. Jupiter n'est donc

p139

pas le destin ; car il n'ignoreroit pas ses propres décrets.
Jupiter craint qu'Achille ne renverse les murs d'Ilion contre l'ordre des destinées. Il s'avise d'un fort mauvais expédient pour fortifier les troyens, en permettant aux dieux de se mettre de la partie. Il semble même que les dieux qui se déclarent pour les grecs, soient plus forts que les autres. Ainsi Jupiter qui ne peut, dit-il, voir perir tant de vaillans hommes sans compassion, ne fait que rendre le combat plus sanglant, sans le rendre plus égal, est ce là la souveraine sagesse, ou la souveraine

imprudence ?

Jupiter sent son coeur pénétré de joye, de voir les dieux divisez et combattans l'un contre l'autre. Ce Jupiter est l'Achille des dieux, il imite bien par cette férocité le héros qu'il protege.

Ce n'est là que la moindre partie des absurditez théologiques d'Homere. L'allegorie n'a pas assez de ressources pour sauver tout cela ; n'auroit-on pas plutôt fait de passer condamnation de bonne grace.

p140

Mais puisque Me D ne reconnoît pas aisément la raison dans ma bouche, qu'elle se rende du moins aux autoritez qu'elle respecte. Longin et Ciceron n'ont pas seulement condamné les dieux d'Homere, ils ont condamné Homere de les avoir faits tels. Platon et Pytagore le croyoient éternellement puni de ses licences impies. Parlons le langage de Me D

l'affaire est vidée ; il n'y a plus qu'à soumettre son jugement à celui de tant de grands hommes .

J'avois exposé mes scrupules sur ces dieux de l'iliade, à Mr Despreaux ; et j'ai rapporté un sentiment singulier qu'il employa au lieu d'allegorie, pour justifier Homere. C'est qu'il avoit égayé son poëme aux dépens des dieux, en leur faisant jouer la comédie dans les entre-actes de son action.

Me D se récrie d'abord contre mon infidélité. Je revele les secrets d'un ami après sa mort ! Voilà un zèle fort loüable, s'il étoit bien placé ; mais qu'est-ce au fond que ce secret que je revele ? Un sentiment indifférent de critique, et dont tout l'inconvénient pouvoit être

p141

que Me D n'en auroit pas si bonne opinion du jugement de Mr Despreaux. Du reste, en quoi intéresse-t-il l'état, les moeurs, ou la mémoire même de ce grand poëte ? Je ne sçai pas comment on peut pousser ainsi la morale jusqu'à la superstition, et s'accommoder en même temps de celle d'Homere. Mais c'est peu que Me D me croye infidèle, elle ajoute ironiquement, que je ne sçauois mentir ; et toute la grace qu'elle me fait ensuite, c'est de me croire visionnaire plutôt que menteur. Cela

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

m'accommode encore mieux, et je la remercie de la peine qu'elle se donne pour me disculper d'un mensonge impudent.

M Despreaux lui avoit donc dit, c'est le commentaire de Me D... etc.

p142

Me D l'assure, comme si elle avoit été présente ; et moi j'assure, parce que j'étois présent, que M Despreaux s'est servi des propres termes d'égayer sa matiere aux dépens des dieux, et de leur faire jouïer la comédie. Il ne reste plus à Me D qu'à me donner un démenti plus sérieux, ou ce qu'elle auroit déjà dû faire, à interpréter selon sa pensée, les termes propres que je rapporte, elle en a bien interprété d'autres aussi difficiles.

Pourquoi ne s'est-elle pas servie de cet art si familier aux commentateurs, de trouver toujours le sens dont on a besoin dans les passages qui embarrassent le plus ? Pourquoi sa politesse ne lui a-t-elle pas fourni une de ces subtilitez, dont son admiration pour Homere fait un si grand usage ? Elle auroit pû dire encore qu'on ne dit pas toujours exactement ce qu'on pense ; qu'on s'accommode dans la conversation à la foiblesse de ceux à qui l'on parle ; et que les paroles de M Despreaux

p143

n'étoient qu'une condescendance honnête pour mes scrupules.

Par exemple, quand je recitai à Me D le vie livre de mon iliade, elle eut l'honnêteté d'y reconnoître l'esprit d'Homere, et la modestie de me dire sur mes vers, que la prose ne pouvoit pas s'élever à tant de noblesse. Si je rapportois cela, sans qu'elle fût en état d'en convenir, ses amis qui sçavent ses sentimens, me soutiendroient que cela est impossible ; cependant rien n'est plus vrai ; et, s'il m'est permis de citer un de mes vers traduit de l'iliade, il me semble

*que la divine voix frappe encor mon oreille .
des héros.*

les héros de l'iliade ne sont pas plus dignes d'estime que les dieux. Je leur ai reproché une vanité

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

grossière, une colère brutale, de l'impiété et de la cruauté. Me D songe d'abord à les sauver du premier reproche, par une belle réflexion de Plutarque, qui marque expressément cinq occasions où il est permis de parler magnifiquement de soi. Plutarque

p144

peut avoir raison, sans que Me D l'ait. Car les cas, et les exemples même qu'il cite, désignent seulement les exceptions de la loi générale, qui ne souffre pas qu'on se loue soi-même ; au lieu que dans l'Iliade, l'usage général est de se louer sans scrupule, et qu'à peine y trouveroit-on cinq occasions où les héros les plus modestes s'en dispensent.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces mêmes héros que Me D ne peut pas souffrir qu'on accuse de vanité, elle veut bien qu'on les trouve insolens, cruels et impies ; c'est dommage que Plutarque n'ait pas imaginé quelque occasion où il soit permis de l'être ; on ne s'en seroit pas tenu à les disculper de vanité ; cela n'en valoit pas la peine. Des insolens, des cruels et des impies peuvent bien encore être vains, sans se deshonorner davantage.

Me D avoue donc que les héros de l'Iliade sont de fort malhonnêtes gens ; mais elle prétend qu'on n'a pas droit de le reprocher à Homère ; parce que selon la nature de la fable, les premiers et même les seuls personnages d'un poème

p145

épique, peuvent être violents, perfides, dénaturés et brutaux. J'en conviens, me, et je sçai la différence qu'Aristote établit entre la bonté morale, et la bonté poétique d'un caractère. La bonté morale ne se trouve que dans la vertu, et la bonté poétique peut se trouver dans le vice même bien imité. Je sçai de plus que ce philosophe, pour mieux éclaircir sa pensée, fait à tout le sexe un outrage impardonnable. Il dit que les femmes mêmes peuvent être bonnes poétiquement.

Aussi, me, ce que j'ai trouvé mauvais dans l'Iliade, ce n'est pas que les personnages soient fous ; mais que ceux mêmes qui nous sont donnés pour sages, se démentent à chaque instant, et qu'ils manquent de cette bonté poétique, qui consiste dans l'uniformité

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

du caractere.

Par exemple, j'avois crû voir évidemment dans Hélénius, dans Hector et dans Diomedé, des imprudences qui les dégradent. Vous croyez voir évidemment aussi que je me suis trompé, et que la sagesse d'Homere n'a jamais plus brillé que dans l'endroit même où j'ai senti qu'il

p146

s'égare. Il faut donc que l'évidence de l'un ou de l'autre ne soit qu'une pure illusion. Voyons de bonne foi, me, à qui l'illusion demeurera.

Hélénius conseille à Hector de rallier les troupes, de rétablir le combat, et lui ordonne d'aller ensuite à Troye, avertir Hecube d'offrir un sacrifice à Minerve. En quoi, s'il vous plaît, faites-vous consister la sagesse d'Hélénius ? Dans le conseil de rétablir le combat ? Il est en effet fort bon ; mais pourquoi l'ordre d'aller à Troye dès que le combat sera rétabli ? Hector sera-t-il moins nécessaire alors, pour profiter de l'avantage regagné ? Que deviendra vraisemblablement sa victoire ; s'il ne la poursuit ? Et puisque l'on a osé fuir en sa présence, y a-t-il lieu d'espérer qu'on sera plus ferme quand on ne le verra plus ? Il falloit, dites-vous, envoyer pour le sacrifice, qui, par parenthese ne produit rien, un homme aussi autorisé qu'Hector. Quoi donc, me, n'y avoit-il pas des heraults dans l'armée, des hommes destinez exprès pour faire ces fonctions ? Quand Pâris doit combattre contre Ménélas, et qu'il

p147

faut aller avertir Priam de venir offrir un sacrifice, et jurer la paix aux conditions convenuës, lui envoie-t-on d'autres hommes que ces heraults ? Quoiqu'Hector eût pû alors abandonner l'armée sans imprudence, puisqu'on avoit suspendu les combats. En vérité, plus je médite, plus je suis frappé de l'imprudence d'Hélénius.

Voyons à présent, me, si Hector a plus de raison. Il obéit, dites-vous, à son frere qui étoit devin, et par conséquent très-respectable. Ne semble-t-il pas qu'il falût se soumettre aveuglément aux ordres de ces dévins ? Polidamas étoit devin aussi ; et cependant

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

lorsque dans la suite de l'Iliade, il conseille à Hector de rentrer dans Troie, et qu'il lui annonce de l'air le plus prophétique, les malheurs qui arriveront s'il s'obstine à demeurer hors des murs ; malheurs qui arrivent en effet : ce qui prouve en passant que Polidamas étoit mieux inspiré qu'Hélénus dont l'ordre n'a point eu de suite, Hector résiste sans scrupule à Polidamas ; et il traite hardiment de chimère son inspiration prétendue. Hector

p148

est bien malheureux en conduite ; il résiste quand il faudroit obéir, et il obéit quand il faudroit résister : ses revoltes et ses soumissions sont également des imprudences. Pour Diomede qui s'amuse à écouter des histoires, et à changer d'armes avec Glaucus, il me semble que son tort est aussi manifeste que celui des autres. Vous alleguez avec Mr Dacier, trois raisons pour sa défense ; l'hospitalité qui lui fait prêter une si longue audience à Glaucus, l'indignité qu'il y auroit eu de se battre contre son hôte, et enfin la langueur du combat qui lui donne le loisir de converser. Ces raisons, me, ne me paroissent dignes ni de vous, ni de Mr Dacier. Diomede ne découvre que Glaucus est son hôte, que par la première faute qu'il fait de l'interroger sans le connoître, et d'en essayer même un grand lieu commun de morale, avant les premiers éclaircissemens : la raison de ne pas combattre son hôte, n'engageoit point Diomede à perdre un temps précieux, il n'avoit qu'à porter le carnage d'un autre côté. Enfin ce n'étoit pas

p149

la langueur du combat qui donnoit à Diomede le loisir de la conversation ; c'étoit la conversation imprudente qui faisoit languir le combat, et Diomede étoit d'autant plus excusable, que l'absence d'Hector lui livroit une victoire aisée. Eh bien, me, votre évidence est-elle toujours la même ? Que répondez-vous de nouveau à ces nouvelles instances ? J'ai grande peur que vous ne vous en teniez à ce que vous avez déjà dit, *ce que M De La Motte appelle une imprudence bien averée,*

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Eustathe l'appelle une chose heureuse,... etc. .
Ostez les noms, me, j'espère qu'on balancera du moins entre nos raisons.
C'en est assez, ce me semble, pour l'inégalité des caracteres ; car si le poète grec est en faute dans une seule occasion à l'égard de trois personnages à la fois, c'est une preuve morale qu'il n'est gueres plus régulier sur les autres.
Mais il faut encore rappeler ici naïvement quelques actions et quelques sentimens

p150

de ces héros. Ils épargnent la peine de raisonner ; et le fait même tient lieu de censure.
Hector a besoin du reproche de Sarpedon pour s'opposer à Diomedes, qui fait depuis long-temps un grand carnage des troyens. Nous a-t-on donné Hector pour un héros ou pour un lâche ?
Les héros d'Homere sont bien journaliers. Hector fuit souvent les héros grecs, et cependant il défie à présent les plus braves, sans qu'aucun se présente, pas même Diomedes ni Ajax.
Idée dit par parenthese aux grecs, en leur faisant une proposition de la part de Pâris : *plût aux dieux qu'il fût mort avant ce funeste voyage.* un herault peut-il parler ainsi du prince qui l'envoie ?
Agamemnon tuë un grand nombre de héros ; mais dans l'ardeur du combat, il s'amuse à en dépouiller plusieurs ; à peine le pardonneroit-on à un soldat.
Qu'on me dise quel est le caractere de tel héros qu'on voudra choisir de l'iliade, je trouverai de lui plus d'une action et d'un discours qu'on ne prendroit pas pour être de lui. Homere a peint les

p151

hommes journaliers comme ils sont, et souvent dissemblables d'eux-mêmes, il les a représentés à la maniere de l'histoire, et fort peu dans l'idée des caracteres poétiques.
Nestor tient facilement une coupe qu'aucun autre homme n'auroit pû soutenir, cependant ce Nestor est affoibli par l'âge, il regrette à tout moment sa force, et il dit que n'ayant plus de vigueur, il animera du moins les jeunes guerriers plus vigoureux

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

que lui, n'y a-t-il point là de contradiction ?
Nestor conseille à Patrocle de tenter de fléchir
Achille ; et il l'instruit mot pour mot de tout ce
que Patrocle dit dans la suite à son ami ; de sorte
qu'outre l'ennui de la répétition, Patrocle perd par
là tout le mérite et tout le pathétique de son
discours, qui ne paroît plus qu'une affaire de
mémoire, plutôt que de sentiment.
Idoménée dit à Neptune sous la figure de Thoas, que
s'il ne combat pas, ce n'est ni lâcheté, ni paresse ;
mais qu'il faut que ce soit la volonté de Jupiter.
Comment l'entend-il ? N'est-il pas le maître

p152

d'aller aux ennemis, et de s'exposer à périr pour le
salut des grecs.
Achilles demande à Jupiter que tous les troyens et
tous les grecs périssent les uns par les autres, et
qu'il ne reste plus que lui et Patrocle pour prendre
Troye. Voilà un digne exploit qu'Achille se ménage,
si Jupiter l'exauce. Ce sera une victoire sans
ennemis, et un triomphe sans spectateurs.
Hector fuit à toute bride, et exhorte les troyens à
l'imiter. On a beau dire que Jupiter lui ôta le
courage, c'est toujours dire qu'Hector fut lâche. Il
n'y a pas moyen de soutenir aucun caractère avec un
dieu aussi capricieux que ce Jupiter.
Ménélas délibérant s'il doit fuir ou combattre, se
détermine à fuir, sur ce qu'il n'est pas raisonnable
de combattre contre un dieu qu'il s'imagine suivre
Hector. Cependant, dit-il, s'il avoit un second, il
combattrait contre ce dieu. Un dieu, selon lui, ne
vaut précisément que deux hommes.
Qui pourroit compter, dit Homère, les capitaines qui
s'assemblerent autour

p153

d'Ajax ? à quoi croyez-vous qu'aboutit cette
exagération ? à les faire fuir d'abord, sans qu'on
leur tué un seul homme.
Il n'y a aucun des thessaliens qui ayent l'assurance
de regarder les armes d'Achille, voilà une frayeur
bien singulière ; des héros qui n'osent regarder des
armes !

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Achille fait un grand discours à énée avant que de combattre. énée condamne ce babil, et encherit pourtant sur Achille ; il fait exactement toute sa généalogie ; il y mêle même une parenthese sur des cavales miraculeuses qui couroient sur la mer, et il revient enfin à condamner le verbiage et les injures. Homere se fait ainsi son procès à lui-même par la bouche d'énéé.

Achille sur ce que Priam ne veut pas s'asseoir, se met grossièrement en colere, jusqu'à dire que les ordres de Jupiter pourroient bien n'être pas une sauvegarde contre sa fureur. Cependant ce caractere d'Achille tout féroce qu'il est ne laisse pas d'être agréable. J'ai relevé avec plaisir l'art singulier que le poëte y employe pour le rendre intéressant ; et

p154

comme l'a remarqué le journal de Trevoux, je ne demande pas mieux que de pouvoir louer Homere. C'est une justice que me doivent mes lecteurs, et Me D même, de croire que je n'ai point critiqué Homere par une sottise ambition de m'élever contre les sentimens reçûs ; que j'ai saisi, que j'ai cherché même les occasions de le louer ; que dans le doute, j'ai toujours pris parti pour lui ; et qu'en le respectant personnellement comme le génie le plus poëtique qui ait peut-être jamais été, je n'ai eu d'autre dessein que de remarquer dans son ouvrage les imperfections évidentes, suites nécessaires de l'invention, aussi-bien que de la grossiereté de son siecle ; je n'ai prétendu combattre que cette admiration sans discernement, qui le propose à tous égards comme infaillible.

On me fait encore une querelle, sur ce que j'ose appeler grossiers, ces temps prétendus héroïques. Je ne les appelle point grossiers, par l'innocente simplicité des moeurs qui seroit en effet très-respectable, mais par l'ignorance des arts et de la véritable morale ; ce qui est sans doute

p155

une imperfection bien réelle. S'il suffisoit de cette sorte de simplicité pour rendre les hommes dignes d'estime, il faudroit aller apprendre à vivre chez les

iroquois et chez les sauvages.

Je distingue dans le luxe qu'on prétend que je louë scandaleusement, ce qui fait honneur à l'industrie de l'homme, d'avec ce qui doit faire honte à sa vanité. Nous ne sommes pas excusables de nourrir nôtre orgüeil de toutes les inventions des arts, de nous croire plus grands par les richesses et les ornemens qu'ils nous fournissent ; mais ces choses n'en sont pas moins innocentes en elles-mêmes : et si l'on ne les employoit qu'à décorer le culte divin, à soûtenir la majesté des rois, et à procurer au public des commoditez, et même des plaisirs innocens, il n'y auroit plus qu'à admirer sans scrupule les miracles de l'industrie, et à jouïr avec reconnaissance de l'ingénieuse fecondité des arts. Je veux bien qu'on félicite un siecle de les avoir ignorez, si les hommes en étoient plus vertueux ; mais qu'on ne leur fasse pas un mérite de leur ignorance,

p156

s'ils se sont livrez sans luxe à tous les desordres et à tous les crimes qu'on prétend que le luxe amene. Telle est la grossiereté des personnages de l'iliade. Ils ne rendent point leur simplicité aimable par leur vertu ; il semble plutôt que leurs vices fassent de leur simplicité même un nouveau défaut.

des differens genres d'éloquence.

Homere a employé dans son poëme, presque tous les genres d'éloquence : l'éloquence de l'histoire, aussi bien que celle de la poësie ; l'éloquence sententieuse, aussi bien que celle des passions. Je lui ai rendu sur tout cela, l'honneur que j'ai crû lui devoir, je n'ai point dissimulé ses talens ; et si j'avois là-dessus quelque chose sur ma conscience, ce seroit peut-être d'avoir trop déferé quelquefois à sa réputation. Mais Me D qui ne veut point être troublée dans son ancienne admiration pour Homere, ne sçauroit digérer mes moindres censures. Je me serois donc trompé toute ma vie, se dit-elle apparemment à elle-même, si

p157

Mr De La Motte avoit raison. La conséquence n'est pas bien difficile à tirer ; il a donc tort : et voilà

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

la majeure secrete de tous les syllogismes de Me D.
de la narration et de la répétition.

on ramene encore ici l'écriture sainte pour justifier la narration d'Homere, des défauts que je lui impute, et sur tout des répétitions. J'ai dit dans ma première partie, ce que je pensois de ce parallele ; et me réservant à faire un usage plus utile des livres saints, je prie Me D de trouver bon que je les écarte respectueusement d'une dispute aussi frivole que la nôtre : qu'ont-ils à faire avec Thétis qui chasse les mouches du corps de Patrocle, et avec Junon qui se pare pour tromper Jupiter.

Elle n'a donc qu'à combattre simplement mes principes en eux-mêmes, qu'à examiner si, comme je l'ai dit, la narration du poëte et celle du simple historien doivent être différentes. Si celui-ci ne s'est pas acquitté de son devoir quand il a dit exactement et nettement la vérité ;

p158

et si celui-là n'est pas obligé de choisir entre les choses vrai-semblables, celles qui peuvent plaire, et d'écarter tout l'indifférent pour rapprocher ce qui intéresse. Si ces principes sont faux, Homere est irréprochable, mais s'ils sont vrais, qu'on les lise dans Me D même, et qu'on le juge.

Quintilien le louë d'une excellente précision sur cet endroit d'Antiloque à Achille : *Patrocle est mort.* cette loüange est très-juste ; mais je l'employe comme la meilleure censure de plusieurs autres endroits de l'iliade, où le poëte s'appesantit sans égard sur les circonstances les plus indifférentes. Rien ne décele plus l'esprit des partisans outrez de l'antiquité, que l'envie de justifier, jusqu'aux répétitions de l'iliade. Ce seroit une folie après cela d'espérer la moindre composition avec eux ; nous aurions beau rabattre de nos dégoûts ; pour avoir la paix, tant que nous serons ennuyez des répétitions, nous ne sommes pas dignes de leur alliance.

p159

En vérité ce préliminaire est bien difficile à passer. Le moyen de convenir qu'il ne soit pas mieux de dire qu'un messenger s'acquitta fidèlement de sa commission,

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

que de répéter mot pour mot le discours qu'on l'a chargé de faire, et que le lecteur sçait déjà ! Encore s'il n'y avoit que cette espece de répétition, on en seroit quitte pour passer le discours déjà connu ; mais il y en a plus de dix autres especes beaucoup plus vicieuses, dont Me D n'a pas dit un mot, et sur lesquelles il lui faudra interroger Eustathe et Denys D'Halicarnasse, si elle entreprend de les justifier. Homere, par exemple, décrit la maniere dont Pâris s'arme pour combattre Ménélas, et il employe ailleurs la même description pour un autre héros. Le même sacrifice revient plus d'une fois, la même peinture sert à plusieurs batailles. Dans le combat des dieux, un des combattans dit à son adversaire les mêmes fanfaronades que quelque grec a dit à un troyen. Il n'y a que deux ou trois formules pour la mort de plus de deux cens hommes. Qu'allegue-t-on pour sauver tout

p160

cela ? Premièrement, la pratique d'Homere qui avoit plus d'esprit que nous. Cette raison est décisive ; mais on veut bien encore nous en donner d'autres par surabondance de droit. *ceux qui ont recueilli les ouvrages d'Homere, n'ont point retranché ces répétitions ; ils les ont donc jugez raisonnables.* deux réponses : la première, que hors les discours des messagers qu'il eut été facile de retrancher, il n'étoit pas possible de supprimer les autres répétitions, sans substituer quelqu'autre chose à la place, ç'auroit été faire un nouvel Homere. La seconde, qu'on respectoit ses poèmes par d'autres endroits ; qu'on rendoit même une espece de culte religieux à leur auteur ; et qu'ainsi c'est la superstition et non le plaisir qui a conservé le tout. On ajoûte que *ces répétitions n'ont pas ennuyé les grands hommes qui ont jugé d'Homere* . Cela ne signifie autre chose, sinon que ces grands hommes n'en ont rien dit ; et l'on qualifie gratuitement leur silence d'approbation. *mais Macrobe, dit-on, les a louées expressement.* je ne sçauois qu'y faire : Macrobe et Me D

p161

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

n'empêcheront pas que la plupart des hommes n'en soient blessés ; et ce qu'il y a de pis, qu'ils ne rendent de bonnes raisons de leur dégoût.

Me D se récrie sur le retranchement que j'ai osé faire d'une de ces répétitions. Ulysse presse Achille de rendre son secours aux grecs ; il avoit à lui faire le détail des offres d'Agamemnon ; mais Agamemnon venoit de faire lui-même ce détail dans le conseil des rois : ainsi, pour éviter la redite, je me suis contenté de dire qu'Ulysse fit à Achille le détail des offres de son général. Me D prétend qu'il falloit répéter le discours qu'on vient de lire un instant auparavant. *comment Achille, demande-t-elle, peut-il savoir ce qui s'est passé dans le conseil où il n'étoit pas ? comment il le peut savoir, me ?* Parce qu'Ulysse le lui dit.

... *Ulysse en cet endroit de tous les dons offerts fait un détail adroit.* qu'est-ce qui vous arrête là ? Ne sauriez-vous croire le poète sur sa parole ? Quand il dit expressément qu'un homme fit à un autre le même discours

p162

qu'on vient de voir ? Faut-il qu'il employe une seconde fois le discours mot pour mot ? Vous voulez apparemment confronter. Il faut bien aimer les répétitions pour une pareille délicatesse ; vous n'aurez satisfaction là dessus que dans Homère : les historiens mêmes les plus exacts ne poussent pas leur scrupule jusques-là. C'est pourtant à ma remarque que vous appliquez ces paroles insultantes, *je ne croi pas qu'on ait jamais fait une critique si insensée ; et j'ai honte de répondre à des choses si pitoyables* . Il est dangereux de parler avec tant de hauteur ; car il arrive quelquefois qu'on se trompe, et alors que deviennent ces airs de triomphe, qui n'auroient pas même bonne grace avec la raison ? *des descriptions.*

il n'y a aucune partie de l'art, sur laquelle je n'aye rendu un hommage sincère au poète grec. Mais parce que dans ces parties mêmes, je trouve de grands défauts mêlés aux grandes beautés, Me D conclut que je méprise Homère.

p163

il y a toujours, dit-elle, *quelque si, quelque mais, qui ne laisse pas ce grand poète jouir en paix de sa réputation* ; je sçai bien qu'elle ne veut ni de *si* ni de *mais* sur un auteur qu'elle juge irréprochable : car elle a beau dire par condescendance, qu'il peut bien y avoir quelque chose dans Homere qui se ressent de l'humanité, elle défend avec ardeur tout ce que les critiques y ont repris : ils ont été assez malheureux jusqu'ici pour n'attaquer rien que de parfait, que de divin : ni la malice ingénieuse à trouver des fautes, ni la raison qui les trouve d'autant mieux, qu'elle les cherche sans prévention, n'ont pû appercevoir les foiblesses d'Homere ; elles échappent même à la pénétration de Me D et il semble que ce soit un secret impénétrable à l'intelligence humaine. Je la laisserai donc jouir en paix de sa religieuse admiration pour Homere, et même de sa pitié pour ceux qui n'y souscrivent pas. Mais, pour moi, la même bonne foi qui me fait louer avec plaisir ce que je sens louable, me fera toujours condamner sans orgueil ce que je ne croi pas judicieux.

p164

Eh ! Que ferions-nous du peu de raison qui nous est échûë, si nous n'en faisons cet usage ? Pourquoi n'aurois-je pas dit, par exemple, que la description des jeux célébrez aux funérailles de Patrocle est mal placée au 23 e liv de l'iliade ? Qui ne sent pas comme moi le contre-temps d'amuser le lecteur, lorsque son impatience est la plus vive ? Il n'a plus qu'un pas à faire pour arriver au dénouement, et on l'arrête par des jeux qui, au lieu de le délasser, le fatiguent en l'éloignant du but qu'il étoit prêt d'atteindre. Virgile prend bien mieux son temps pour des jeux. Il les place au cinquieme livre de son poëme, lorsque le lecteur est encore en état de s'amuser, et c'est ainsi que le poëte latin corrige presque toujours le poëte grec, en l'imitant. Pourquoi n'aurois-je pas dit encore que la description du combat du Xanthe est un peu bizarre ? C'est un fleuve qui se déborde en un instant, et qui, le moment d'après, est embrasé de maniere que les poissons mêmes y grillent. N'y a-t-il pas de la modération à ne

trouver cela qu'un peu bizarre ? C'est apparemment un de ces endroits qui a fait dire à Aristote que le poëme pousse le merveilleux jusqu'au déraisonnable. Me D dans ces endroits ne sent que le merveilleux ; qu'elle me permette d'y sentir aussi le déraisonnable. On louë en cela la fécondité d'Homere, que l'on croit supérieure à celle de Virgile ; je ne suis pas moi-même trop éloigné de ce sentiment ; mais j'y crains encore un peu d'illusion : et il me semble que les autres le doivent craindre aussi-bien que moi. Il ne faut pas toujours tenir compte à un auteur de sa fécondité. On est étonné du grand nombre de choses et d'images qu'il employe, mais souvent toute cette abondance n'est qu'aux dépens du choix. Il se livre au hazard à tout ce que son imagination lui offre : il traite ce qu'il ne devoit point traiter, il peint les objets par des faces étrangères à l'occasion présente, il épuise ce qu'il ne falloit qu'effleurer, il ajoute sans égard le médiocre à l'excellent, le froid au vif, le

bizarre au naturel : avec cette licence d'imagination, il n'est pas difficile d'être abondant. Mais le jugement et le goût resserrent de beaucoup ces richesses. Un auteur judicieux commande à une imagination trop fertile. Ce n'est pas assez pour lui que les choses soient belles, il faut encore qu'elles soient en place. Quand le bon s'est offert, il cherche encore le meilleur ; il rejette enfin plus qu'il ne choisit ; et travaillant toujours avec cette sévérité lente, mais sûre, il néglige l'abondance pour la perfection. Ainsi il n'est pauvre que de ce qu'il a rejeté ; mais ceux qui sentent le mérite du choix, ne l'en trouvent que plus riche. Ils découvrent un fonds vaste d'imagination dans le petit nombre d'idées parfaites que le jugement y a puisées, et ils tiennent également compte à l'auteur, et de ce qu'il employe par fécondité de génie, et de ce qu'il n'emploie pas, par sûreté de goût et de raison. Plus le goût s'épure, plus la fécondité des auteurs est à l'étroit. Hardy a fait lui seul presque autant de tragédies que

tous les autres poètes ensemble. Rotrou en a fait plus que Corneille, Corneille même plus que Racine, parce qu'il hazardoit encore davantage, et qu'il perfectionnoit moins. Si l'on jugeoit par cette règle de la fécondité d'Homere et de Virgile, peut-être ne décideroit-on pas si hardiment pour Homere.

du discours.

les loüanges exagérées et les critiques injustes sont également honteuses à la raison. Principe qu'on me conteste, et que j'ose encore soutenir après la réfutation. Car, en regardant les loüanges et les critiques comme des jugemens que nous portons, n'y a-t-il pas un égal défaut de lumiere à voir les choses plus parfaites qu'elles ne le sont, ou à y trouver des défauts qui n'y sont pas ? La bonne vûë consiste à appercevoir la grandeur réelle des objets, et les véritables rapports qu'ils ont entr'eux. C'est dans ce principe que j'ai examiné les discours d'Homere ; j'y ai trouvé plusieurs défauts dont Me D ne convient pas ; elle

veut même, à son ordinaire, que ces défauts soient autant de beautez, et cela n'est pas étonnant, puisqu'elle commence par faire l'apologie des loüanges exagérées.

Homere amene tous ses discours d'une maniere uniforme et languissante : c'est toujours *un tel dit, un tel répondit*, avec une longue épithete à la queuë de chaque nom ; jamais de ces tours vifs si connus depuis lui, *interrompit Agamemnon, reprit Achille*, c'est, dit Me D que cela n'est pas de la gravité du poëme épique. Si elle se contentoit de distinguer, si elle disoit seulement que ces tours vifs et abregez ne sont pas si convenables dans les conseils, et dans les délibérations que dans les querelles et dans les occasions pathétiques, j'aurois le plaisir de penser comme elle ; mais elle les exclut absolument du poëme épique, parce qu'ils pechent contre la gravité essentielle à ce genre. Qu'elle nous donne donc une idée de cette gravité prétenduë : consiste-t-elle dans l'uniformité et dans la lenteur ?

Ici les autoritez manquent à Me D. Aristote ni le
p Le Bossu

p169

n'ont rien dit de cette condition. La voilà
legislatrice malgré sa modestie ordinaire qui ne se
propose que de maintenir les règles établies par les
autres.

J'ai pris pour des discours mal placez, ceux que les
héros se tiennent dans la chaleur du combat ; ceux
qu'ils adressent aux morts, et enfin les harangues
qu'ils font à leurs chevaux.

Pour exemple des discours des combattans, je n'avois
pas choisi à beaucoup près le plus ridicule ; et le
journal de Hollande a si bien rendu justice à ma
bonne foi, qu'il en a cité un autre et plus ridicule
et plus long. En vain prétendrait-on les justifier par
les usages du temps. Tout ce qu'on pourroit dire,
c'est qu'Homere a crû pouvoir employer fréquemment ce
qui arrivoit quelquefois, et qu'il a pris ses
avantages aux dépens de la vraisemblance, comme s'il
avoit prévu qu'un jour Aristote feroit de ses
licences, autant de règles. D'ailleurs ces discours
sont si chargez de fanfaronades, d'histoires et de
généalogies, qu'ils ne marquent dans le poète que
l'envie de parler, et cette intempérance

p170

d'imagination sans discernement, que le p Rapin lui
reproche.

Pour les discours adressez aux cadavres, Me D dit
d'abord que ceux à qui on les tient, peuvent bien
n'être pas morts. C'est déjà quelque chose ; cette
défaite est un aveu que les discours sont vicieux
s'ils s'adressent à des cadavres ; mais elle marque
encore qu'Homere nous le laisse croire, puisqu'on ne
l'en défend que par une conjecture gratuite.

Me D sent si bien le foible de cette conjecture,
qu'elle veut justifier à la lettre ces discours sans
replique adressez à des cadavres. *l'histoire,*
dit-elle *nous en fournit des exemples... etc.* il
y auroit là-dessus bien des différences à examiner ;
sçavoir d'abord si le discours étoit long : car je
suis convenu que dans ces occasions, il pouvoit

échapper quelques paroles d'insulte ou de triomphe, et non pas un discours suivi ; sçavoir encore si le discours n'étoit pas fait pour les témoins qui l'entendoient, et d'autres circonstances qui varieroient

p171

également l'espece. Me D n'y regarde pas de si près ; elle parcourt tous les siècles, et va mendier, pour ainsi dire, d'historien en historien quelque fait bizarre qui s'accorde à peu près, avec les pratiques d'Homere ; et alors elle compare sçavamment une singularité historique, avec un usage ordinaire dans un poëme. De bonne foi, n'a-t-elle pas quelques remords des conséquences qu'elle en tire ? Ne sçait-elle pas mieux que moi, que le vrai n'est pas toujours vrai-semblable ? Que quand on dit qu'une chose n'est pas naturelle, on ne prétend pas absolument qu'elle ne puisse tomber dans la tête de quelque homme ; on entend seulement qu'elle sort trop de l'ordre commun, et qu'elle blesse par une singularité excessive.

Pour les discours adressez aux chevaux, on m'allegue deux raisons qu'on croit triomphantes ; mais combien les esprits sont frappez différemment des mêmes choses ! Ces raisons me paroissent dans leur genre au-dessous des discours mêmes qu'on veut justifier. *le poëme épique, me dit-on, est une fable*

p172

comme celles d'ésope ; et ainsi on y peut, non seulement parler aux chevaux, mais on y peut faire parler les chevaux mêmes, comme Homere l'a si judicieusement pratiqué. Me D abuse ici du terme générique de fable, et elle en confond les différentes especes. Comment, elle, dont le livre n'est en partie qu'une nouvelle édition du p Le Bossu, n'a-t-elle pas mieux démêlé ses idées ?

La fable est un discours inventé pour corriger les moeurs par des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action. Voilà le genre, voici les especes. Il y en a de raisonnables et de vrai-semblables, où l'on fait parler les dieux et les hommes ; il y en a de morales sans vraisemblance, où l'on fait parler les

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

animaux et les plantes, en leur prêtant les mœurs et les sentimens des hommes ; et enfin, il y en a de mixtes, où l'on mêle ensemble ces deux sortes de personnages. Les fables d'ésope sont des deux dernières especes. Le poëme épique, la tragédie et la comédie sont de la première. Quoi donc ! En vertu de ce droit de fable, les chevaux deviendront-ils des personnages

p173

tragiques ? Et les chiens et les chats entreront-ils déceimment dans la comédie ? Quelle absurdité, s'écriera-t-on ! Prenez-y garde ; c'est la conséquence nécessaire du raisonnement de Me D. La seconde raison qu'on me donne par grace, car on croit la première décisive : c'est l'usage des orateurs qui parlent à tout, et qui font tout parler. Mais on confond encore ici des discours figurez et allegoriques avec des discours sérieux et naïfs ; la différence est grande. Que l'orateur apostrophe ce qu'il lui plaira, il ne me trompe point : je sçai toujours qu'il parle à ses auditeurs, quelque détour qu'il prenne pour les émouvoir ou les convaincre ; au lieu que quand Hector parle à ses chevaux, et qu'il les excite méthodiquement par tous les motifs de l'intérêt, de la reconnaissance, de la gloire et de la vertu, il ne parle qu'à ses chevaux, sans autre dessein que de leur parler ; et il ne fait en cela que suivre l'idée grossière d'un cocher qui croit bonnement que ses chevaux l'entendent ; encore nos cochers ne leur feroient-ils jamais des discours si

p174

suivis, ni si raisonnez, que ceux du sage Hector et du prudent Antiloque. Mettons ici le discours même d'Hector ; je le parodierai ensuite exactement, en le supposant dans la bouche d'un cocher. Qu'on me pardonne ce badinage, ou même cette bassesse, je le donne pour ce qu'il est ; mais l'effet en est sérieux, et c'est la meilleure manière d'exposer le ridicule dont il s'agit. Qu'importe qu'il en coûte ici quelque bienséance de stile, pourvû que le raisonnement en profite. Voici le discours d'Hector.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Xanthe et Podarge, et vous Ethon et Lampus, voici une occasion où vous pouvez me payer tous les soins qu'Andromaque, fille du magnanime Ection, a eu de vous, en vous servant tous les jours elle-même plutôt qu'à moi, le pain et le vin de ma table. Combien de fois m'a-t-elle quitté pour vous aller voir ? Les chevaux mêmes des dieux ont-ils jamais été mieux traités ? Piquez-vous donc de reconnaissance ; poursuivez rapidement l'ennemi, ne vous ménagez point, hâtez-vous, afin que nous puissions

p175

prendre le bouclier de Nestor qui est d'or massif, et dont la réputation vole jusqu'aux cieux ; et la merveilleuse cuirasse de Diomede, ouvrage admirable de l'industriel Vulcain. Si nous nous rendons maîtres de ces glorieuses dépouilles, n'en doutons point, les grecs remonteront cette nuit même sur les vaisseaux qu'ils auront pu sauver, et abandonneront ce rivage.

Voici la parodie. Allons gaillard, et toi courte-oreille, voici une occasion où vous pouvez me payer de tous les soins que Jacqueline fille du fameux cocher maître Pierre a eus de vous, en vous servant tous les jours elle-même votre avoine, plutôt que de me servir mon dîner. Combien de fois m'a-t-elle chanté pouille quand vous manquiez de litière ? Les chevaux mêmes des ambassadeurs ont-ils été mieux traités que vous ? Piquez-vous donc de reconnaissance ; allons bon train, ne vous ménagez point ; hâtez-vous, afin que nous puissions arriver au plus vite à la maison de N qui est toute bâtie de pierres de taille, et couverte d'ardoise. Nous irons ensuite à

p176

S Cloud, lieu enchanté par ses jardins et par cette fameuse cascade qui est du dessein d'un très-habile homme. Si nous faisons ces deux courses diligemment, n'en doutons point, ceux que vous menez, outre le prix convenu, me donneront encore de quoi boire, et ils se serviront de vous une autrefois.

Combien de circonstances faudroit-il retrancher de ce discours pour le ramener à la nature ? Celui du sage Hector est pourtant précisément le même. Les

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

circonstances qu'il employe ne sont pas moins étrangères aux chevaux que celles que je prête au cocher ; et toute la différence est que toutes ces folies seroient bien plus excusables dans le cocher que dans le héros.

J'ai remarqué dans les discours bien placez, des circonstances froides, inutiles, basses, ou contraires à la passion dominante. J'en ai choisi des exemples, et j'ai crû donner de bonnes raisons de mes dégoûts. Je sçai trop qu'elles ne peuvent rien contre une admiration invétérée ; qu'il n'y a pas moyen de convaincre un homme qu'une chose est

p177

froide, quand il a résolu de la trouver vive ; que même, plus il a d'esprit, mieux il élude les preuves délicates qu'on lui oppose ; et qu'enfin l'erreur est plus féconde en sophismes, que la vérité en bons raisonnemens. Il n'y a qu'un chemin pour arriver au but, il y en a mille pour s'en écarter. Je sçai même que mes adversaires peuvent retorquer contre moi, ce même lieu commun que j'employe contr'eux. Je n'espere donc ramener sur rien, ces partisans outrez de l'antiquité, qui ont prononcé leur voeu d'admiration à la face du public. Je ne prétens que m'instruire moi-même, et donner occasion aux lecteurs désintéressez d'interroger leur propre raison qui doit être leur véritable maître. Qu'ils lisent donc les discours dont il s'agit ; sans dessein de les trouver ni bons ni mauvais, et en cedant naïvement à l'impression naturelle ; qu'ils voyent ensuite mes critiques et les apologies de Me D pour y chercher ce qui s'accorde le mieux avec ce qu'ils auront senti. Si Me D ne louë que ce qui leur aura plû, et s'ils reconnoissent dans ses raisons

p178

les véritables causes de leur plaisir, qu'ils prononcent hardiment pour elle ; mais si au contraire, je ne censure de ces beautez prétenduës que ce qui les a blessez ; et s'ils sentent avec moi les raisons que j'en donne ; qu'ils ne craignent point de décider pour le sentiment, contre l'érudition et l'autorité. J'aurois plus de foi là-dessus, à des esprits naturels

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

et simplement cultivez par ce qui s'est fait de meilleur dans nôtre siecle ; qu'à ces sçavans qui par la longue habitude d'admirer tout dans les anciens, et par trop de déférence aux autoritez, se sont fait, pour ainsi dire, un goût d'emprunt, et tout-à-fait étranger à la raison.

En effet, la plûpart de ces sçavans ne sentent plus les choses en elles-mêmes. Ils sont comme ces imaginations foibles, qui, subjuguées par l'éclat des dignitez et des richesses, admirent dans la bouche d'un grand, ce qu'ils trouveroient pitoyable dans un homme du commun. Ainsi l'ancienne réputation et les langues sçavantes leur imposent, et changent tout à leurs yeux. Telle pensée qu'ils entendent tous les jours en françois sans

p179

y prendre garde, les frappe, les enleve, s'ils viennent à la rencontrer dans un auteur grec. Tout pleins qu'ils en sont, ils vous la citent avec emphase, et si vous ne partagez pas leur enthousiasme, *ah ! s'écrient-ils, si vous sçaviez le grec !*

il me semble entendre le héros de Cervantes, qui parce qu'il est armé chevalier, voit des enchanteurs, où son écuyer ne voit que des moulins.

Tel est l'inconvénient ordinaire de l'érudition, et il n'y a que les esprits du premier ordre qui puissent l'éviter. L'ignorance, me dira-t-on, n'a-t-elle pas aussi ses inconvéniens ? Oui sans doute ; mais on a tort d'appeler ignorans, ceux mêmes qui ne sçauroient ni grec ni latin. Ils peuvent avoir acquis en françois toutes les idées nécessaires pour perfectionner leur raison, et toutes les expériences propres à assurer leur goût. Nous avons des philosophes, des orateurs et des poètes ; nous avons même des traducteurs où l'on peut puiser les richesses anciennes dépouillées de l'orgueil de les avoir recueillies dans les originaux.

Un homme qui sans grec et sans latin,

p180

auroit mis à profit tout ce qui s'est fait d'excellent dans nôtre langue, l'emporteroit sans doute sur le sçavant, qui par un amour déréglé des anciens, auroit dédaigné les ouvrages modernes. Les choses seroient

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

d'un côté, les mots de l'autre ; et ce seroit au prétendu ignorant à juger des auteurs, que le sçavant prendroit la peine de traduire.

Il ne faut pas perdre ici l'occasion d'avouer une de mes fautes. J'ai traduit dans le discours de Phoenix : *combien de fois avez-vous vomé dans mon sein, etc.* il falloit mettre, *rejeté le vin que je vous donnois* . L'autre expression est trop dégoûtante, et n'est pas celle d'Homere ; mais celle d'Homere ne présente pas une circonstance plus digne de choix, et le fonds de ma critique subsiste malgré l'infidélité de ma traduction.

Je voudrois que Me D m'éclairât plus souvent ; mais elle se néglige un peu dans le choix de ses raisons, elle les trouve toûjours assez bonnes contre moi ; et il arrive qu'elle me confirme dans mes sentimens par ses réfutations mêmes. Voici,

p181

par exemple, un endroit où voulant disculper Homere d'une faute, elle prouve évidemment, ce me semble, qu'il en a fait deux. C'est sur le discours qu'Agamemnon fait dans le ix^e livre aux chefs de l'armée, semblable, quoique plus court, à celui qu'il a fait à ses troupes dans le second. J'ai prétendu que de ces deux discours l'un étoit simulé, et l'autre sérieux. Me D prétend qu'ils sont tous deux simulez ; que si le second étoit sérieux, Diomede seroit coupable d'insolence à l'égard de son général ; au lieu qu'en le supposant simulé, cette insolence apparente n'est qu'un zele adroit pour servir les véritables vûës d'Agamemnon. Ainsi de l'aveu de Me D si le discours est sérieux, Diomede est en effet un insolent ; et Homere, outre la répétition absurde que je censure, aura fait encore une faute contre le caractere et contre la morale. Voyons à présent mes raisons et celles de Me D.

Agamemnon au 2^e liv se tient assuré de la victoire, sur la foi du songe que Jupiter lui a envoyé. Il assemble les chefs, leur dit qu'il veut éprouver son armée,

p182

en lui proposant la fuite, afin que si elle donne dans le piège, ils arrêtent et raniment les lâches qui

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

auront pris son discours à la lettre. Après cette préparation, il parle en effet aux soldats ; et il leur propose imprudemment la fuite, comme un ordre absolu de Jupiter. Au 9^e liv la situation est bien différente ; les grecs ont été repoussés par Hector au delà de leurs retranchemens, et jusqu'à leurs vaisseaux. Agamemnon désespère du salut de l'armée ; et c'est dans ces circonstances qu'il propose aux chefs d'abandonner le siège. Comme il est vrai-semblable qu'alors la proposition est sérieuse, Homère auroit averti que c'était encore une feinte, s'il avoit voulu qu'on le pensât : d'ailleurs, quelqu'un des chefs s'en seroit douté d'autant plus aisément, qu'ils avoient déjà entendu le même discours, lorsqu'il n'étoit qu'une feinte. Cependant personne ne soupçonne là-dessus la sincérité d'Agamemnon : Diomède au contraire lui reproche insolemment sa lâcheté ; et pour tout dire, Agamemnon ne se justifie pas.

Que répond à cela Me D ? *que* malgré

p183

toutes mes raisons, *le discours d'Agamemnon est simulé, que Diomède en pénètre le véritable sens au travers de la feinte, et que ses reproches sont de l'or pour son général* .

Qui a dit cela à Me D ? Denis D'Halicarnasse.

Mais qui l'a dit à Denis D'Halicarnasse ? Ce n'est pas Homère. Il marque expressément que la crainte et la consternation s'emparèrent des rois après le discours d'Agamemnon. Diomède ne laisse pas soupçonner qu'il en pensât autrement que les autres : Nestor ne loue point Diomède d'avoir pénétré le dessein du général. C'est le seul Denis D'Halicarnasse qui a trouvé le mot de l'énigme. Mais qui a jamais dit ni avant ni après lui, que le poète épique fasse agir ses personnages par des vûes secrètes qu'il laisse à deviner à ses lecteurs.

La subtilité de Denis D'Halicarnasse a paru de l'or à Me D elle s'en est aidée le mieux qu'elle a pu pour sortir d'embarras. Je laisse à juger si elle y a réussi. En tout cas, elle a toujours un refrain foudroyant contre moi. *qui est-ce qui balancera, repetera-t-elle, entre Denis D'Halicarnasse et*

M De La Motte.

p184

de l'expression.

je crains que ce détail, tout nécessaire qu'il est, n'ennuye le lecteur. On est bien embarrassé à le satisfaire en matière de dispute. Il veut d'un côté qu'on réponde à tout, de l'autre il veut qu'on l'amuse et qu'on le divertisse. Choisissez-vous la fleur des matières ? Vous êtes superficiel : descendez-vous dans une grande discussion ? Vous êtes sec et pesant : répandez-vous des maximes instructives et générales ? On vous crie de venir au fait : vous en tenez-vous aux questions particulières ? On vous lit à peine une fois dans la chaleur de la dispute présente ; et bien-tôt après on oublie même que vous ayez écrit. Il n'y a pas moyen d'éviter un inconvénient, sans tomber dans un autre ; il faut opter, mais se souvenir toujours, s'il m'est permis de badiner, que la raison même a tort dès qu'elle ennuye. C'est ce qui me fait renvoyer à ma troisième partie les comparaisons et les sentences. Elles entreront naturellement dans les réflexions que j'y ferai

p185

sur la poésie, où j'appliquerai les principes que j'en ai déjà posés dans mon discours. à l'égard de l'expression, nous sommes d'accord Me D et moi. Elle prétend qu'Homère excelle en cette partie, et j'en conviens sans peine, sur la foi de tant de grands hommes qui l'ont admiré de ce côté-là. Car il faut remarquer que presque tous leurs éloges tombent sur l'expression d'Homère, dont ils pouvoient beaucoup mieux juger que Me D qui n'a en cela d'autre principe de connoissance que leur autorité même. Je souscris donc comme elle à leurs suffrages, je conclus même des défauts considérables d'Homère, qu'il falloit que son expression fût bien admirable pour les couvrir. C'est sans doute par ce charme qu'il a séduit les anciens. La magnificence et le choix des mots faisoit disparaître l'irrégularité des choses ; et comme l'expression a fait tomber nos poèmes, malgré de grandes beautés ; l'expression a soutenu ceux d'Homère, malgré de grands défauts.

Mais je soutiens toujours que personne

p186

aujourd'hui n'est juge compétent de cette expression, et qu'il n'y a que les langues vivantes qui puissent s'apprendre au point qu'il faut pour juger en détail de l'élégance d'un auteur. Il suffit, pour prouver ma pensée, de faire attention à la manière dont nous apprenons notre langue et les langues étrangères par un commerce habituel avec ceux qui les parlent, et à la manière dont nous apprenons les langues mortes par les livres. La première manière nous donne une idée précise des mots ; ils sont, pour ainsi dire, la traduction immédiate des choses et des sentimens ; nous voyons les choses dont on parle ; l'air du visage, les gestes, le ton nous désignent même les sentimens qu'on exprime. Nous discernons ce qui n'est que du peuple, d'avec ce qui appartient aux gens plus polis ! Nous ne confondons point le bas avec le familier, le médiocre avec le sublime, et en attachant ainsi aux mots leur idée propre, nous y joignons encore toutes les idées accessoires que les différentes circonstances y font entrer. Nous ne jugeons point des expressions par analogie

p187

et par ressemblance, ce qui est très sujet à l'erreur ; car souvent ce qui paroîtroit se pouvoir dire, ne se dit pourtant pas : nous en jugeons par l'usage qui a ses caprices ; et c'est même par la connoissance délicate de cet usage, que nous distinguons ce qui est heureusement hasardé, des licences malheureuses et sans goût.

Il n'en est pas de même des langues mortes : on ne nous les apprend que par l'entremise de celles que nous connoissons déjà. On employe trois ou quatre mots pour nous en expliquer un seul ; mais qui peut nous dire ce qu'il entre de l'idée de chaque mot dans la valeur de celui qu'on nous fait entendre ? Tel mot sera sublime, marié avec une telle expression, qui n'est plus que médiocre ou même familier, marié avec autre. Qui nous instruira de toutes ces différences ? Qui nous dira en quoi certaines expressions sont synonymes, et en quelle occasion elles cessent de

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

l'être ? Qui nous révélera les idées accessoires
qu'elles réveilloient ? Nous n'avons que le secours
de quelques grammairiens que l'on ne

p188

croit pas moins, quand ils se trompent, que quand ils
parlent juste. Nous n'avons que l'exemple des auteurs
estimez ; mais comme on veut toujours qu'ils aient
bien dit, on applique à toutes leurs expressions l'idée
la plus juste que le sens demandoit ; de sorte que
quand ils n'ont pas rencontré, ils nous égarent
d'autant plus de la connoissance de leur langue, parce
que nous faisons de leurs erreurs mêmes autant de
règles. Il n'est pas besoin d'étendre davantage ces
réflexions, pour faire voir l'incompétence de Me D
même, à juger exactement de l'expression d'Homere.
de la morale.

voici la critique que Me D souffre le plus
impatiemment. J'ai accusé Homere de n'avoir pas eu de
la morale, des idées bien pures ni bien affermies.
Cela lui paroît presque un sacrilege. En vain je me
couvre de l'autorité de Platon, qui ne pensoit pas
mieux que moi de la morale d'Homere. Me D sans
égard pour le divin Platon, cherche à m'accabler de
ces

p189

allégories triomphantes, devant qui la raison ne tient
point. Qu'on juge des coups qu'elle me porte par
celui-ci.

Jupiter, comme je l'ai déjà dit, après avoir bien
grondé sa femme qui n'entend point raison, et *qui
voudroit manger tout cru Priam et toute sa race* ,
fait un marché avec elle pour avoir la paix. Ils
abandonnent réciproquement à leur fureur, les peuples
qu'ils cherissent le plus ; et moyennant cette belle
composition si digne des dieux d'Homere, Minerve
descend au camp des troyens, et va conseiller à
Pandarus la plus grande de toutes les perfidies.
*c'est, dit Me D pour montrer que la sagesse
elle-même préside à tous les decrets de Jupiter, et
qu'elle fait mouvoir tous les ressorts de la
providence.* voilà donc, selon ce principe, la
sagesse divine, instigatrice des plus grands crimes.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Me D a sans doute horreur de la conséquence : qu'elle ait donc aussi horreur du principe qui l'entraîne nécessairement, cela devrait bien guérir des allégories.

Mais aussi que deviendrait Homère sans ce secours ? Comment justifierait-on dans le passage que je viens de citer, ce

p190

Jupiter qui gronde grossièrement sa femme, et qui ne s'en tient pas toujours là. Cette Junon qui conspire contre lui, ce traité ridicule et cruel qu'ils passent à la face des dieux, et mille autres endroits d'aussi mauvais exemple ? Si l'on abandonnait Homère à son sens naturel et littéral, ses absurdités fréquentes troubleraient ses adorateurs. Il faut bien qu'ils se soulagent par quelque voye. Ils cherchent donc un sens mystérieux à quelque prix que ce puisse être ; et à la faveur d'une allégorie forcée, ils tournent en beautés profondes les défauts mêmes qui sautent aux yeux. Ils admirent alors l'adroite sublimité du poète, en admirant leur propre pénétration : voilà deux bonnes affaires, et c'est le fruit des allégories.

de la réputation d'Homère.

si mes critiques particulières de plusieurs endroits de l'Iliade sont injustes, et que Me D ait suffisamment réussi à faire voir que tous ces endroits attaqués sont admirables, l'histoire que je fais de la

p191

réputation d'Homère, est par conséquent fautive. Mais si au contraire j'ai justifié mes censures, cette histoire est du moins vraisemblable ; et l'on ne saurait la rejeter ; qu'en y substituant des conjectures équivalentes. Il faut donc commencer par juger mes remarques en elles-mêmes, et le jugement qu'on en fera, sera l'apologie ou la condamnation de l'histoire que j'imagine en conséquence. L'ordre du raisonnement veut qu'on examine les principes avant les conclusions ; car si les principes sont évidemment vrais, les conséquences qui en naissent nécessairement le sont aussi ; au lieu que la conséquence a beau révolter d'abord l'imagination, elle ne renverse point un principe incontestable.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Je m'en tiens donc à mon histoire jusqu'à ce qu'on m'en présente une meilleure ; et je n'y reconnois de faux, qu'une circonstance que Me D relève très-judicieusement. J'ai récusé le suffrage d'Aristote sur l'Iliade par deux raisons ; dont l'une est que peut-être a-t-il voulu flatter le goût d'Alexandre pour le caractère éclatant d'Achille ; mais Aristote

p192

fait d'Achille un méchant homme, ce qui ne s'accorde pas avec l'admiration d'Alexandre. Le *peut-être* ne me justifie donc point, et je n'y sçai que d'avoüer franchement mon tort.

Si Me D m'avoit donné plus souvent occasion à de pareils aveux, je l'aurois toujours saisie de bon cœur ; car je me sens presque aussi flatté du mérite de reconnoître une erreur, que de l'avantage de n'y être pas tombé. Je ne prétens pas en cela me vanter d'aucune vertu solide, peut-être n'est-ce qu'un tour différent d'orgueil ; peut-être la gloire attachée à une bonne foi trop rare, est-elle plutôt mon motif que la justice même ? C'est à moi à y prendre garde.

Je n'ai donc plus qu'à rendre raison de mon poëme dans ma troisième partie, où je tâcherai, sans prétendre m'ériger en maître, de donner quelques idées de poésie et de versification. Mais j'avertis d'avance que l'apologie de mon poëme n'a rien de commun avec celle de mon discours. Mes réflexions pourroient être raisonnables, que mon exécution n'en seroit pas moins vicieuse. Le génie a ses

p193

caprices, et la raison ne le discipline pas toujours comme elle voudroit. Indépendamment de cet examen, on peut déjà juger entre Me D et moi. L'Iliade est-elle parfaite comme elle le prétend ? Est-elle défectueuse comme elle me l'a paru ? Nous avons dit nos raisons ; c'est au public à prononcer.

Je prie seulement le lecteur d'être en garde contre une prévention trop ordinaire à l'égard de ceux qui disputent. On s'imagine facilement qu'ils sont dans l'excès de part et d'autre ; que l'un demande tout, pendant que l'autre n'accorde rien ; et qu'il y a un

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

juste milieu à prendre entre leurs exagérations. Cela n'est pas toujours vrai. L'un des disputans peut avoir saisi ce juste milieu, tandis que l'autre demeure seul dans l'excès.

Me D par exemple, n'a jamais reconnu aucune faute dans Homere : elle veut qu'il ait inventé l'art, et qu'il l'ait porté d'abord à la perfection : en un mot, elle veut qu'il soit lui seul l'exception de l'infirmité humaine. Voilà l'excès. Ses plus zèleux partisans conviennent eux-mêmes qu'elle a trahi sa cause, en la voulant

p194

rendre trop triomphante, et ainsi il n'y a pas de question à son égard.

Je serois dans l'excès contraire ; si je soutenois qu'il n'y a aucune beauté dans l'iliade ; mais loin de le prétendre, j'y en ai reconnu de tous les genres ; je crois de plus, que les fautes d'Homere appartiennent presque toutes à son temps ; et pour surcroît je ne donne mes sentimens que pour des conjectures ; c'est à l'examen de chacun à les ériger en preuves, si elles le méritent. Du reste, je ne prends point à coeur mes propres pensées, on me fait même plaisir de les combattre : j'ai imprimé les lettres de m l'archevêque de Cambrai d'autant plus volontiers, qu'il n'est pas tout-à-fait de mon avis ; je ne cherche en cela que l'éclaircissement de la vérité, pour moi comme pour les autres, et il me semble que l'avantage d'être instruit vaut autant que la gloire d'instruire.

Loin que je me reproche d'avoir été trop hardi, je crains que m l'abbé Terrasson dont le livre va paroître, ne me convainque d'avoir été trop timide, je ne serai point surpris qu'il aille plus

p195

loin que moi, ma déférence pour les sentimens reçûs m'a fait user de reserves qu'une raison plus ferme et plus courageuse pourroit bien dédaigner. On s'efforce en vain de décréditer d'avance ce nouvel auteur. On l'accuse de géometrie, comme si cette science étoit l'ennemie de la justesse et de la raison. *quel fleau, dit-on, pour la poësie, qu'un*

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

géometre ! l'exclamation qui est ironique seroit plus raisonnable, si elle étoit sérieuse. L'esprit géométrique vaut bien l'esprit commentateur. Un géometre judicieux ne parle que des matieres qu'il entend : il examine les choses par les principes qui leur sont propres : il ne confond point l'arbitraire et l'essentiel ; en un mot, il aprétie tout, et range tout dans son ordre. Il n'y a point de matiere qui ne soit sujette à la plus exacte discussion : l'art poétique même a ses axiomes, ses théoremes, ses corrollaires, ses démonstrations ; et quoique la forme et les noms en soient déguisez, c'est toûjours au fond, la même marche du raisonnement, c'est toûjours de la même méthode, quoiqu'ornée, que résultent les

p197

véritables preuves. Me D m'invite à me joindre avec elle pour combattre le nouveau critique ; mais ne ferions-nous pas mieux elle et moi de lui ceder, s'il a raison ? Oublions seulement les trois mille ans de suffrages ; je crois qu'il n'y aura bien-tôt plus de dispute.

PARTIE 3

J'ay à faire ici l'apologie de mon poëme ; et c'est la partie de ma défense, de laquelle on croit que j'aurai le plus de peine à bien sortir : mais rien n'embarrasse quand on ne cherche que la vérité, quand on veut bien examiner son propre ouvrage, comme on examineroit celui d'un autre, et qu'on trouve autant de plaisir et d'honneur à avoüer ses fautes, qu'à défendre ce qu'on a fait de plus heureux.

p198

Il s'en faut bien que je sois, à l'égard de mon poëme, dans cette prévention intrépide où sont les commentateurs à l'égard des originaux qu'ils commentent ; ils ne sçauroient se résoudre à convenir d'un seul défaut, ils se reprochent même d'en avoir senti quelques-uns ; ils combattent ce goût naturel comme une vraye tentation ; et à force de subtilitez, ils font si bien qu'ils parviennent à admirer ce qu'ils ne se proposoient d'abord que d'excuser. Quoique

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

je sois ici mon propre commentateur, je me dispenserai pourtant de l'usage, je me condamnerai en bien des choses, et je jugerai de moi naïvement, comme je voudrais que Me D eût jugé d'Homere.

Cette franchise me conduira à m'approuver moi-même sur plusieurs points : ainsi il importe de remarquer comment et jusqu'où cela est permis à un auteur, et de bien distinguer l'orgueil, de la justice qu'on se peut rendre à soi-même.

L'orgueil d'un poète consiste en deux choses ; à se faire une trop haute idée de son art, et à s'exagérer le mérite et la perfection de ses propres ouvrages.

L'exemple

p199

de ces deux excès n'est que trop ordinaire. La plupart des poètes s'imaginent que la poésie est le plus grand don du ciel : ils se regardent comme des hommes divins, à qui appartiennent par préférence toute la beauté, tout le feu et toute la sublimité de l'esprit : ils mettent les autres arts dans une subordination injurieuse ; et ils croient même que les sciences ne demandent que de la mémoire avec un jugement ordinaire.

Ils font plus, et dans la poésie même, c'est au genre qu'ils ont choisi, qu'ils donnent toujours la primauté.

Le poète épique soutient que le poème est le chef-d'oeuvre de l'esprit humain : le tragique et le comique en disent autant de la tragedie et de la comedie : le lyrique accoutumé à se louer par son droit d'enthousiasme, croit encore que son genre est plus difficile et plus élevé ; et il mettra de son autorité, les Pindares et les Horaces, c'est-à-dire lui-même sous d'autres noms, au dessus des Sophocles et des Terences. Voilà le premier orgueil des poètes, l'opinion outrée de leur art ; et avec cette opinion, se reconnussent-ils imparfaits

p200

dans leur genre, (ce qui n'arrive gueres) ils se croiroient toujours des esprits du premier ordre.

Le second orgueil naît du jugement trop favorable qu'ils portent de leurs productions : ils n'estiment que leur maniere, et ils méprisent tout ce qui ne lui ressemble pas : leur sorte de génie, leur goût, c'est

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

la perfection. Le génie, le goût des autres, c'est ignorance de l'art. L'amour propre est un appréciateur bien fautif ; et ils n'en connoissent point d'autres.

Que ces gens-là parlent de leur art ou de leurs ouvrages, ils en parleront toujours avec orgueil ; ou s'ils se forcent à quelques discours modestes, on appercevra du moins dans leur air ce sentiment de préférence injuste pour eux-mêmes.

Mais quand un poète plus raisonnable s'est deffendu de cette yvresse, par des réflexions solides et continuées, qui se sont enfin tournées en principes ; quand il a conçu que son art n'est comme tout autre qu'un exercice de l'esprit, qu'on n'apprend bien qu'aux dépens de quelque autre chose qu'on néglige ; que la

p201

plûpart de ceux qui excellent dans les autres arts

auroient excellé dans le sien, si leur éducation y avoit été aussi favorable, et si les diverses circonstances de leur vie avoient tourné de ce côté-là leurs efforts et leur ambition ; il reconnoît alors dans toutes les professions des égaux et des supérieurs ; il découvre dans bien des gens qui ne sont pas poètes, plus d'imagination, plus de sentiment, plus de raison qu'il n'en eût fallu pour le surpasser.

Et enfin il trouve souvent dans les arts même inférieurs au sien, de quoi respecter ceux qui les exercent, parce qu'il regarde les hommes, moins par ce qu'ils font, que par la mesure d'esprit qu'ils y mettent.

Une autre ressource de modestie pour le poète sensé, c'est que dans son art même il lui manque toujours bien des choses ; il ne sçauroit embrasser tous les genres, ni se plier à toutes les manieres ; il a des graces propres, mais dont il est, pour ainsi dire, l'esclave ; il n'en sçauroit changer. Il faut qu'il s'en tienne à plaire à sa façon, tandis que d'autres réussissent autrement. Une fable de La Fontaine

p202

pouvoit humilier Corneille ; une chanson pouvoit

humilier Moliere.

Quand un poète pense ainsi de son art et de son ouvrage, il peut parler naïvement de l'un et de l'autre : il lui est permis de dire qu'il se connoît

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

en poésie, comme à un peintre de croire qu'il entend la peinture, parce que ce témoignage signifie seulement qu'on a étudié un art, et non pas que par une pénétration singulière, on a découvert des choses au dessus de la portée des autres. Il lui est permis encore de croire que son ouvrage est bon par tels et tels endroits ; parce que cela ne marque que l'application des principes qu'il a étudiés ; et pourvu que la manière dont il s'approuve n'enferme pas une sottise admiration de lui-même ; ni un mépris marqué des autres, on ne trouve point mauvais qu'il se rende justice, et on la lui rend avec plaisir.

Je ne croirai donc point être orgueilleux, en ne convenant pas avec Me D que je n'aye aucune connoissance de mon art, ce seroit une modestie ridicule de m'avouer tout-à-fait ignorant en cette

p203

matière, comme ce seroit un orgueil choquant de m'imaginer l'entendre mieux que d'autres qui y auroient réfléchi autant que moi. C'est précisément dans ce point de confiance que j'ose défendre ma petite Iliade, nom qu'on lui donne pour la déprimer, et qui ne vaut pas mieux pour cela, que si pour décrier celle d'Homère, on l'appelloit la longue Iliade : ces termes de mépris ne servent qu'à contenter le chagrin du critique ; mais ils ne prouvent rien, et il reste toujours à vérifier si l'Iliade d'Homère est plus étendue que la matière ne le demande, et si la mienne est abrégée aux dépens des proportions nécessaires.

Avant que j'entre dans aucun détail, il est bon de faire ici l'histoire de mon ouvrage ; je prie le lecteur de s'y prêter sans impatience, comme à une partie de ma justification, il en jugera mieux de mon dessein, et de ma manière de l'exécuter ; et la postérité, si j'arrive jusqu'à elle (il nous est permis à nous autres poètes de l'espérer un peu légèrement) ne sera pas fâchée de trouver mon commentaire tout fait. Ce sera autant de

p204

peine épargnée pour les scholiastes de ce temps-là ;

car on en a quelquefois à bon marché.
histoire de mon ouvrage.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

lorsque la dispute sur les anciens ; et en particulier sur Homere, étoit la plus vive entre M Perrault et M Despreaux, m l'abbé Regnier se leva au milieu d'eux comme un autre Nestor, il fit le personnage de conciliateur : et pour convaincre honnêtement M Perrault qu'il ne falloit pas juger des poètes, sur des traductions en prose : il donna le premier livre de l'iliade en vers, où il espéra qu'on reconnoîtroit la sublimité du génie d'Homere : mais cet essai fut malheureux ; M Perrault paroissoit justifié par l'ouvrage même qui devoit le confondre, et l'original patissoit du mauvais succès de l'interprete. Ce n'est pas que m l'abbé Regnier n'eût beaucoup de sçavoir et d'esprit ; je respecte et j'aime encore sa mémoire, comme je respectois et comme j'aimois sa personne. Il a fait beaucoup d'ouvrages sensez et

p205

poétiques mêmes : il avoit particulièrement le génie de la traduction ; mais soit que dans celle-ci, le dessein de rendre trop exactement Homere, eût contraint son propre goût, soit qu'il n'eût pas fait assez d'efforts pour vaincre la difficulté, il ne donna que des vers froids et durs : je nomme ici les choses par leur nom, parce que cela ne le touche plus, en un mot, il ne se ressembla pas à lui-même. Je vis ce premier livre, dont la sécheresse et le désagrément m'étonnerent ; et ne pouvant comprendre ni que ce fût tout-à-fait la faute d'un traducteur aussi capable, ni aussi celle d'un original estimé depuis tant de siecles, j'essayai si en prenant plus de liberté que m l'abbé Regnier n'en avoit prise, on ne pouvoit pas rendre Homere avec plus de noblesse et plus de grace. Je crus avoir réussi aux premiers vers ; cette opinion m'engagea plus loin ; et ainsi me flattant toûjours, j'arrivai d'efforts en efforts jusqu'à la fin du premier livre. J'allai aussi-tôt le montrer à M Despreaux, qui sur la simple exposition de

p206

l'entreprise, en parut d'abord effrayé : il ne m'écoula qu'après s'être mis à l'aise par un exorde sur les difficultez, qui me présageoit la critique la plus sévere. Ces préliminaires ne me découragerent

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

point. Je lus ; dès les premiers vers, M Despreaux se calma, il approuva bien-tôt : l'approbation devenoit insensiblement éloge. Il comparoit tout haut les vers d'Homere avec les miens, en me félicitant du bonheur de ma traduction, tandis que sans nier, ni sans décéler mon ignorance sur le grec, je m'applaudissois en secret d'avoir rencontré assez juste pour lui paroître le sçavoir. La conversation continua un peu de la part de M Despreaux, aux dépens de ceux qui traduisent les poètes en prose ; et il finit enfin en m'assurant que mon ouvrage me feroit honneur ; et qu'il aimeroit presque autant avoir traduit l'iliade comme je la traduisois, que d'avoir fait l'iliade même. Ce sont exactement ses propres termes : Me D les niera peut-être encore, *comme si elle avoit été présente* ; mais je ne sçaurois supprimer le vrai dans la crainte de ses jugemens,

p207

et je me contente de tempérer des paroles si fortes dans la bouche d'un critique comme M Despreaux, en pensant qu'après s'être attendu à quelque chose de mauvais, le médiocre lui avoit tenu lieu du bon, et que son exagération naissoit de sa surprise. Ajoûtez que par ce compliment il croyoit encourager un admirateur d'Homere, parce qu'il ne paroissoit pas encore que j'en dusse devenir le critique. Je donnai donc ce premier livre, accompagné d'une préface honorable pour Homere, où je remarquois simplement que j'avois adouci certaines choses par égard pour nos usages, et par condescendance pour nôtre goût. Aussi personne ne se souleva contre moi ; l'ouvrage eut son succès : de célèbres professeurs de rhétorique et d'humanitez le lurent même dans leurs classes ; et qu'il me soit permis de le dire, ils l'approuverent également, et comme traduction, et comme poësie. J'espère qu'on voudra bien souffrir les faits qui me font honneur ; j'avoüerai avec la même franchise ceux qui m'humilieront ; et pour ne pas

p208

aller plus loin, le journaliste de Hollande censura dès lors quelques vers malheureux que j'ai corrigez de bonne foi, parce que je sentis qu'il avoit raison.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Je me contentai d'avoir lutté heureusement contre m
l'abbé Regnier ; et je ne me proposai point de
continuer l'ouvrage dont l'étenduë et la difficulté
effrayerent également ma paresse et mon peu de génie ;
car je me flatte d'en sentir encore mieux les bornes
que ceux qui m'en accordent le moins. C'est alors que
je fis mes odes qui me valurent quelque approbation du
public, et enfin le gage le plus flatteur de cette
approbation, par l'honneur que me fit l'académie
françoise de me recevoir dans son corps. Je crus que
je devois en qualité d'académicien, contribuer de mon
talent à remplir les séances publiques par quelque
lecture, et dans ce dessein, Homere me revint dans
l'esprit. Je tentai donc le second livre, où comme
dans le premier, je ne fis que des changemens legers,
quoique fréquens : je fis le troisième et le
quatrième avec la même espece de fidélité, et je
suivis Homere de

p209

si près, sans marcher servilement sur ses pas, que
malgré bien des libertez, je ne paroissois encore que
traducteur.

Je sentis en voulant continuer, l'impossibilité de
réüssir par la même méthode, il me parut que des
changemens legers ne suffiroient plus pour le reste.
Les combats trop fréquens, ennuyeusement détailliez, et
presque toujours les mêmes, sous de nouveaux noms,
les épisodes désinteressans, le grand nombre de
discours semblables, les harangues des combattans,
les caracteres démentis, tout cela m'arrêta ; mais
comme j'étois frappé cependant des grandes beautez
répanduës dans l'iliade, je ne pus me résoudre à les
perdre ; je conçûs le dessein de les rapprocher et de
les soûtenir par d'autres, s'il m'étoit possible ;
j'embrassai toute la matiere ; je la disposai avec
réflexion ; et enfin j'exécutai les huit derniers
livres de mon iliade sur le nouveau plan que je
m'étois fait.

De ces huit livres j'en ai récité sept aux assemblées
publiques de l'académie ; car les quatre premiers,
quoique versifiez

p210

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

avec autant de soin, ne m'ont jamais paru assez vifs pour attirer l'attention nécessaire. Tous mes confreres sont témoins de l'accueil que le public a fait aux livres qu'il a entendus, et le public est témoin lui-même de l'approbation de la plûpart de mes confreres. M l'abbé Regnier sur tout, je lui rends ce témoignage avec attendrissement, m'en félicitoit toujours avec une joye excessive, et il me décernoit lui-même publiquement le prix de la carriere qu'il avoit couruë. En vain diroit-on, qu'il se sentoit supérieur à moi par tant d'autres endroits, que son amour propre ne souffroit pas beaucoup à m'approuver. Ce n'est guères connoître toute l'injustice des hommes, que de les croire si traitables ; la plûpart ne voudroient de gloire que pour eux, et les belles ames sont celles qui souffrent volontiers que les autres en ayent leur part. Mon iliade fut enfin imprimée avec ce discours sur Homere, qui m'a fait des critiques obstinez de quelques-uns de mes approbateurs ; ils n'ont pû souffrir que j'inquiétasse leur ancienne admiration ;

p211

et dès que j'ai refusé d'adorer comme eux le pere de la poésie, ils m'ont refusé eux-mêmes jusqu'au nom de poëte. Plus d'un anathême poétique fut lancé contre moi ; un sçavant même fit en latin un voeu public de lire tous les jours mille vers d'Homere en réparation de mon audace impie. Voilà le culte homerique établi bien nettement. On m'attaqua encore de quelques épigrammes, armes si commodes qui dispensent de l'examen et des raisons, et qui ne consistent qu'en quelque mot plaisant qui tient lieu de preuve. Je conseille à ces messieurs qui en sçavent faire, de n'en hasarder jamais que contre moi ; ils n'offenseront personne ; je leur promets de n'y jamais répondre, et de rire même le premier de ce qu'il y aura d'heureux et de bien tourné dans les injures qu'ils me diront. Je ne leur conseillerai pas comme ésope d'aller jeter leur pierre à un plus puissant que moi, qui pousseroit la reconnoissance plus loin ; je leur dirai plutôt sérieusement de commencer par m'épargner moi-même, de peur de contracter une habitude injuste et dangereuse

p212

à l'égard des autres.

Malgré ces murmures de certains sçavans, j'ai trouvé grace devant d'autres, et j'ai été absous avec éloge à tous les tribunaux littéraires. Mais sans me prévaloir plus qu'il ne faut de ces arrêts, où l'indulgence et la politesse peuvent avoir trop de part, je vais exposer ce que j'ai pû recueillir moi-même des differens jugemens du public. J'entends qu'on me récuse pour cette exposition. Un auteur, me dit-on, ne sçait jamais ce qu'on pense de son ouvrage, ses amis le flattent, ils lui exagèrent le bien qu'on en dit, ils lui fardent les censures qu'on en fait, et il demeure toujours le plus mal instruit de sa vraie réputation ; cela n'est que trop vrai en général, et les auteurs n'ont qu'à se prendre à eux-mêmes de l'illusion où on les laisse. Ils se révoltent contre les premières critiques, et on n'y revient plus ; ils se déconcertent dès qu'on leur rapporte des autres quelque sentiment qui ne les flatte pas ; et on prend le parti de les leur dissimuler ; ils veulent être trompez, et on les trompe ; de quoi auroient-ils

p213

à se plaindre ? Mais quand un auteur sçait gré à ses amis de l'avertir de ses fautes, qu'il leur demande un compte exact de ce qu'ils entendent dire de son ouvrage, et que sa mauvaise humeur ne les fait pas repentir de leur sincérité ; alors la vérité ne lui échappe pas. Les hommes ne demandent pas mieux que de la dire, quand ils n'y perdent rien ; ils se plaisent même à dire des choses humiliantes à ceux qui les veulent bien souffrir : c'est un moment de supériorité pour eux, et ils ne manquent pas de le saisir. Mes amis par un motif plus noble m'honorent de cette liberté, ils ne me ménagent point les expressions ; et presque tout le monde, ou par amitié, ou sous prétexte d'amitié, est en possession de me dire les choses les plus dures pour l'amour propre. Tout devient Me Dacier pour moi. C'est un secours que je me suis procuré, pour me mettre en état de mieux faire, c'est une adresse de l'amour propre qui veut bien devorer de petits affronts, pour se préparer des honneurs plus solides ; et les esprits supérieurs qui font bien

sans cela, feroient

p214

encore mieux sans doute, s'ils se servoient un peu de mon secret.

Je sçai donc que trois sortes de gens parlent de mon iliade ; les uns qui ne l'ont presque pas lûë, les autres qui l'ont lûë, mais sans la comparer à celle d'Homere ; et enfin ceux qui ont fait cette comparaison du moins en partie.

Ceux qui ne l'ont presque pas lûë n'en pensent pas bien, et la raison en est, qu'il y a de quoi s'ennuyer dans les quatre premiers livres ; ils jugent de tout le reste sur la foi de ce premier ennui, et le déchaînement de certains sçavans les autorisant à ne se pas défier de leurs dégoûts, ils décident aussi hautement que ces sçavans même, qui s'appuyent à leur tour de ces jugemens précipitez et portez sur leur parole.

Pour ceux qui ont lû mon poëme, ils ont du goût pour la poësie, ou ils n'en ont pas. S'ils n'en ont pas, la lecture de l'ouvrage les a fatiguez ; les choses n'y sont pas si intéressantes qu'elles puissent prévaloir à cette continuité de versification, dont l'agrément n'est pas fait pour eux ; ainsi m'imputant le peu de plaisir

p215

qu'ils ont eu, ils concluent, sans y penser, que je ne suis pas poëte, de ce qu'ils n'aiment pas la poësie. Les hommes sont bien sujets à ces sortes de syllogismes. Ceux qui aiment la poësie, ont senti, j'ose le dire, un grand nombre de beaux vers dans mon ouvrage ; mais parce que la matiere plus pathétique dans les huit derniers livres m'a prêté aussi plus de force et plus de sentiment, ils ne m'ont loué que de cette partie, et ils se sont rangez sur la première avec le plus grand nombre.

Enfin le peu de sçavans qui m'ont comparé avec Homere, ou sont adoreteurs déterminez de l'antiquité, ou ils sont sans prévention. Ces adoreteurs irritez déjà de la hardiesse de mon discours, ont regardé le poëme avec indignation. Autant de retranchemens que j'ai osé faire, autant de preuves, selon eux, de

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

mauvais goût : autant de changemens, autant d'absurditez ; presque tous mes vers pitoyables, parce qu'il n'y en a guères où je suive servilement l'original. Les sçavans sans prévention en ont jugé bien differemment ; mes retranchemens

p216

leur ayant paru raisonnables, et mes corrections heureuses, ils ont trouvé que je n'en avois pas assez fait ; ils m'ont compté pour fautes bien des choses que j'ai conservé d'Homere, et quelques-uns ont été jusqu'à condamner absolument mon choix. Que prétendoit-il faire, disoient-ils, d'un ouvrage aussi défectueux, et ne devoit-il pas sentir qu'Homere perceroit à travers tous les voiles qu'il pourroit lui prêter.

de la difficulté de traduire Homere.

Me D me trouve téméraire dans un autre sens, elle croit fermement qu'Homere ne sçauroit que perdre en françois, et elle juge que loin de prétendre à l'embellir, je n'ai pas dû me flatter de conserver ses graces. Elle allegue en preuve de sa pensée, l'exemple de M Despreaux et de M Racine, qui essayerent tous deux de traduire Homere, et qui abandonnerent l'entreprise dès les premiers efforts. On veut nous faire entendre par là *qu'il est plus difficile de dérober un vers à Homere que d'arracher à Hercule sa massuë* . Pour

p217

moi je crois que cet essai malheureux de nos deux plus grands poètes, prouve plus contre Homere que la critique la plus raisonnée.

Nieroit-on que M Despreaux et M Racine ne sçeussent exprimer en beaux vers un sens raisonnable ? Ils en ont tant exprimé et avec une élégance si continuë, que ce soupçon ne sçauroit naître dans l'esprit de personne. D'où venoit donc la difficulté qu'ils éprouverent ? C'est que d'un côté voulant rendre Homere à peu près tel qu'il est, et de l'autre voulant être agréables, et soutenir leur réputation, ils sentirent bien-tôt dans l'execution, l'incompatibilité du dessein. La grossiereté du procédé d'Agamemnon à l'égard de Chrysés suffisoit

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

pour les arrêter d'abord. Le vouloient-ils adoucir, ce n'étoit plus Homere. Le laissoient-ils dans la simplicité des tems héroïques ; ils prêtoient aux Desmarests des armes contre eux-mêmes : il n'y avoit pas moyen d'être Racine ou Despreaux, et Homere en même-temps. L'illusion de l'harmonie grecque mise à part, il ne restoit plus qu'un sens

p218

grossier ; et c'est ce sens grossier qu'il étoit plus difficile d'embellir que d'arracher la massue d'Hercule.

S'ils s'étoient contenté de traduire Homere, comme l'ont fait autrefois Salel et Salomon, qui l'ont rendu si fidèlement qu'on croit lire des poèmes burlesques en lisant leur traduction, ils n'auroient pas été si embarrassés ; mais ils vouloient transformer des choses déraisonnables et choquantes en beautés judicieuses, de maniere pourtant que ce fussent les mêmes choses : dessein contradictoire et d'une exécution impossible.

Tout sens raisonnable, dans quelque langue qu'il ait été conçu d'abord, peut-être transporté heureusement dans la nôtre, et M Racine et M Despreaux l'ont bien fait voir eux-mêmes dans ce qu'ils ont imité des grecs et des latins. Nos expressions françoises par elles-mêmes ne jettent point de faux sur une pensée vraie, elles n'en avilissent pas une grande, elles n'en ternissent pas une gracieuse ; mais aussi elles ne sçauroient mettre ni vérité, ni grandeur, ni grace, où il n'y en a pas, qu'en substituant des

p219

circonstances qui changent absolument le fond des choses.

Supposons un moment que l'Iphigénie de M Racine fut originellement grecque ; que la conduite et les discours y fussent précisément les mêmes que dans la piece que nous avons ; M Racine auroit-il senti l'impossibilité de la rendre ? Et s'il avoit donné comme traduction la tragédie dont il est l'inventeur, nous aviserions-nous de penser qu'il eût rien fait perdre à son original ? Qu'on voye au contraire les endroits mêmes qu'il a imitez d'Euripide ; on n'y

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

trouvera pas une pensée supprimée par égard à l'impuissance de nôtre langue ; ce sera toûjours la grossiereté du sens ou le défaut de convenance qui auront exigé la suppression ; on y verra les choses corrigées ou embellies par de nouveaux tours, par des accroissemens de pensées, et quelquefois par la seule place où ils les employent ; et ces imitations dont on fait tant d'honneur aux anciens, tourneroient souvent à leur honte, si l'on examinait bien ce que les imitateurs ont conservé d'eux, et ce qu'ils leur prêtent.

p220

Ainsi je ne doute pas que si M Racine et M Despreaux eussent voulu prendre à l'égard d'Homere, les mêmes libertez que j'ai prises, ils n'eussent beaucoup mieux fait que je n'ai pô faire ; mais en ne les voulant pas prendre, tout leur génie n'auroit été qu'à dire en vers plus harmonieux que les miens, des choses déraisonnables et mal arrangées, que toute l'harmonie du monde ne sauvera jamais. Je l'avouë, c'est de cette difficulté de rendre Homere, que je me faisais un mérite ; et j'espérois que les poètes s'en feroient un plaisir ; mais il y en a peu d'assez généreux pour établir eux-mêmes la réputation d'un ouvrage qu'ils n'ont pas fait ; car je ne veux pas parler de ceux qui se hâtent de le décrier contre leur conscience : la plûpart attendent comment le public le prendra : ils laissent parler ceux qui ne se connoissent guères en poësie ; et s'il arrive que ces juges incompetens condamnent l'ouvrage, ils se joignent à eux, par égard, disent-ils, pour le public ; au lieu que s'ils avoient d'abord le courage de relever

p221

les beautez qu'ils sentent, et d'excuser certaines fautes par l'impossibilité de les éviter, dont ils ont l'expérience, ce public qui les entraîne à ce qu'ils disent, seroit peut-être entraîné par eux ; et ils donneroient le ton à ceux dont ils le prennent lâchement.

Voilà les divers jugemens qu'on a porté de mon iliade : il faut examiner à présent en quoi ils sont raisonnables ; car comme je ne prends point le mal

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

qu'on en a dit pour une autorité suffisante qui la condamne, je ne donne pas non plus les témoignages favorables qu'on lui a rendus ; comme des preuves de sa bonté. Il faut que chaque lecteur en juge par lui-même, et qu'il cherche avec moi les raisons de la censure des uns, et de l'approbation des autres. Je distingue donc dans mon poème le fonds des choses et la versification, et j'examine de bonne foi ce qu'il y a de bon et de défectueux dans les deux genres.

p222

du fonds des choses.

on a vû que mon dessein dans les quatre premiers livres étoit de suivre de près Homere ; et ne croyant pas alors qu'on dût mettre le fonds des choses sur mon compte, je ne songeois qu'à les dire le plus noblement qu'il m'étoit possible ; à remédier au plus choquant par de légères circonstances : en un mot, je ne cherchois que des graces adroites, qui en embellissant mon original, lui laissassent pourtant sa ressemblance. Dans les huit derniers livres, mon dessein devint bien différent, je n'adoptai presque plus que les choses qui me plaisoient en elles-mêmes ; je changeai, j'inventai sans scrupule toutes les fois que je crus ne pouvoir réussir autrement ; et enfin je songeai à imaginer des beautez de nôtre goût, au lieu que jusques-là je n'avois travaillé qu'à pallier certains défauts qui n'en étoient pas, si l'on veut, du temps d'Homere, mais qui du moins le sont devenus pour nôtre siècle.

p223

Cette diversité de desseins met déjà dans l'ouvrage une espece de difformité, et d'autant plus nuisible au succès, qu'il commence par des choses que j'ai censurées moi-même, et ausquelles, pour ainsi dire, j'ai averti de s'ennuyer. Le procédé brutal d'Agamemnon à l'égard de Chrysés, la querelle grossiere d'Agamemnon et d'Achille ; les pleurs puériles de ce héros, et ses plaintes d'enfant à sa bonne mere, ce Jupiter enchaîné par les dieux, et qui ne doit son salut qu'à un géant, la feinte absurde d'Agamemnon pour éprouver son armée, l'épisode comique et ridicule de Thersite, tout cela rend

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

l'entrée de mon poème rebutante pour le bon sens, et quoique je sente de l'art dans les adoucissements fréquens que j'y ai mis, je vois bien qu'il y doit être presque en pure perte, parce que le fonds trop vicieux y domine toujours, et que l'impression frappante du fonds des choses l'emporte sur les petites beautés du détail.

Il faut encore justifier Homère, et ne le pas confondre tout-à-fait dans mon tort. Généralement parlant, il ne pouvoit

p224

travailler que d'après les idées reçues, il ne pouvoit peindre que ce qu'il voyoit. Ses dieux, tout méprisables qu'ils sont, sont pourtant ceux qu'on adoroit : ses héros tout grossiers qu'ils paroissent, étoient pourtant les héros de ce temps-là ; la force du corps passoit pour le plus grand mérite ; et Homère en parle presque toujours avec plus d'admiration que de la vertu. Il pese, pour ainsi dire, ses grands hommes au poids des fardeaux qu'ils enlevoient ; et pour imprimer du respect à ses contemporains pour les personnages de son poème, il dit plus d'une fois que plusieurs hommes de son temps, soutiendroient à peine, ce qu'un seul des autres lançoit aisément. Il n'étoit point blessé des injures brutales qu'il met dans la bouche de ses héros, parce que de la part de ces hommes robustes et respectés par leur vigueur, ces injures n'avoient alors qu'un air noble de supériorité, au lieu que nous y attachons à l'heure qu'il est l'idée d'une bassesse brutale. Le plus grand vice d'Homère dans le fonds des choses, est donc d'être né dans

p225

un siècle grossier. Il a fait à peu près comme un paysan, qui doué naturellement de l'organe le plus poétique, ne seroit jamais sorti de son village. Cet homme pourroit faire un poème où le génie perceroit à travers le défaut de sa matière ; mais que seroit-ce que ces héros ? Des rustres fiers et vigoureux qui feroient trembler les autres, en un mot, des Ajax et des Achilles ? La différence des temps fait le même effet que celle des lieux : la Grèce entière du temps

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

d'Homere n'étoit qu'un village en comparaison de la société perfectionnée depuis lui. Il a peint ce qu'il voyoit, c'est tout ce qu'il pouvoit faire ; mais ce qu'il a peint est devenu choquant, non pas seulement par caprice et par une révolution d'idées arbitraires, mais par une connoissance réelle de ce qui fait la véritable dignité de l'homme.

de la poësie.

éclaircissons un peu, s'il est possible, les idées qu'on doit avoir de la poësie. La plûpart des gens n'en ont que des

p226

idées confuses, et leur principe n'étant pas stable, ils n'en raisonnent que d'une maniere chancelante. On dit communément que la poësie n'est qu'une imitation de la nature ; mais cette définition vague n'éclaircit rien ; et il faut sçavoir précisément quel sens on y attache, au mot de nature et à celui d'imitation.

Entend-on par nature, tout ce qui existe, tous les objets, tous les caracteres particuliers des hommes, et leur diverse maniere de penser : si on l'entendoit ainsi, et que toute poësie fût bonne dès qu'elle imite un objet réel, on seroit autorisé par-là à peindre les objets les plus rebutans, les caracteres les plus froids et les plus bizarres. Phoenix dans son discours à Achille, auroit pû ne s'en pas tenir au vin que ce héros rejettoit sur lui dans son enfance ; il auroit pû s'étendre à mille autres détails plus choquans, dont je crains même de donner l'idée, tant je sens que toute nature n'est pas bonne à peindre. Homere auroit pû choisir des personnages encore plus grossiers et plus fous que ceux de son poëme ; car il y en avoit sans doute de son

p227

temps. Qui dira que ce seroit là de bonne poësie, et qu'on auroit tort de ne s'y pas plaire ? Il faut donc entendre par le mot de nature, une nature choisie, c'est-à-dire, des caracteres dignes d'attention, et des objets qui puissent faire des impressions agréables ; mais qu'on ne restreigne pas ce mot d'agréable à quelque chose de riant : il y a des agrémens de toute espece, il y en a de curiosité, de

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

tristesse, d'horreur même.

Or si la poésie consiste dans l'imitation d'une nature choisie, il s'ensuit que celui qui la choisit le mieux, en l'imitant d'ailleurs aussi-bien que les autres, est le plus grand poète de son temps : il s'ensuit aussi qu'à mesure que le monde s'embellit par les arts, et qu'il se perfectionne par la morale, la matière poétique en devient plus belle, et qu'à dispositions égales, les poètes doivent être meilleurs. Je demande encore ce qu'on entend par le mot d'imitation ; est-ce une ressemblance entière et scrupuleuse de l'objet particulier qu'on peint ? Si on l'entendoit ainsi, on retomberoit dans les

p228

inconvéniens que j'ai déjà marquez. On seroit autorisé à mettre, comme Homere, des choses insensées dans la bouche des sages, et à faire commettre des lâchetés aux braves, parce qu'il n'y a ni sage, ni brave à qui cela ne puisse arriver. Il faut donc entendre par imitation, une imitation adroite, c'est-à-dire, l'art de ne prendre des choses que ce qui en est propre à produire l'effet qu'on se propose. Car il ne faut jamais séparer dans le poète, son imitation de son dessein. C'est ce dessein, qui, pour ainsi dire, donne la loi à l'imitation ; c'est lui qui lui prescrit ses véritables bornes, et qui la rend bonne ou mauvaise, selon qu'elle le sert, ou qu'elle le dément.

Un historien, par exemple, peint les hommes en particulier, pour les faire connoître tels qu'ils sont. Il a raison d'allier dans la même personne les grandes qualités et les grands défauts, d'y faire voir cette alternative de vices et de vertus, qui n'est que trop ordinaire aux hommes : son imitation est excellente, parce qu'elle est conforme à son dessein ; mais si un poète peint la même personne

p229

dans le dessein de la faire admirer, et qu'il ne supprime pas ce qui nuiroit à l'admiration qu'il veut exciter : son imitation est mauvaise, parce qu'elle contredit ses vûes.

Si je peins un lion, sans autre dessein que de le peindre, je puis employer avec succès, tout ce qui le

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

caractérise ; mais, si je ne le peins qu'en le comparant à un héros dans certaines circonstances, je suis obligé alors de n'en dire que ce qui convient à l'action de mon héros, et si je m'emporte au-delà, le vrai, le noble même ne laissera pas d'être une faute, et mon imitation, sans pécher contre la vérité, péchera contre mon dessein, ce qui suffit pour la rendre vicieuse.

Le poème, la tragédie, la comédie ; l'ode, la satire, la pastorale ; tout cela imite la nature, mais dans des vûës différentes, et souvent, ce qui est une bonne imitation dans l'un de ces genres, en seroit une fort mauvaise dans l'autre.

Il faut encore remarquer qu'il y a dans un ouvrage le dessein général, et le dessein particulier de chaque partie.

p230

Il faut donc juger de l'imitation générale par le dessein général, et des imitations particulières, par les desseins particuliers. On ne sçauroit se tromper en étendant cette règle jusqu'aux plus petites circonstances.

Je croirois donc qu'il faudroit définir la poésie, l'art qui par le discours en vers, imite la nature avec choix et avec un dessein sensible de donner certaines idées, ou d'exciter certains sentimens. Par le discours, je distingue la poésie de la peinture et de quelques autres arts ; par le discours en vers, je la distingue de l'éloquence qui imite aussi la nature ; par le choix, je détermine son agrément ; et par le dessein je détermine sa justesse.

Selon cette idée, j'ose dire en général, qu'il manque à la poésie d'Homere d'être l'imitation d'une belle nature, et que lui-même est personnellement défectueux ; en ce qu'il manque souvent de dessein, ou que du moins il ne peint pas les objets d'une manière conforme au dessein qu'il paroît avoir. Je vais m'examiner moi-même selon cette idée, et

p231

je commence par le fonds des choses.
de ma manière d'imiter Homere dans les quatre premiers livres.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

pour ne pas entrer ici dans un détail ennuyeux, je ne choisirai que quelques exemples que j'étendrai un peu, afin de donner par là l'idée la plus exacte qu'il me sera possible des fautes d'Homere et des miennes. Peut-être serai-je un peu plus sévère pour Homere que pour moi, quoique ce ne soit pas mon dessein ; l'amour propre entend bien ses intérêts ; c'est au lecteur à y prendre garde, et je m'en fie bien à lui.

discours d'Agamemnon.

dans le second livre de l'iliade, Agamemnon reçoit par un songe, un ordre exprès de Jupiter d'armer ses troupes, et d'attaquer Troye que les dieux lui livrent. Il assemble aussitôt les chefs, qu'il instruit du songe, et qui le prennent pour un bon garant de la victoire : il conçoit en même temps le dessein

p232

d'éprouver son armée, en lui proposant la fuite ; les chefs lui applaudissent ; et voici en conséquence le discours qu'il tient à ses troupes.

mes amis, héros de la Grece, disciples du dieu Mars, Jupiter m'afflige d'une maniere bien cruelle. Cet impitoyable dieu qui m'avoit promis, qui m'avoit assuré par un signe infaillible que je retournerois dans ma patrie, après avoir saccagé la superbe Ilion, me trompe aujourd'hui ; il me commande de retourner honteusement à Argos, après que j'ai perdu ici une grande partie de mes troupes. telle est donc la volonté du puissant Jupiter, qui a renversé tant de forteresses, et qui en renversera encore tant d'autres ; car son pouvoir est infini. quelle honte pour nous parmi les races futures, qu'une armée de grecs, une armée si nombreuse et si belliqueuse, ait fait si long-temps inutilement la guerre, contre des ennemis si inégaux en nombre, et qu'après tant d'années, la fin paroisse aussi éloignée que le premier jour. Car si les grecs et les troyens consentoient à une trêve confirmée par des sacrifices, et que nous voulussions faire un dénombrement général des uns et des autres, que les troyens

p233

se missent d'un côté, que de l'autre, nous nous

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

rangeassions par dixaines, et que nous prissions par dixaine, un troyen pour nous verser du vin, nous aurions encore plusieurs dixaines qui manqueroient d'échanson ; tant il est vrai que les grecs surpassent les troyens en nombre. Mais ces derniers ont des troupes de plusieurs villes qui leur ont envoyé du secours ; et c'est ce qui renverse tous mes desseins, et qui m'empêche de saccager Troye. neuf années du grand Jupiter se sont écoulées ; le bois de nos vaisseaux est corrompu, leurs cordages usez, nos femmes et nos jeunes enfans nous attendent dans nos maisons ; et ici nous nous consumons après une entreprise que nous avons faite avec tant d'éclat, et qui ne peut être terminée. Mais allons, faisons ce que je vais vous dire, obéïssons tous, fuyons sur nos vaisseaux, regagnons nôtre chere patrie ; car n'espérons pas desormais de nous rendre maîtres d'Ilion.

il y a là deux sortes de fautes, l'imprudence du dessein d'Agamemnon, et en lui passant son dessein, les imprudences de son discours même. à l'égard du dessein, je ne crois pas qu'on puisse imaginer rien de plus absurde. Cet Agamemnon

p234

qu'on nous a donné pour le plus sage des hommes dans la conduite d'une armée ; cet Agamemnon assuré positivement de la victoire par un songe envoyé de Jupiter, au lieu de faire valoir cet ordre aux soldats, comme aux chefs, s'avise de proposer la fuite à son armée : et dans quel tems encore ? Dans le tems qu'elle vient de perdre Achille sa plus grande force, et qu'elle doit être découragée par cette perte. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'Homere ne dégrade pas seulement Agamemnon par cette imprudence, il n'avilit pas moins tous les chefs qui l'approuvent. Ce Nestor, cet Ulysse, ce Diomedé, qui savent relever si durement les fautes de leur général, quand ils les apperçoivent : les voilà tout à coup devenus stupides. Ils n'ont pas le moindre scrupule sur le dessein imprudent d'Agamemnon, et ils trouvent plus raisonnable d'abattre d'abord le courage des soldats, afin de le relever ensuite à grands coups de sceptre, que de leur enfler le coeur par l'ordre et la promesse de Jupiter, qui devoient leur tenir lieu d'Achille.

J'ai conservé cette faute d'Homere, toute frappante qu'elle m'a paruë, et elle est devenuë la mienne ; mais alors je ne me proposois presque que de traduire, et je ne m'étois pas encore enhardi aux libertez nécessaires pour être agréable. J'aurois pû changer ce second livre d'une maniere judicieuse, en supprimant la feinte d'Agamemnon, et en faisant que tandis qu'il expose aux chefs le songe qu'il a reçû, Thersite soulevât l'armée qu'Ulysse et les autres chefs eussent ramenée, en lui faisant valoir l'ordre de Jupiter. Peut-être le ferai-je quelque jour : je commence toujourns à réparer ma faute en l'avoüant. à l'égard des imprudences du discours même d'Agamemnon, en supposant son dessein raisonnable ; il n'est pas difficile de faire sentir qu'il employe en effet les véritables circonstances propres à persuader la fuite à ses soldats, quoiqu'il ait un dessein tout contraire. *Jupiter*, dit-il, *l'afflige d'une maniere bien cruelle : ce dieu impitoyable lui avoit promis la prise de Troye ; mais il le trompe aujourd'hui, et il lui commande de s'en retourner à Argos.* y

a-t-il rien de plus positif que cet ordre, et en faut-il davantage à des soldats fatiguez pour prendre leur parti ? En vain Me D fait-elle valoir comme une adresse d'Agamemnon la promesse que Jupiter lui avoit faite : en vain ajoûte-t-elle dans sa traduction, *par un signe infaillible*, qui n'est pas dans Homere ; car elle lui fait bien de ces petits présens sans les lui reprocher : que sert tout cela ? Puisqu'enfin Jupiter commande d'abandonner le siège. L'ordre n'est-il pas aussi positif que la promesse ? Et la religion ne demandoit-elle pas également et la confiance pour l'une et l'obéissance pour l'autre ? Devoirs contradictoires en cette occasion, ce qui est une nouvelle faute d'Homere. Jupiter peut-il tromper ? Demande Me D. Oüi, sans doute, il peut tromper, et il est étonnant qu'on le demande dans le tems même qu'il trompe effectivement, et que par un songe imposteur, il se jouë de la

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

crédulité du pauvre Agamemnon. Il auroit donc fallu supprimer ce faux ordre de Jupiter, et ne pas autoriser d'un si bon prétexte le découragement des soldats.

p237

En second lieu, Agamemnon dit qu'après tant d'années, l'entreprise n'étoit pas plus avancée que le premier jour : nouvelle raison pour se décourager. Il auroit fallu dire tout le contraire, et faire sentir qu'il étoit d'autant plus honteux d'abandonner l'entreprise, qu'on étoit sur le point de l'achever.

En troisième lieu, Agamemnon après avoir relevé la supériorité des grecs sur les troyens par ce calcul de grecs rangez par dixaines, qui prendroient un troyen pour échanson, perd tout le fruit de ce beau calcul, en ajoûtant que *les troyens ont reçu de grands secours de plusieurs villes, et que c'est ce qui renverse ses desseins* . Il falloit envelopper les assiégés et leur secours, sous la même idée du petit nombre ; en un mot, diminuer l'image des obstacles en les exposant.

Enfin Agamemnon finit mal adroitement, en interdisant tout espoir à ses troupes, et en ramenant l'ordre de Jupiter, qui est le point décisif ; au lieu que dans son dessein, il falloit ménager pour la fin, quelque tour adroit qui piquât d'honneur ses soldats dans le tems

p238

même qu'il leur propose une fuite honteuse.

Voilà bien des fautes dans un discours peu étendu ; et l'on ne dira pas que ce sont là des fautes arbitraires.

Il est indispensable en tout temps et en tout pays de raisonner juste et conséquemment de son dessein.

Il me paroît d'abord que dans mon imitation, j'ai corrigé un peu cet ordre positif de Jupiter ; aujourd'hui il me commande... je ne le donne que comme un avis du ciel, qui s'explique par l'état des affaires et par les obstacles. C'est de ces obstacles que je dis :

enfin voilà pour nous l'ordre de Jupiter.

De sorte que les soldats ne croyant pas les conjonctures aussi décourageantes qu'Agamemnon le

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

dit, ils pouvoient trouver dans leur valeur, un ordre de Jupiter aussi intelligible et aussi déterminant que l'autre.

Il me paroît encore qu'en évitant ce calcul si froidement exact des grecs et des troyens, j'ai plus pesé qu'Homere, sur les circonstances propres à ranimer les soldats.

p239

Nous nous étions flattez que les trésors de Troie pour prix de nos travaux deviendroient nôtre proie. Voilà l'intérêt, ce premier mobile de la valeur des troupes.

Jupiter nous condamne à la honte éternelle de n'avoir pû vanger une juste querelle.

Outre la honte, voilà la justice si propre à encourager encore, parce qu'elle fait compter sur la protection des dieux.

Ces vaisseaux triomphants qu'Argos nous vit monter, à peine suffiroient à nous y reporter.

Voilà l'éclat de l'entreprise et le péril de la retraite ; deux raisons, qui jointes ensemble, se prêtent mutuellement de la force, et qui forment, pour ainsi dire, un double engagement de constance.

Nos peres, nos enfans, nos femmes nous attendent.

Allons, quoique vaincus, nous essuyérons leurs pleurs, ils s'étoient bien flattez de nous revoir vainqueurs.

Cette seule circonstance pouvoit rendre aux soldats, l'idée du retour insupportable ;

p240

comment soutenir la vûë d'une famille qui les attendoit couverts de gloire, et qui les verra deshonorer.

Malgré tous ces adoucissemens, le discours est encore vicieux, parce que j'y fais trop valoir les secours des troyens, et que j'y mêle trop aussi la volonté des dieux. Il falloit donner un tour plus adroit aux raisons, et même en inventer d'autres : ce que je conserve d'Homere l'emporte sur ce que j'y change ; je ne m'en plains pas ; et j'ai bien mérité, pour n'avoir pas eu la hardiesse de tout corriger, qu'on ne me tînt pas compte de mon art même à diminuer certains défauts.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Encore deux exemples de cet art perdu. Après que Calchas a révélé aux grecs le sujet du courroux d'Apollon, Agamemnon se leve plein de fureur, et dit à ce Calchas si respectable dans l'armée.

devin qui ne prédis que des malheurs, tu ne m'as jamais rien dit d'agréable ; tu ne te plais qu'à prophétiser des maux, et jamais on n'a vû de toi une bonne action, ni entendu une bonne parole. présentement tu viens ici

p241

débiter aux grecs tes prétendus oracles d'Apollon, que les malheurs que ce dieu leur a envoyez viennent de ce que je n'ai pas voulu recevoir les grands présens qu'on m'offroit pour la rançon de Chryseis : en effet j'aimerois beaucoup mieux la garder : et je la préfere même à la reine Clytemnestre ma femme, aussi ne lui est-elle inférieure, ni en beauté, ni en esprit, ni en adresse pour les beaux ouvrages. Cependant je veux bien la rendre, si c'est l'intérest des grecs ; car qui doute que je n'aime beaucoup mieux le salut de mon peuple que sa perte.

qu'est-ce d'abord que cette injure grossiere ? on n'a jamais vû de toi une bonne action, ni entendu une bonne parole. ou ce Calchas le plus éclairé des devins, ce favori distingué d'Apollon, est bien avili par cette injure, si elle est fondée sur la vérité ; ou si elle est sans fondement, Agamemnon lui-même n'est qu'un menteur brutal, indigne de la confiance des grecs et de la protection des dieux qui l'ont mis à leur tête.

Qu'est-ce encore que ce sentiment effronté ? en effet, j'aimerois beaucoup mieux la garder, et je la préfere même à la

p242

reine Clytemnestre ma femme. un roi, à la face de tout son peuple, peut-il ainsi faire parade de son vice, en appuyant sur les circonstances qui le rendent encore plus sensible ? à la reine ma femme. et pourquoi cette belle préférence ? Parce que Chryseis est aussi belle, qu'elle a autant d'esprit, et qu'elle travaille aussi-bien que

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Clytemnestre. Me D soûtient pourtant que ce roi
n'est pas fadement amoureux : elle a raison, il l'est
impudemment. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est
qu'après une passion aussi déclarée, elle trouve
indécente la douleur que je donne à Agamemnon quand
il renvoie sa captive sur un de ses vaisseaux.
Y remet à regret l'aimable Chryséide,
et nomme, en soupirant, Ulysse pour son guide.
ces regrets et ces soupirs sont de trop, dit Me
D... etc.

p243

Remarquez, je vous prie, le raisonnement de Me D.
Homere n'a point avili Agamemnon en lui faisant
préférer hautement son esclave à sa femme, il l'auroit
avili, s'il l'avoit fait soupirer quand il se fait
l'effort de la rendre. Ne point rougir d'une passion
injuste, c'est un amour grand, héroïque et digne des
premiers âges : soupirer quand on en triomphe, c'est
un amour fade, et digne tout au plus de nos opera et
de nos romans.
à l'égard du dernier sentiment d'Agamemnon : *qui
doute que je n'aime mieux le salut de mon peuple que
sa perte* : outre que ce tour *qui doute* , est
une des libéralitez de Me D pour Homere, qui dit
simplement, *j'aime mieux le salut de mon peuple que
sa perte* . Il me paroît toujours que ce sentiment
est trop froid, et que ce n'est pas assez en cette
occasion d'une préférence si peu animée. Des soldats
frappez de la perte, et qui périssent à milliers,
sont-ils bien consolez d'entendre dire, qu'on
aimeroit mieux qu'ils ne périssent pas. Est-ce là le
discours d'un général qui doit être le pere de ses
troupes.

p244

Voyons à présent comment j'ai rendu ce discours.
Jusqu'à quand, malheureux, dans tes tristes fureurs
feras-tu tes plaisirs, d'annoncer nos malheurs ?
Des volonte des dieux incommode ministre,
ta voix nous est toujours d'un présage sinistre.
Tu dis que pour Chrysés mes injustes dédain
ont armé d'Apollon les redoutables mains.
Le ciel, par tant de morts, demande Chryséide,

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

d'un partage si doux veux-tu priver Atride ?
Car enfin à tes yeux, je ne m'en cache plus,
mes feux pour ma captive ont fondé mes refus :
je l'aime, et de ce bien mon ame trop jalouse,
déjà se partageoit entr'elle et mon épouse.
Cependant, s'il le faut, je la rends dès ce jour,
le salut de la Grece est mon premier amour.
jusqu'à quand, malheureux, est une expression un
peu trop dure ; le stile d'Homere me gagnoit sans que
j'y prisse garde, mais à cela près, il me semble que
j'ai corrigé Homere en plusieurs choses. Outre que je
supprime cette injure, *on n'a jamais vû de toi une
bonne action, ni entendu une bonne parole* : je
tempere de beaucoup dans Agamemnon la préférence
solemnelle de son esclave à son épouse. Il avouë sa
passion comme une foiblesse.
Je l'aime, et de ce bien mon ame trop jalouse,
déjà se partageoit entr'elle et mon épouse.

p245

Il ne justifie point ce goût par de mauvaises
raisons ; il sent l'excès coupable où il étoit déjà
parvenu, et enfin il prend le parti de le vaincre par
un intérêt plus grand et seul digne d'un roi.
Cependant, s'il le faut, je la rends dès ce jour ;
le salut de la Grece est mon premier amour.
Ce dernier vers est un sentiment héroïque et animé.
Ce n'est pas seulement une froide préférence du salut
de la Grece à sa perte : c'est la passion dominante
d'Agamemnon : et si tout le discours étoit aussi
raisonnable, je m'en applaudirois moi-même avec
confiance. Mais malgré mes précautions, il y reste
encore de la dureté et de l'indécence : on a raison
d'en être blessé ; et mes fidélitez pour Homere en
ces occasions, sont autant d'infidélitez que je fais
au bon sens. Je ressemble en cela à ce même
Agamemnon que je peins, qui se partageoit entre son
esclave et son épouse. Je me partage entre Homere et
la raison, au lieu que j'aurois dû, sans hésiter,
sacrifier toûjours l'un à l'autre.

p246

discours de Nestor.
après la querelle grossiere de deux rois, qui

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

fourniroit une infinité de pareilles remarques ;
après qu'Achille, par les conseils de Minerve, s'est
soulagé le coeur par des injures atroces.

*Nestor se leva, il étoit roi de Pilos, et le plus
éloquent de son siècle ; toutes les paroles qui
sortoient de sa bouche étoient plus douces que le
miel. Il avoit déjà vû passer deux âges d'hommes, et
il regnoit sur la troisième génération. Il parla en
ces termes, qui faisoient connoître sa grande
prudence.*

*ô quelle douleur pour la Grece, et quelle joye pour
Priam, pour ses enfans, et pour les troyens, s'ils
viennent à apprendre les dissensions de deux
hommes, qui sont au dessus de tous les autres grecs
par le courage et par la prudence ! Mais croyez-moi
tous deux, car vous êtes plus jeunes, et j'ai
fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux
que vous, et qui ne méprisoient pas mes conseils.
non, je n'ai jamais vû, et je ne verrai jamais de si
grands personnages que Pirithous, Drias, Cénéé,
Exadius,*

p247

polipheme égal aux dieux, Thésée fils d'égée,

*semblable aux immortels. Voilà les plus vaillans
hommes que la terre ait portez : mais s'ils étoient
vaillans, ils combattoient aussi contre des ennemis
très vaillans, contre des centaures des montagnes
dont la défaite leur a acquis un renom immortel.
c'est avec ces gens-là que j'ai vécu à ma première
sortie de Pilos, loin du Peloponèse ma patrie. Je
tâchois de les égaler selon mes forces ; et parmi
tous les hommes qui sont aujourd'hui, il n'y en a
pas un qui eût osé leur rien disputer. Cependant ;
quoique je fusse jeune, ces grands hommes écoutoient
mes conseils. Suivez leur exemple, car c'est le
meilleur parti. Vous Agamemnon, quoique le plus
puissant, n'enlevez point à Achille la fille que
les grecs lui ont donnée, et vous fils de Pelée, ne
vous attaquez point au roi ; car de tous les rois
qui ont porté le sceptre, et que Jupiter a élevé à
cette gloire, il n'y en a jamais eu de plus grand
que lui. Si vous avez plus de valeur, et si vous
êtes fils d'une déesse, il est plus puissant, parce
qu'il commande à plus de peuples. Fils d'Atrée,
apaisez votre colere, et je vais prier Achille de*

surmonter la sienne ; car il est

p248

le plus ferme rempart des grecs dans les sanglans combats.

ce discours de Nestor est-il, comme le dit Homere, une grande marque de sa prudence ? Voyons si ce miel qui coule de sa bouche est aussi doux et aussi fort qu'on le prétend ; car la douceur du miel, dit là-dessus Me D est une douceur fortifiante, et comme elle le remarque sur le témoignage exprès d'Hypocrate, le miel est plus fort que le vin même. *croyez-moi tous deux ; car vous êtes plus jeunes, et j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous. Non, je n'ai jamais vû, et je ne verrai jamais de si grands personnages que les Pirrithous, etc. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait portez.* ne semble-t-il pas que le bon Nestor insulte à ceux qu'il veut calmer. Il les avertit qu'ils sont très-petits à ses yeux ; il leur ôte même tout espoir d'obtenir un jour son admiration ; et devant qui prend-il ce ton si peu convenable à un conciliateur ? Devant les deux plus superbes hommes du monde, devant les grecs qui tenoient à injure qu'on les

p249

comparât à leurs peres, comme il arrive à Sténélius dans la suite. Comment Achille et Agamemnon pouvoient-ils digérer qu'on les mît si fort au dessous de quelques hommes qui vivoient quarante ans avant eux ? Et comment l'expérience de Nestor ne lui avoit-elle pas encore appris que toutes comparaisons sont odieuses. Il paroît bien que l'éloquence étoit encore au berceau du tems de ce bon vieillard ; et d'autant plus qu'après s'être évaporé en digressions inutiles il s'appesantit sur ses propres loüanges, et qu'enfin il conseille en maître : *suivez donc mes conseils, car c'est le meilleur parti ?* mais il péche encore plus dans la conclusion de l'accommodement. Il dit d'Agamemnon qu'il est le plus puissant, et d'Achille qu'il est le plus vaillant. Jamais compensation ne fut plus désobligeante. On peut bien dire honnêtement à un homme qu'un autre est plus

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

puissant que lui ; parce que la puissance est un avantage extérieur qui ne touche pas au mérite personnel ; mais on ne sauroit dire sans injure, et sur tout à un roi, qu'un autre est plus

p250

vaillant que lui ; parce que la valeur est un devoir de héros dont il se doit piquer, et sur lequel il lui seroit honteux de le céder à quelqu'autre. On pourroit excuser Homere, en disant que par plus vaillant, il n'entend autre chose que *plus fort*, excuse inutile pour Me D qui dit expressément, *si vous avez plus de valeur*. Mais s'il ne veut dire que *plus fort*, ce seroit là pour Achille une loüange de bien vil prix, et indigne d'un grand homme. Il est vrai pourtant que la force du corps étoit un mérite considerable du tems d'Homere ; c'étoit une qualité absolument essentielle aux héros. Ne l'étoit pas alors qui vouloit, et c'est de cela même que je tire une preuve de la grossiereté du siècle ; c'étoit mesurer les hommes sur le pied des bêtes feroces : que pouvoit-ce être que la morale d'un tems où l'on n'avoit pas encore compris que l'homme n'est grand que par les qualitez de l'ame ? Il faut voir à présent si mon imitation est plus raisonnable : Me D en seroit bien étonnée ; car elle dit que *Nestor tout vieil qu'il est, a une noblesse d'expressions et*

p251

une vivacité que le poëte françois tout jeune qu'il est, n'a ni sentie ni imitée. Qu'elle me permette de remarquer que cette comparaison n'est qu'un badinage : elle devoit songer que Nestor est Homere même, et que le vieillard qui n'est qu'un personnage d'imagination, peut avoir toute la vivacité qu'il a plû au poëte grec, qui étoit jeune, de lui donner. Atride dans son coeur frémit de cette audace ; quand l'éloquent Nestor qui les voit s'animer, vénérable orateur, tâche de les calmer : lui, qui depuis les jours que la Parque lui file, a vû naître trois fois un nouveau peuple à Pile, et qui roi du troisième élevé sous ses yeux, commande à des sujets dont il vit les ayeux.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Dans quels transports, dit-il, faut il que je vous
voye ?
Quel désespoir pour nous ! Quel triomphe pour Troye !
Si ce bruit se répand, vôtre désunion
va, contre vos exploits, rassurer Iliion.
Laissez à la raison calmer la violence,
et respectez en moi l'âge et l'expérience.
Craignez-vous d'imiter, en suivant mes conseils,
ceux qui doivent servir d'exemple à vos pareils ?
Pirithous, Driante, Exadie et Cénéé,
le divin Poliphème et l'héritier d'égée ?
Jamais leur bras vengeur s'arma-t-il vainement ?
Quel monstre dans leurs jours nâquit impunément ?
Loin de Pile, à leur voix, je cherchai les allarmes ;

p252

je vins à leurs travaux associer mes armes,
cent fois, j'ai vû près d'eux le péril sans effroi ;
une part de leur gloire a rejalli sur moi.
Ils ont de mes conseils éprouvé l'assistance ;
et depuis, un long âge a meuri ma prudence.
Croyez-en donc Nestor, ou plutôt la raison ;
elle asservit Achille au rang d'Agamemnon :
mais sans autoriser que le puissant Atride,
aille au mépris des grecs lui ravir Cryséide ;
l'un et l'autre ont ici d'inviolables droits ;
l'un est le fils des dieux, l'autre est le chef des
rois.
Ainsi, tu dois, Atride, en regnant sur toi-même,
justifier les grecs de ton pouvoir suprême ;
et nous verrons Achille ardent à t'imiter,
nous confirmer l'appui qu'il vouloit nous ôter.
N'y a-t-il pas d'abord quelque adresse dans ce tour.
Si ce bruit se répand, vôtre desunion
va, contre vos exploits, rassurer Iliion.
C'est ainsi que Nestor tâche à gagner le coeur de
ceux qu'il conseille. Il leur rappelle leurs exploits,
et les anime à ne les pas rendre inutiles par leur
division. Il est vrai qu'Homère leur parle aussi de
courage et de prudence ; mais je mets les actions à la
place des qualitez, ce qui me paroît un peu plus
flatteur ; car ce sont toujours les faits qui loüent
le mieux.

p253

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Craindrez-vous d'imiter, en suivant mes conseils,
ceux qui doivent servir d'exemple à vos pareils ?
Ce tour me paroît bien différent de celui d'Homere.
L'un est une insulte, l'autre est un éloge. Il égale
Agamemnon et Achille aux anciens héros, et il anime
d'autant plus leur émulation.
Et depuis, un long âge a meuri ma prudence.
Nestor ne donne là sa prudence que comme un fruit de
la vieillesse : supériorité qui n'humilie personne,
parce que chacun peut se flatter de l'acquérir à son
tour ; et ce n'est qu'ainsi qu'il est honnête ou du
moins permis de se louer.
L'un et l'autre ont ici d'inviolables droits :
l'un est le fils des dieux, l'autre est le chef des
rois.
Voilà Agamemnon et Achille élevez tous deux, mais
ils ne le sont point aux dépens l'un de l'autre. L'un
a l'avantage de la naissance, l'autre celui de la
puissance ; deux avantages extérieurs qui demandent
chacun leur considération particulière. Enfin il y a
satisfaction pour

p254

les deux héros ; au lieu qu'il n'y en a point, si on
leur dit comme Homere, que l'un a plus de valeur que
l'autre. Cela me paroît si évident, que je ne doute
pas que Me D même n'en convienne.
Il semble cependant qu'elle a pris son parti, et
qu'elle est déterminée comme Nestor à admirer
toujours les anciens, et à n'admirer qu'eux : on
pourroit dire de cette illustre sçavante, en la
comparant à ce sage vieillard, qu'elle a vû trois
générations dans les lettres, les grecs, les latins,
et les auteurs de nos jours ; et qu'elle voudroit
regner sur la troisième, parce qu'elle a vécû, pour
ainsi dire, avec les deux autres. Elle dit à tout son
siècle dans les causes de la corruption du goût : j'ai
fréquenté des hommes qui valoient mieux que vous :
non je n'ai jamais vû et je ne verrai jamais de si
grands personnages qu'Homere, Aristophane, Sophocle,
Anacréon, Terence, etc. Voilà les plus grands poètes
que la terre ait portez ; vous n'êtes que des pigmées
auprès de ces géants. Suivez donc mes leçons, car
c'est le meilleur parti. Mais j'ai grand peur que ce

discours n'ait

p255

pas plus d'effet que celui de Nestor, qui tout

éloquent qu'il étoit, n'empêcha pas les malheurs des grecs.

de ma maniere d'imiter Homere dans les huit derniers livres.

c'est dans ces livres que je donne occasion aux grandes douleurs de Me D. Les retranchemens considérables et les changemens hardis que j'y fais lui paroissent impardonnables. Elle s'écrie que *je mutile impitoyablement Homere ; qu'elle ne peut le voir sans pitié, sans indignation, et sans courir à son secours* . Le nom de fol orgueil ne lui suffit pas pour qualifier mon crime : elle déclare qu'elle ne sauroit lui trouver de nom. *il étrangle*, dit-elle avec saisissement, *dans un seul de ses livres six livres entiers d'Homere ; et quels livres ! Il réduit l'un en huit vers, l'autre en seize, l'autre en cinquante ; enfin quatre livres admirables, et où tout est précieux, en cent vingt-quatre vers ; et quels vers !* cela est vrai, le calcul est exact, et voilà précisément mon crime. Me D en est dans une aussi grande agitation qu'Agamemnon

p256

quand il voyoit moissonner ses troupes par Hector, et que *les larmes couloient de ses yeux comme deux sources abondantes qui se précipitent du haut d'une montagne* . Je suis fâché de la voir dans cet état ; et si sa douleur est sincere, je lui en demande pardon, quoique je n'en sois que la cause innocente. Mais je la prie de faire attention pour se soulager, que je ne me suis point engagé à imiter tout Homere, que j'ai prétendu seulement choisir dans l'iliade, ce qui m'en paroissoit ou plus pathétique, ou plus essentiel à l'action ; et qu'ainsi quand ce que j'ai supprimé seroit beau, il suffiroit que ce que j'ai choisi ne le fût pas moins, pour me mettre à couvert de tout reproche.

Voyons cependant à quoi se réduisent mes retranchemens ; aux répétitions, qui en y comprenant les formules, ne font guères moins de la sixième partie de l'iliade ; je m'en rapporte à l'exactitude

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

de Me D si elle veut bien se divertir à en faire le calcul : aux harangues des combattans, qui outre le défaut de vrai-semblance, rentrent souvent encore dans le genre de répétitions : aux

p257

descriptions anatomiques des blessures, qui occupent quelquefois cinq ou six pages : à dire séchement, ce héros blessa un tel à tel endroit ; l'autre à tel autre : enfin à des épisodes qui roulent sur des personnages subalternes, et qui font perdre trop long-temps de vûë ceux à qui l'on s'intéresse. J'avouë que ce sont là des beautez que je n'ai *ni imitées ni senties* ; mais il me paroît que mon dégoût est le goût général ; et si c'est là ce que Me D appelle corruption du goût, elle a raison d'en accuser tout son siècle.

Je n'ai point fait de retranchement qui ne me coûte de la part de Me D une mercuriale un peu vive. *après ceci*, dit-elle sur la fin du premier livre, *M De La Motte supprime quatre-vingt ou cent vers, avec moins de regret qu'il n'en auroit à supprimer le moindre des siens, et cela nous donne une belle idée du goût qu'il a pour la poësie.* je les ai traduits ces quatre-vingt ou cent vers ; ils sont imprimez dans la première édition de mon premier livre, et je ne les ai retranchez dans la suite, qu'afin de ne pas rendre ce livre plus long que les autres, sans nécessité. Me D se

p258

souviendra donc, s'il lui plaît, que je ne suis pas aussi amoureux de mes vers qu'elle le dit : que je les retranche volontiers, quoique je les croye bons, quand l'intérêt de tout l'ouvrage le demande : et j'en ai bien supprimé d'autres dans les endroits mêmes où l'on m'accuse quelquefois avec raison de trancher trop court, parce que j'ai craint d'interrompre des actions vives, par des détails qui ne me paroisoient pas intéressans. Je sens bien que cette impatience de rapprocher les choses vives, a produit en quelques endroits des liaisons trop brusques ; mais du moins n'en doit-on pas accuser ma complaisance pour mes vers, puisque j'en ai sacrifié pour cela de tout

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

faits, et où rien ne me blesse que le défaut de passion.

Me D regrette outre cela, des images, des comparaisons, des sentences, des histoires, des généalogies ; que ne regrette-t-elle pas ? J'ai déjà déclaré qu'il y a des beautés dans l'Iliade que je n'ai pu employer, parce qu'elles tiennent à des choses qui n'entroient pas dans mon plan. Ainsi l'on auroit tort

p259

d'imputer tous mes retranchemens à mépris pour Homère ; j'avois regret quelquefois à ce que je ne pouvois traiter : mais si j'avois à justifier mon audace par le vice des choses que j'ai supprimées, je choisirois volontiers les exemples que Me D cite pour preuves incontestables de mon mauvais goût.

des images.

je choisirois par exemple, l'image du commencement du Xe livre que Me D regarde comme la plus sublime qu'on puisse imaginer, jusques-là qu'elle ne comprend pas comment j'ai pu me résoudre à la passer ; Agamemnon y est comparé à Jupiter. *comme lorsque le maître du tonnerre se prépare à inonder la terre d'un déluge de pluie, ou à la couvrir de gresle, ou de morceaux de neige qui la dérobent aux yeux des mortels, ou qu'il est prêt à souffler les guerres funestes ; on voit les éclairs se suivre sans relâche et traverser les airs. Les soupirs qu'Agamemnon pousoit sans cesse du fond de son cœur se suivoient de même, et il étoit dans une continuelle*

p260

agitation. quelle magnificence et quelle sublimité dans cette image ! Se récrie Me D et comme si elle sentoit qu'une exclamation ne prouve rien ; elle ajoute : *c'est ce qui a fait dire aux anciens qu'aucun poète n'a mieux su qu'Homère égaler par la grandeur de ses idées la majesté des plus grands sujets* . Cela ne prouve pas plus que le point d'exclamation ; il falloit dire en quoi cette image est sublime. Pour moi, n'en déplaise aux anciens, je tâcherai de faire voir en quoi elle est

défectueuse.

Il est juste d'abord de faire honneur à Me D de sa générosité pour Homère ; elle embellit cette image autant qu'elle peut, et il ne tient pas à elle qu'elle ne devienne magnifique. Homère dit simplement : comme quand le mari de Junon la bien coëffée, fait briller les éclairs préparant une grande pluie, ou la grêle ou la neige qui blanchit quelquefois les campagnes, ou qu'il ouvre la grande bouche de la cruelle guerre ; ainsi Agamemnon soupéroit, etc. Me D fait ici une grande dépense des plus beaux mots.
le maître du tonnerre, au lieu, du mari de

p261

Junon la bien coëffée, se prépare à inonder la terre d'un déluge de pluie, au lieu de préparant une grande pluie, la couvrir de grêle : il faut avoüer que là Me D a manqué son coup ; couvrir la terre de grêle est une expression trop foible : ou de monceaux de neige qui la dérobent aux yeux des mortels, au lieu de la neige qui blanchit quelquefois les campagnes. On voit les éclairs se suivre sans relâche et traverser les airs, au lieu de on voit les éclairs, etc. malgré toute la magnificence que Me D prête à cette image négligée d'Homère, elle est encore vicieuse en bien des choses. Premièrement, elle est très-malheureusement appliquée ; car excepté la fréquence des soupirs qui peuvent être comparez à celle des éclairs, quel rapport peut-il y avoir de Jupiter foudroyant, avec Agamemnon découragé ? Des éclairs dont le ciel étincelle, avec les soupirs timides d'un roi qui s'est privé de son plus ferme appui, et qui tremble pour le succès d'un combat qu'il va livrer sans Achille ? Quel rapport enfin de la pluie et de la neige, avec ce qu'Agamemnon médite ? Me D nous le dira, si

p262

quelque commentateur l'a dit avant elle ; car elle ne hazarde rien sans un bon témoignage.

En second lieu, l'image en elle-même est très-confuse. Qu'est-ce que ce mélange de pluie, de grêle, de neige, d'éclairs et de combats ; tout cela ne fait qu'une union monstrueuse semblable à cette image bizarre

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

qu'Horace condamne à la tête de son art poétique, pour en donner les premiers élémens.

Un poète croit d'ordinaire avoir fait une belle image, quand il a assemblé une suite d'expressions pompeuses ; mais souvent avec toutes ces belles couleurs, il n'a rien peint ; et l'imagination perd dans la foule des mots, le véritable objet qu'il lui présente.

Il y a, ce me semble, trois conditions essentielles à une image ; la netteté, l'unité et la force. La netteté consiste à choisir des objets aisez à imaginer et à ranger dans leur ordre, de sorte que le lecteur croye voir ce qu'on lui dit. L'unité consiste à ne choisir que des circonstances qui concourent au même effet, à ne pas sortir un seul moment

p263

du genre de l'image, à n'y rien mêler que de gracieux, de grand ou de terrible, selon que le fonds le demande. La force consiste à ne rien employer d'inutile, à choisir entre ce qui convient, ce qui convient le mieux, et à observer même dans son choix, une gradation qui fortifie toujours l'impression dominante. Il me semble que ces trois conditions manquent à l'image d'Homere, même dans Me D qui la corrige beaucoup.

des comparaisons.

quoique j'aye supprimé bien des comparaisons d'Homere, je pourrois dire en un sens que je les ai employées toutes. Le fonds n'en est pas vaste dans l'iliade ; le poète répète souvent les mêmes à quelque différence près, et je n'ai pas cru devoir me charger d'une abondance si pauvre. Mais quand les comparaisons d'Homere seroient suffisamment variées, on pourroit encore lui reprocher cette intempérance d'imagination qui les accumule sans besoin, et ce défaut

p264

de justesse qui lui fait comparer les objets par où ils ne sont pas comparables.

J'ai usé plus sobrement des comparaisons ; et par exemple, à la fin du second livre, je n'en ai pris qu'une, de près d'une douzaine qu'Homere entasse sans discrétion l'une sur l'autre. L'embrasement d'une

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

forêt sur le sommet d'une montagne, les troupes nombreuses d'oyes sauvages, de gruës, ou de cignes : les feuilles et les fleurs du printemps, les légions de mouches qui volent autour d'une bergerie ; les pasteurs des grands troupeaux de chèvres ; et enfin la tête de Jupiter, les reins de Mars et la poitrine de Neptune : tout cela fait un assemblage confus que Me D appelle la grande poésie, et qui ne m'a paru que le fruit d'une imagination peu maîtresse d'elle-même. Une comparaison, dit-on, pour l'éclat des armes, une autre pour le mouvement des troupes, celle-ci pour leur nombre, celle-là pour leur ardeur à combattre, une autre pour leur obéissance. Quelle fécondité, quelle adresse ! S'écrie Me D. Non, la fécondité judicieuse, la véritable adresse auroit été de rassembler

p265

toutes ces circonstances dans un seul objet de comparaison. C'est en cela que consiste le grand art. Mais alors il faut du tems et de la réflexion ; il faut quelquefois tâter cent images avant que d'en trouver une seule qui fournisse les rapports nécessaires. Homere n'y faisoit pas tant de façons, il paroît par tout amoureux du plus aisé, et il prenoit apparemment le fort et le foible de son imagination, selon qu'il se présentoit successivement. Pour moi je m'en suis tenu à la circonstance importante, à l'ardeur que Minerve venoit de rendre aux grecs pour la guerre. Des cignes du caistre on voit les bataillons à flots tumultueux inonder les sillons de cent battemens d'aîle, ils expriment leur joye ; et frappent l'air de cris que l'écho leur renvoye, sur les bords du Scamandre, ainsi les argiens poussent cent cris rendus par les échos troyens. L'éclat des armes, le nombre, l'obéissance se supposent aisément, et il étoit question principalement du courage des grecs enflammé tout à coup par Minerve.

p266

Ce défaut de choix dans Homere se sent encore mieux dans les comparaisons qui manquent de ressemblance. Il n'y en a gueres qui ne péchent de ce côté-là. En

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

voici un exemple, je ne choisis pas, c'est le premier qui s'offre. *Diomedé tombe ensuite sur Echemon et Chromius, enfans de Priam, et qui étoient tous deux sur un même char ; comme un lion se jette avec impétuosité sur un troupeau de boeufs qui paissent dans une forêt et déchire ce qui se rencontre devant lui, soit taureau, soit genisse.* quelle ressemblance y a-t-il de deux guerriers sur un même char, et qui combattent, à un troupeau de boeufs qui paissent dans une forêt.

On voit bien que la fureur de Diomedé rappelle à Homère l'idée d'un lion ; mais quand il tient le lion, il ne songe plus à Diomedé, il va comme sa nouvelle idée le meine sans s'embarrasser de la marier comme il faut avec celle qui l'a fait naître.

Cependant en tout tems et en tout pays, le but d'une comparaison est de donner une idée vive d'une chose, par les rapports qu'elle a avec d'autres. Moins un poète saisit ces rapports,

p267

plus il s'éloigne de son dessein, et plus le lecteur

se détache d'un auteur qui l'égare.

Je ne crois donc pas avoir rien fait perdre à Homère en retranchant ces comparaisons, ou trop semblables entr'elles, ou peu exactes en elles-mêmes, et en les réduisant quelquefois à de simples similitudes, comme dans cet endroit,

ainsi qu'un tourbillon Patrocle les dévance.

Il me semble que dans les narrations vives, il ne faudroit que de ces comparaisons rapides qui se confondent avec l'action même, et qui peignent, pour ainsi dire, chemin faisant.

des sentences.

pour ne rien répéter ici de ce que j'ai déjà dit des sentences ; car je ne crois pas raisonnable de réimprimer de vieilles pensées sous de nouveaux titres, je me borne à une seule remarque. C'est qu'il ne faut mettre que rarement des sentences dans la bouche d'un personnage passionné.

p268

Tout doit prendre en lui la forme de sentiment jusqu'aux réflexions mêmes. Ce n'est pas à lui à réduire en maxime ce qu'il sent ; c'est au lecteur à

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

en tirer ce fruit, s'il s'en avise. Nos tragiques tomboient autrefois dans ce défaut, ils refroidissoient leur plus grand pathétique par ces maximes étenduës et rêvées que la passion désavouë ; et depuis, l'opera s'est emparé de ce défaut par droit de bienséance, pour se ménager des airs qui pussent se détacher et courir le monde ; ce qui faisoit dire à M Despreaux que les héros d'opera étoient plutôt des parleurs d'amour que des amoureux. Racine n'en a pas usé de même.

Je connois peu l'amour, mais j'ose te répondre qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre. Il envelope la maxime sous un sentiment direct ; ce qui sans rien faire perdre au lecteur de la vérité générale, à l'air plus naturel et plus animé. C'est dans ce principe que j'ai retranché bien des sentences des discours de

p269

l'iliade. Et Me D prétend que j'en ai ôté par-là toute la morale ; mais il me semble qu'elle se trompe. La morale d'un poëme ne consiste pas dans ces maximes semées au hazard dans l'ouvrage, et souvent contradictoires entr'elles. Elle consiste dans les actions et dans les sentimens des personnages qu'on donne pour modelles, dans les jugemens que le poëte paroît en porter, dans les couleurs odieuses dont il peint le vice, et dans les traits respectables qu'il donne à la vertu. Qu'importe qu'une sentence condamne la perfidie, si ensuite Minerve, la sagesse même, en inspire une des plus noires ; qu'importe qu'une sentence recommande la modestie, si Nestor le plus sage des hommes se louë à tout moment sans pudeur et sans retenuë.

Un poëme dépourvû de sentences pourroit être très-moral, s'il y regnoit une idée constante et uniforme de la vertu et du vice, et si tout y étoit peint de maniere à inspirer de l'amour pour l'une et de l'horreur pour l'autre.

Et au contraire, un poëme plein de sentences, pourroit être très contraire

p270

à la morale, s'il n'y avoit que des idées fausses et

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

incertaines sur les actions et les sentimens des hommes, et si les dieux et les héros admirez par le poëte, y donnoient à l'envi, de mauvais exemples. Voilà, si je ne me trompe, le vrai caractere de l'iliade, beaucoup de sentences et peu de morale. C'est pourquoi j'ai bien plus songé à corriger les actions, et à en porter de bons jugemens, qu'à conserver des sentences ou triviales ou mal placées ; et afin que les injustices mêmes des dieux perdissent leur autorité, j'ai dit d'eux dans le conseil qu'ils tiennent au ive livre.

Ils regardoient de-là le sort douteux de Troye, avec des sentimens de douleur ou de joye ; car malgré leur pouvoir, l'encens et les autels, ils sont des passions les joiüets immortels.

des discours et des sentimens.

les discours sont une partie du poëme aussi considérable que les actions. C'est-là que se déploient les caracteres, et que se développent les sentimens. La bonté des sentimens consiste dans une double

p271

convenance, avec la situation présente et avec le caractere établi : la bonté des discours consiste dans un ordre conforme aux intérêts et à la passion du personnage, dans un ordre qui conserve, pour ainsi dire, la généalogie naturelle des pensées, et qui outre cela, de tous les arrangemens possibles d'un discours, présente le plus propre à faire croître le plaisir et l'émotion dans l'esprit du lecteur. J'ai suivi ces principes, autant que je l'ai pô, dans mon imitation d'Homere, et j'en vais donner pour exemple un des plus fameux morceaux de l'iliade ; l'adieu d'Hector et d'Andromaque.

Quand Hector est entré dans Troye, il va chercher Andromaque, et la demande à ses femmes. *dites-moi la vérité, Andromaque aux beaux bras, est-elle allée chez ses belles soeurs, ou dans le temple, où les dames troyennes appaisent le couroux de Minerve ?* l'intendante lui répond : *puisque vous nous commandez de dire la vérité, Andromaque aux beaux bras n'est allée ni chez les princesses ses belles soeurs, ni dans le temple où les dames troyennes appaisent le courroux de Minerve, elle*

est allée

p272

sur la haute tour d'Ilion. je remarque en passant cette réponse de l'intendante, qui n'est qu'une répétition ridicule des paroles d'Hector, outre que le début en est insensé ; *puisque vous nous commandez de dire la vérité* ; ne semble-t-il pas qu'on lui arrache un grand secret ? Et ce secret est de dire où sa maîtresse est allée, après avoir averti exactement des lieux où elle n'est pas. En vérité ces petites choses, si l'on y fait attention, sont un grand préjugé contre Homère : et en effet les mêmes négligences sont semées par tout, et les discours les plus importans sont souvent chargés de circonstances aussi inutiles et aussi peu raisonnables que cette réponse de l'intendante d'Andromaque.

Mais passons aux discours mêmes d'Hector et d'Andromaque. J'y remarque que cette princesse au milieu des plaintes touchantes qu'elle fait à son époux, rappelle les malheurs de sa famille d'un ton beaucoup trop historique. *je n'ai plus ni pere ni mere. Sous le fer terrible d'Achille, j'ai vû tomber le roy mon pere, j'ai vû la ville des ciliciens la superbe Thebes en proye à ses soldats ; j'ai vû cet*

p273

impitoyable ennemi faire de nos plus vaillans hommes un horrible carnage, après avoir abbattu mon pere. il n'eut pourtant pas la dureté de le dépouïller ; malgré sa fureur, il respecta encore sa valeur et son courage, et sur un bucher honorable, il le fit brûler avec toutes ses armes, et lui éleva un tombeau que les nymphes des montagnes, filles du puissant Jupiter, ont environné d'arbres touffus. J'avois sept freres qui dans un même jour descendirent tous dans le royaume sombre de Pluton. Achille les attaqua dans les pâturages où ils gardoient les troupeaux, et leur ôta la vie. La reine ma mere que les flammes et le fer avoient épargnée, fut emmenée captive dans ce camp avec le butin. Long tems après, Achille la remit en liberté pour une grosse rançon : mais elle ne fut pas plutôt de retour dans

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

son palais, que Diane décocha sur elle ses fleches mortelles. Mon cher Hector vous me tenez lieu de pere, de mere et de freres.

ce dernier sentiment est certainement très-beau, et je conviens même avec plaisir qu'Homere en a quelques uns de ce genre. Mais falloit-il pour en venir là, descendre à un détail circonstancié aux

p274

dépens de la passion présente, et qu'Hector devoit avoir entendu mille et mille fois ; ne suffisoit-il pas à Andromaque de rappeler la mort de son pere, sans décrire le tombeau qu'Achille lui fit élever, et que les nymphes ornerent d'arbres touffus ? Ne lui suffisoit-il pas de rappeler la mort de ses freres, sans s'amuser aux pâturages où ils gardoient les troupeaux ? De parler de la captivité de sa mere, sans faire mention du butin ? C'en étoit assez sans doute pour Andromaque, qui ne devoit rien dire d'étranger à sa douleur ; mais Homere se mêle indiscretement avec elle, et il veut décrire à quelque prix que ce puisse être.

Voici comme j'ai réduit toute cette histoire.

J'ai perdu dès long-temps ceux dont je tiens la vie ;
dans Thebes, à mon pere Achille l'a ravie :
en vain lui rendit-il les funebres honneurs ;
sa superbe pitié n'essuya point mes pleurs,
mes sept freres sont morts de ses traits
sanguinaires ;
et ma mere a servi l'assassin de mes freres.
Il me semble que ce qui interesse, ce qui doit être
present alors à Andromaque, et ce qu'elle peut
redire à Hector

p275

est conservé dans ces vers. Homere fait raconter ces malheurs, d'un stile de relation, comme si Andromaque les apprenoit à Hector pour la premiere fois ; et moi je les lui fais pleurer comme des malheurs dont son époux est instruit aussi-bien qu'elle. Ce tour même en vain lui rendit-il les funebres honneurs ; sa superbe pitié n'essuya point mes pleurs. Ce tour conserve la douleur d'Andromaque dans toute

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

sa force ; sentiment essentiel à ce discours, au lieu que le tour d'Homere l'affoiblit.
à l'égard du dernier trait, je me flatte d'en avoir conservé la beauté, si je ne l'ai même embelli.
J'oubliois mes malheurs auprès de mon époux : tout ce que j'ai perdu me reste encor en vous ; s'il faut que vôtre mort réveille mes miseres, je vais reperdre en vous mes parens et mes freres.
Ce mot de reperdre me paroît très-vif, et je n'en sache pas de plus propre à exprimer qu'Hector tenoit lieu de tout à Andromaque. Qu'on me pardonne, si je me louë un peu, j'y suis forcé pour ma justification ; et de l'aveu de Me D

p276

même, c'est un des cas où Plutarque dispense de la modestie.
Suivons Homere. Hector orné d'un grand casque répondit ainsi à sa femme : *ma chere Andromaque, je ne suis pas moins sensible que vous à vos allarmes ; mais je crains trop les reproches que les troyens et les troyennes qui portent des robes à longue queue, me feroient, si je me tenois éloigné du combat comme un lâche.*
on voit en passant un exemple de ces épithetes inutiles que chaque nom traîne après soi dans l'iliade, et que je comparerois volontiers aux longues queueës des troyennes. Mais sans m'arrêter-là, qui ne sent que la crainte du reproche des troyens n'est pas le premier sentiment qui convienne à Hector, pour le résoudre à aller rejoindre ses troupes qui l'attendent. Il faut que ce soit la gloire et le devoir qui l'animent, et non pas la crainte du reproche, qui lui fassent surmonter sa foiblesse. Cela seroit bon pour exciter un lâche ; mais une ame héroïque est entraînée par des motifs plus nobles. Je crois avoir prêté à Hector des sentimens plus convenables, dans ces vers.

p277

De vos pleurs, dit Hector, que je me sens toucher !
Mais enfin, je n'ai point appris à me cacher.
Quand la gloire commande, en vain la mort menace ;
et le lieu du peril est ma plus chere place :
tel que je fus toûjours, tel je veux être encor ;

Troye, avant mon trepas, ne perdra point Hector.
Me D appelle cela des pointes, *ausquelles cependant à la honte du siècle, des sçavans ont donné de si grands éloges*. Pour moi j'appelle cela des sentimens, exprimez ce me semble, avec quelque délicatesse ; et je ne crois pas le siècle deshonoré pour leur avoir donné quelque approbation.
je sçai qu'un jour viendra, dit Hector en continuant, *que la sacrée ville de Troye périra avec son roy et tout son peuple*. et là-dessus il peint la captivité d'Andromaque, comme un malheur inévitable, avec les couleurs les plus desesperantes. Voila de belles choses à dire à Andromaque pour sa consolation. En vérité Hector prend bien mal son tems pour être prophete. Quand il l'auroit été de profession, il auroit dû se dispenser de l'être dans les circonstances présentes ; mais il prie encore aussi mal qu'il prophetise

p278

mal à propos. Il ne demande pas que sa femme soit délivrée de tant de maux ; il demande seulement de mourir avant que d'entendre ses cris, et de voir les violences qu'elle doit éprouver.
Me D releve l'adresse d'Homere à dire seulement, *un jour viendra*, sans fixer ce jour, afin de ne pas désesperer Andromaque ; mais n'étoit-il pas encore plus important de supprimer, *je sçai*, qui est le mot décisif ? Elle paroît en même tems sentir la faute et ne la pas sentir, elle dit le pour et le contre, privilege des commentateurs, dont il lui sieroit bien de ne pas user.
Pour moi j'ai ôté sans scrupule à Hector ce don de prophetie dont il s'étoit bien passé jusques-là. Il se contente de dire,
peut-être qu'Ilion n'est pas loin de tomber, etc.
Ce n'est plus qu'une crainte tendre des malheurs de sa famille et de la captivité d'Andromaque, et de plus il prie les dieux de détourner ces maux.
Dieux sauvez Andromaque, et qu'Hector seul périsse.

p279

Dans tous ces endroits je n'ai point corrigé Homere, par un dessein déterminé de le corriger ; je ne l'ai

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

fait que par sentiment, et à mesure que l'indiscrétion et le peu de convenance de ses discours me blessaient. Je me demandois raison de mes répugnances, et les raisons que je m'en rendois m'indiquoient les corrections nécessaires pour ne pas blesser les autres. Je me repens bien de n'avoir pas été encore plus docile à cet instinct naturel qui m'avertissoit des fautes. J'aurois rendu, par exemple, cet adieu d'Hector et d'Andromaque plus touchant qu'il ne l'est encore, en corrigeant l'imprudence d'Hector à rentrer dans Troye pendant le combat. J'aurois dû le faire blesser par Diomedé ; on l'auroit porté comme mourant dans Ilium ; et après avoir repris ses esprits, il auroit voulu retourner au combat. Cette circonstance auroit donné lieu aux sentimens les plus pathétiques ; les plaintes d'Andromaque en auroient été mieux fondées, le courage d'Hector en auroit eû plus d'éclat, et peut-être que Me D auroit eu encore à reprocher aux sçavans

p280

de nouveaux éloges de mes hardiesses. Me D trouve encore mauvais que je fasse sourire et pleurer Hector en même tems, lorsqu' Astianax effrayé du terrible pennache de son pere, se refuse à ses embrassemens. Si elle avoit traduit l'énéide, elle se garderoit bien de condamner ainsi les pleurs d'un héros ; mais ne suffit-il pas pour leur faire grace qu'elle ait traduit l'iliade ? Et puisqu' Achille même pleure en se plaignant à sa mere de l'injustice d'Agamemnon, Hector ne peut-il pas pleurer : en prévoyant vivement comme il fait les malheurs prochains de sa famille, et la captivité affreuse de sa femme. Mais l'enfant effrayé du casque et de l'aigrette, au sein de sa nourrice, en criant se rejette. Hector sourit de voir ses naïves frayeurs, et ce tendre souris n'interrompt point ses pleurs. Cette image me paroît tout à-fait tendre et naturelle, et si je ne me trompe, ce souris mêlé de pleurs ; est mieux placé là que dans Andromaque, lorsqu'Hector lui rend son fils, parce qu'il n'y a pas alors matiere à sourire, et que le moment

p281

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

est très-douloureux ; au lieu que la douleur enfantine d'Astianax doit exciter ce mouvement dans Hector, sans pourtant interrompre la douleur dont il vient de se pénétrer lui-même.

Enfin je crois avoir fini ce morceau d'une manière plus noble qu'Homère.

C'est trop, s'écrie Hector, c'est trop nous attendre ;

adieu chère Andromaque, il faut vous secourir ;

adieu, je vais tenter la fortune des armes ;

qu'un généreux espoir dissipe vos allarmes.

Mais, pour vous consoler, c'est assez de savoir que vivant ou mourant, Hector fait son devoir.

Homère dit ; princesse trop généreuse, ne vous

affligez point avec tant d'excès. Il n'y a point

d'ennemi qui puisse me précipiter dans le tombeau,

avant le jour fatal marqué par la destinée, et point

d'homme vaillant ou lâche qui puisse éviter son sort :

tout est réglé dès le premier moment que nous venons à

la lumière. Mais retournez chez vous, reprenez vos

occupations ordinaires, vos toiles, vos fuseaux, vos

laines, et distribuez à vos femmes leur ouvrage, etc.

Il y a là un air trop sententieux, et de plus, une

petite énumération qui ne convient

p282

point du tout dans un moment si pathétique. Me D dit

qu'Homère veut faire entendre que la quenouille seule convient aux femmes, et elle craint, dit-elle, que sur sa témérité de traduire Homère, on ne la renvoie elle-même à ses fuseaux.

Non, madame, le public réclame contre votre modestie,

il vous invite, avec reconnaissance des travaux

passés, à l'enrichir toujours des dépouilles

anciennes. Laissez la quenouille aux femmes, vous êtes

née pour des occupations plus grandes. Donnez-nous

encore l'odysée et beaucoup d'autres ouvrages, s'il

est possible ; joignez-y des notes sçavantes pour

éclaircir les faits et les usages ; rendez-nous présents

les auteurs les plus reculés ; mais en vous contentant

des loüanges dûes à votre érudition, permettez-nous de

rendre une justice exacte aux originaux que vous

choisirez ; permettez-nous de profiter également de

leurs beautés et de leurs fautes ; donnez-nous lieu à

les apprécier ce qu'ils valent ; aidez-nous à secouer

le joug d'une admiration aveugle. Voilà l'utilité dont

vous

p283

devez être à vôtre siecle ; nous vous ferons honneur des fruits qu'on tirera de vos traductions : et s'il arrive que l'iliade et l'odissée tombent, parce que vous les aurez bien fait connoître, la postérité vous sera obligée de leur chute même.

Je ne dirai rien des changemens considérables. J'en ai rendu dans mon discours sur Homere, des raisons auxquelles il me paroît qu'on n'a pas répondu. Je me reproche seulement de n'en avoir pas fait davantage, et de n'avoir pas traité les quatre premiers livres comme les huit derniers : car il me semble aussi-bien qu'aux journalistes de Hollande, que je vaux mieux quand je marche seul, que quand je suis de près Homere ; parce que m'étant fait une matiere plus raisonnable ou plus pathétique ; il me falloit moins de génie pour la soûtenir, que pour en vaincre une vicieuse, à force d'adoucissements qui n'en couvrent jamais assez le fonds. J'oserai dire pourtant que ces corrections fréquentes, et qui reviennent à chaque ligne, font une critique très-suivie et très-détaillée de l'iliade. Si j'étois obligé

p284

d'exposer les raisons de chaque changement, je ferois de gros infolio, qui le disputeroient pour l'étendue aux eustates mêmes. Mais le lecteur, s'il s'en vouloit donner le plaisir, pourroit suppléer lui-même à ces gros volumes dont je lui fais grace ; il pourroit en comparant Homere avec mon imitation, chercher ce qui m'a pû blesser dans ce que je change, et ce qui m'a pû plaire dans la maniere dont je le change. Il inventeroit ainsi mes propres pensées, et il seroit éclairé d'autant plus agréablement, qu'il s'éclairceroit lui même. Je ne doute pas qu'il ne me condannât quelquefois : il sentiroit par exemple que j'ai changé mal-à-propos dans le discours d'Achille, l'ironie qu'il fait sur les retranchemens et les tours qu'Agamemnon a fait élever depuis son absence. J'ai mis sans y penser, le lâche devoit-il mandier mon secours ?

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

N'a-t-il pas fait sans moi ses fossez et ses tours ?
Ce mot de *lâche* ôte tout le sel de la pensée
d'Achille, et j'avouë franchement que c'est une bonne
faute. On sentiroit encore d'autres choses que je n'ai
pas

p285

senties ; mais je ne demande qu'à être jugé
équitablement. Je veux bien avoir tort où je l'ai,
comme je suis bien aise d'être approuvé où je le
mérite.

Il ne me reste plus qu'à parler de la versification :
mais outre qu'il ne me siéroit pas de justifier mon
poëme, vers à vers, et de relever moi-même les beautez
que j'y sentirois, je veux encore abreger avec Me D
une dispute qui fait toujours quelque violence à
l'estime sincere et à l'extrême consideration que j'ai
pour elle.

Il s'offre une maniere bien courte, et neanmoins bien
solide de lui répondre. C'est de recueillir ici
quelques-uns de mes vers qu'elle me reproche, comme
denuez de toute poësie, de toute noblesse et de toute
vivacité ; en un mot, comme des vers très-prosaïques,
et qui n'ont de vers que le nombre des syllabes. Le
lecteur les qualifiera lui-même.

dispute d'Achille et d'Agamemnon.

dans le coeur du héros s'éleve un nouveau trouble ;
il brûloit d'un courroux que ce discours redouble :
dans un silence affreux il demeure un instant :

p286

il consulte, il balance, et son esprit flottant
ne sçait s'il doit se vaincre ou se vanger d'Atride.
L'esprit balance en vain ; le coeur plus prompt décide ;
il est prest à frapper, etc.

du discours d'Ulisse à Achille.

la gloire vous attend, mon fils ; mais gardez-vous
d'écouter les conseils d'un imprudent courroux.
Joignez à la valeur une douceur modeste ;
faites vôtre devoir ; les dieux feront le reste.

sentimens de Diomedes.

mais Diomedes enfin plus sensible au mépris,
laissons, dit-il, laissons un regret inutile,
et que nôtre valeur nous tienne lieu d'Achille.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Que demain les troyens renversez sous nos coups
puissent à chaque instant le retrouver en nous.

ceinture de Venus.

en prenant ce tissu que Venus lui présente,
Junon n'étoit que belle, elle devient charmante :
les graces et les ris, les plaisirs et les jeux
surpris, cherchent Venus, doutent qui l'est des deux ;
l'amour même trompé trouve Junon plus belle,
et son arc à la main, déjà vole après elle.

d'Hector et de Neptune.

les deux camps sont mêlez, et dans le choc fatal
le mortel et le dieu font un carnage égal.
Moindre est le bruit des flots que l'orage souleve,
du tonnerre sortant du nuage qu'il creve,
des rapides torrens tombant du haut des monts,
et des vents opposez luttant dans les vallons.

p287

combat de Patrocle et de Sarpedon.

la victoire autour d'eux vole d'une aîle agile ;
du fils de Jupiter passe à l'ami d'Achille ;
et presque au même instant plus prompte que l'éclair,
va de l'ami d'Achille au fils de Jupiter.

combat pour le corps de Patrocle.

autour du corps sanglant s'échauffe le combat.
Dieux ! Qui pourroit compter ceux que la mort abbat ?
D'une part Merionne, Ajax, Idomenée,
et de l'autre, Agenor, Polidamas, Aénéé
frappent, font autour d'eux couler des flots de sang ;
à peine un guerrier meurt, qu'un autre a pris son
rang ;
tel reçoit le trépas au moment qu'il le donne :
aucun d'eux ne supplie, aucun d'eux ne pardonne ;
l'excès de leur courage étonne jusqu'à Mars,
et jamais tant d'ardeur ne charma ses regards.
Jupiter veut alors suspendre ce carnage ;
mais en vain sur leur tête il répand un nuage.
L'épaisse obscurité ne les sépare pas :
plus cruels, au hazard ils portent le trépas :
plus d'un grec est percé d'une lance argienne,
et plus d'un troyen meurt par une main troyenne ;
ah ! Faut-il, dit Ajax, que je perde mes coups ?
Grand dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous.
Voilà, selon Me D le ton général de ma
versification ; et puisqu'elle a pris ces vers pour

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

l'objet de ses censures, on auroit tort de penser que je les choisis à mon avantage. Je consens cependant

p288

qu'on juge de tout l'ouvrage sur ces exemples : on ne sauroit, selon moi, me faire plus d'honneur ; et j'avouë ingenuëment que je regarde comme le plus grand éloge de mon poëme, qu'on y ait repris de pareils défauts.

Ce n'est pas qu'en d'autres endroits Me D ne m'ait fait sentir quelques fautes ; je l'en remercie de tout mon coeur, et c'est en les corrigeant que je lui en marquerai ma reconnaissance : mais quand nos idées de poésie ne s'accordent pas, je la prie de trouver bon que j'ose suivre mes principes et mon goût, et que je prenne entr'elle et moi un arbitre qu'elle ne sauroit recuser ; le public si justement prévenu de son mérite, et si reconnoissant des services qu'elle lui a rendus. J'aurois encore à répondre à M Boivin, dont la profonde érudition mérite tant d'égards, et dont je respecte encore plus la probité que la science. Mais que répondrais-je que je n'aye déjà dit ? Comme Me D l'avoit prévenu, et que de son aveu elle avoit saisi ce qu'il y avoit de plus fort et de meilleur à dire sur la

p289

matiere, je ne pourrois que défendre contre lui mes opinions par les mêmes raisonnemens que j'ai déjà employez avec elle. Il est vrai qu'il a prétendu fortifier le sentiment de cette illustre sçavante par de nouvelles preuves ; mais je crois aussi avoir fortifié le mien par de nouvelles reflexions. D'ailleurs m l'abbé Terrasson est descendu d'une maniere exacte et pressante dans tout le détail où je m'étois dispensé d'entrer, et je ne pense pas qu'il faille rebattre davantage au public une matiere sur laquelle tout est dit.

Cependant pour répondre à l'honneur que me fait en m'attaquant un adversaire du mérite de M Boivin, je ne saurois moins faire que de rompre une lance avec lui. Il s'en offre heureusement une occasion importante.

Il convient qu'il n'y a pas trop de prise aux

allégories qu'on prétend trouver par tout dans l'Iliade, et que la plupart sont autant de *visions des scholiastes* ; mais il avance en même tems qu'il y en a qui sautent aux yeux, et que telle est dans le premier livre, la fiction de Minerve qui prend Achille aux cheveux,

p290

qui l'arrête au plus fort de sa colere, et tout prest de frapper son général.

Mais que deviendroient les allegories, et que deviendroient Homere sans elles, si j'allois prouver que cela même n'en est pas une ? Je prétends donc qu'on ne sçauroit prendre cet endroit qu'à la lettre, et que Minerve y agit simplement comme un personnage qui par sa haine contre les troyens, a interest que l'entreprise des grecs subsiste, et que leur général ne perisse pas par les mains d'Achille. Selon cette idée litterale, rien n'est plus convenable ; mais selon l'idée allegorique, rien ne seroit plus déplacé ; car en ce cas il faudroit prendre Minerve pour la prudence même d'Achille qui modere son propre emportement par ses reflexions ; et ce seroit une contradiction manifeste avec le caractere établi de ce héros qui ne connoît ni humanité ni retenuë. Homere nous le donne par tout comme l'esclave de la passion. Ce n'est donc pas la disposition de son esprit qu'il a voulu peindre, en le faisant arrêter par Minerve ; c'est effectivement

p291

un ordre exterieur qu'il lui a voulu donner, et dont le poëme avoit grand besoin pour la suite. Si le poëte avoit employé la même fiction à l'égard d'Ulysse qui est l'exemple de la prudence, je la prendrois volontiers pour une allegorie ; mais dès qu'il l'employe pour Achille qui est l'image de la colere, je croirois prêter une faute à Homere, si je ne prénois le fait à la lettre.

Que M Boivin veuille bien user d'un principe qu'il pose dans sa préface, *que la vérité et même la vraisemblance doivent être préférées aux autoritez les plus respectables* ; je ne sçauois douter qu'il n'adopte généreusement ma reflexion.

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

Pour le reste, je n'y vois pas entre nous une grande occasion de dispute. La plupart des remarques de M Boivin ne vont qu'à restreindre mes accusations contre Homere ; et je n'aurois pas beaucoup à rabattre de mes censures, pour me trouver tout-à-fait conforme au sentiment de son apologiste. Le resultat de son livre au jugement des journalistes de Paris qui en ont donné un extrait honorable : c'est qu'Homere a des défauts,... etc.

p293

Qui feroit la recapitulation de mes discours sur l'iliade, n'auroit presque qu'à copier les mêmes propositions ; et à cette difference près, que j'y trouve les beautez moins fréquentes et les défauts plus nombreux que ne fait M Boivin, nous paroissions n'avoir écrit l'un et l'autre que dans le même dessein de confondre les jugemens excessifs. Tandis que je m'attache particulièrement aux exagérations des admirateurs, M Boivin de son côté en veut aux exagérations des critiques ; mais nous sommes toujours d'accord en ce point, que si Homere est digne d'imitation en bien des choses, c'est un modelle fort dangereux en beaucoup d'autres.

Reconnoissons ici les progrès de la raison. Il y a trente ans qu'une apologie d'Homere, telle que M Boivin l'a donnée, en auroit paru une censure impardonnable : bien des sçavans auroient regardé comme un outrage pour Homere le secours qu'on lui prête aujourd'hui. Convenir qu'il a bien des défauts leur auroit semblé un blasphème ; et à l'heure qu'il est, c'est leur unique ressource, pour sauver l'estime dûë à ses vraies beautez. C'est que la prévention

p294

se laisse vaincre insensiblement, malheur à qui l'attaque le premier ; il en essaye toute l'opiniâtreté et tout l'emportement ; mais de jour en jour elle s'affoiblit, et il ne faut que continuer de la presser pour la détruire.

Je remercie donc M Boivin de s'être joint avec moi pour la combattre, car il a beau se declarer mon adversaire, je trouve toujours qu'il a travaillé pour

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

ma défense ; en ne condamnant dans ce que j'ai dit que l'excès prétendu qu'il a cru y voir, il a confirmé tout le reste ; et j'avois besoin de l'aveu d'un sçavant aussi autorisé que lui, pour justifier en général le fonds de mes hardiesses. Puisqu'il ne s'agit plus à present que du plus ou du moins sur les défauts d'Homere : l'affaire est bien avancée, le tems et la raison feront le reste.

p295

voilà la dispute finie entre Madame Dacier, Monsieur Boivin et moi ; et le fruit de nôtre dispute est une amitié sincere et reciproque, dont ils me permettront de me faire honneur devant le public. Heureuses les querelles litteraires qui se terminent là ! Le cours de la contestation instruit les lecteurs : ils y voyent sous quels differens aspects on peut regarder les choses, et ils n'ont qu'à choisir entre les raisons alleguées, les plus décisives et les plus convaincantes. Mais quand ils sont suffisamment instruits par les raisons, il reste encore aux auteurs à donner une leçon plus importante : ils doivent montrer, en se réunissant de bonne foi, que la diversité des opinions ne doit jamais aliener les coeurs ; que l'estime et l'amitié peuvent se soûtenir au milieu même de la contradiction ; et qu'il faut que les disputes des gens de lettres ressemblent à

p296

ces conversations animées, où, après des avis differens, et soûtenus de part et d'autre avec toute la vivacité qui en fait le charme, on se sépare en s'embrassant, et souvent plus amis que si l'on avoit été froidement d'accord.